

**LES AVANTURES
DE
JOSEPH ANDREWS,**

**ET
DU MINISTRE
ABRAHAM ADAMS**

PUBLIÉES EN ANGLOIS, en 1742.

Par M... FIELDING;

ET

*Traduites en François, à Londres, par
une Dame Angloise, sur la
troisième Edition.*

TOME SECONDE

A LONDRES.

**Chez A. MILLAR, vis-à-vis l'Eglise de
S. Clement, dans le Strand.**

M. DCC. XLIII.



LES AVANTURES
DE
JOSEPH ANDRÉWS

ET
DU MINISTRE
ABRAHAM ADAMS

PAR
J. M. L. FERRAND

Traité en français de l'anglais par
J. M. L. Ferrand

TOME SECOND.

A LONDRE

chez A. MILLAR, Libraire, Pall Mall
N. 171, vis-à-vis le Théâtre-François

M D C C C X

T A B L E

DES CHAPITRES

du second Tome.

LIVRE TROISIÈME.

- CHAPITRE I. **E**loge sérieux des Ro-
mans. pag. 1.
- CHAP. II. Scène nocturne, & différentes
aventures de Monsieur Adams & de
ses compagnons de voyage. 11.
- CHAP. III. Les confessions de Monsieur
Wilson. 31.
- CHAP. IV. Manière de vivre de Mon-
sieur Wilson, avec la triogique aven-
ture du chien, & plusieurs autres ma-
nières importantes. 31.
- CHAP. V. Dispute entre Adams & Je-
soph, au sujet des Ecoles; décou-
vert agréable qu'ils font. 90.
- CHAP. VI. Réflexions morales de Jesoph
sur la charité. Aventure de la chaise. 99.
- Tome II. 3 CHAP.

T A B L E

CHAP. VII. <i>Mauvaises plaisanteries d'un Mylord & de sa compagnie.</i>	116.
CHAP. VIII. <i>Entretien de M. Adams avec un Prêtre Romain , sur la vanité des richesses.</i>	132.
CHAP. IX. <i>Qui contient des Aventures sanglantes.</i>	141.
CHAP. X. <i>Dialogue entre un Poëte & un Comédien.</i>	149.
CHAP. XI. <i>M. Adams exhorte Joseph à supporter patiemment son affliction.</i>	158.
CHAP. XII. <i>Autres aventures qui surprendront le Lecteur.</i>	166.
CHAP. XIII. <i>Dialogue entre M. Abraham Adams & M. Pierre Ponca.</i>	175.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I. A <i>Rivée de Lady Booby au Château de Booby, & celle des autres Voyageurs au village du même nom.</i>	182.
CHAP. II. <i>Entretien de Lady Booby & de M. Adams.</i>	191.
CHAP. III. <i>Entretien de Lady Booby avec le Procureur la Mouche.</i>	197.
CHAP. IV.	207.

DES CHAPITRES.

CHAP. IV. *Arrivée de Monsieur Booby & de Pamela son Epouse.* 202.

CHAP. V. *Cause & effets de la sortie de M. Booby.* 206.

CHAP. VI. *Joseph Andrews couche au château. Dialogue entre Lady Booby & Slipslop sa suivante.* 219.

CHAP. VII. *Réflexions judicieuses ; qu'on désire de trouver dans les Romans François. Conseils salutaires que Monsieur Booby donne à son beau-frère. Aventure de Fanny avec un petit-Maître.* 232.

CHAP. VIII. *Dialogue entre Monsieur & Madame Adams, Joseph & Fanny.* 246.

CHAP. IX. *Visite rendue par Lady Booby & sa compagnie à Monsieur Adams.* 259.

CHAP. X. *Histoire de deux amis, pour servir de leçon à ceux qui entreprennent de mettre la paix dans le ménage d'autrui.* 266.

CHAP. XI. *Galanteries de Mylord Faulstich. Jalousie & courage de Joseph.* 277.

CHAP. XII. *Découverte, qui commence à éclaircir cette Histoire.* 288.

CHAP. XIII. *Fin de l'Histoire.* 298.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XIII. Combat entre l'amour & le orgueil. Suite de la découverte.	283.
CHAP. XIV. Aventures nocturnes. Dans les gars que court M. Adams.	298.
CHAP. XV. Arrivée du vieux Andrews avec sa femme, & d'une autre personne qu'on n'attendoit point, avec le dénouement de l'histoire du Porte-balle.	307.
CHAP. XVI. Conclusion de toute cette Histoire.	315.

Fin de la Table des Chapitres du
second volume.

**LES AVANTURES
DE
JOSEPH ANDREWS,
ET DU MINISTRE
ABRAHAM ADAMS.
LIVRE TROISIEME.**

CHAPITRE PREMIER.

Eloge sérieux des Romains.

MALGRÉ les égards & le respect
que l'on a fort communément
pour l'autorité de ces grands
Ecrivains, qui intitulent leurs Ouvra-
ges, Histoire d'Angleterre, Histoire
de France, Histoire d'Espagne &c., il
est certain que l'on trouve mal-toce-
ment la vérité dans leurs écrits, où le
génie fabuleux préside pour le moins.

Tome II.

A

auxin

autres que la géographie historique. Telles
sont à voir, et les romans de Mylord
Clarendon, de Warton, de Le Sage, de
Rapin de Thoiras, & à plus forte
raison encore, celles de Mainbourg &
de Varillas. Dans ces Livres les faits
étant présentés dans des jours différents,
le Lecteur n'en croit que ce qu'il veut,
& s'il est judicieux & dégage de pré-
vention, il regardera toutes ces Histo-
res comme des espèces de Romans,
dont les Auteurs ont une heureuse &
féconde imagination. Ils diffèrent les
uns des autres de la façon la plus étran-
ge. Ceux-ci attribuent la victoire à un
parti, & ceux-là à un autre. Quelques-
uns représentent un personnage, com-
me un malhonnête homme, ou comme
un esprit médiocre, tandis que d'autres
lui donnent le plus vertueux caractère
& le plus rare esprit. Les uns & les
autres ajoutent les caractères & tout
ce qu'ils racontent, au lieu de la Scène
où se sont passés les prétendus événe-
ments, & où a vécu celui qui est tout en-
semble un scélérat & un honnête hom-
me, un sot & un grand sensé.

Ces deux romans ont été publiés à Paris
& en Angleterre.



James & Sons, Ltd.
London & Glasgow

de Joseph Andrevs.

teurs de l'Homme de qualité, de Kieveland, de Dordrecht, d'Utrecht, qui sans rien emprunter de la nature, ni de l'Histoire, font mention de personnes nées qui n'ont jamais existé; & en finissent point, & de faits qu'il est impossible qu'on ait vus ou qu'on voye jamais arriver. Ils sont des créateurs de tous leurs Merles & leur abondance de veilles & de citations d'auteurs tout les états & tout les ressorts qu'ils font agir. Ce n'est pas que ces Ecrivains méritent d'être honorés: pour être même qu'ils sont dignes de la plus haute estime. Car qu'il y a-t-il de plus grand que d'être un exemple de l'humanité? & de la prodigieuse fertilité de l'esprit humain? On peut bien leur appliquer ce que Balzac dit d'Arloffe, de les appeler une seconde nature. Ces Messieurs en effet n'ont aucune communication avec la première. Au contraire les Auteurs d'un rang inférieur ne peuvent se soutenir seuls; ils leur faut des potences; si j'ose m'expliquer ainsi. Souvent ils emploient ces échasses, dont parle le fameux Voltaire dans ses Lettres, & dont lui-même s'est servi.

célèbre, brillant, sage, & chassé avec
 les autres de France de grands pas, qui
 font réfléchir, & réfléchir, sans qu'il y
 ait de leur faute. *Ami de l'ob*
 J'ai fait pour revenir aux Anciens de la
 première classe, qui se contentent de
 copier le naïf, au lieu de former
 leur personnage de la manière confusée
 de leur caractère, il s'est peine de livres
 qui surpasse le style d'Histoire que
 celui des Auteurs du célèbre Dom
 Cyprien, sans excepter même les Mé-
 moires de Marivaux, dont le vertueux Au-
 teur m'est connu. Celui-ci s'est borné
 à un certain espace de temps, & à une
 manière particulière d'être au dernier
 est l'Histoire des modes au général,
 au motif de tout peuplé de la Terre,
 qui est cultivée par les Rois, les Arts
 & les Sciences; & cela depuis le temps
 qu'elle a commencé à être civilisée jus-
 qu'à nos jours, & même jusqu'à ce
 qu'elle cesse de l'être. *Ami de l'ob*
 Je vais maintenant appliquer ces
 réflexions au Livre que vous lisez. Je
 les ai placées ici principalement pour
 prévenir certaines applications, que
 ne pourrai pas de faire le bon naturel
 de

de l'espèce humaine, dont chaque particulier est toujours ravi de voir la peinture de son semblable. Pour prévenir de malignes interprétations, je déclare une fois pour toutes, que je ne peins point les hommes, mais les mœurs, que je décris les espèces, & non les individus. On me dira peut-être que mes caractères ne sont point pris de la vie commune. Je réponds, & je puis l'avouer, que j'ai un peu plus écrit que je n'ai vu. L'homme de Loi n'est pas seulement vivant, mais il vit depuis 4000. ans, & s'il plaît au Seigneur, il en vivra encore autant. Il est vrai qu'il n'est pas borné à une Religion, ni à un pays. Dès le moment que l'homme ne veut ni se donner de la peine, ni courir de dangers, ni faire des avances pour la défense de ses semblables, alors quitte mon homme de Loi; & tant qu'il existera quelqu'un qui lui ressemble sur la terre, je prétends que mon homme existera. C'est donc lui faire peu d'honneur, que de supposer qu'il représente quelque personnage obscur, parce qu'il lui arrive de lui ressembler dans sa profession & dans ses

manières. La création de l'homme de Loi & son apparition dans le monde, a eu un but bien plus général & plus noble. Ce n'a pas été pour exposer un parricide particulier à la censure de ceux qui le peuvent connoître, mais pour servir de miroir à une infinité de personnes dans leur cabinet ; afin qu'ils puissent y voir leurs défauts, qu'ils tâchent de les corriger, & en souffrant une petite mortification secrète, qu'ils puissent se garantir de la risée publique. C'est ce qui distingue le satyrique universel, du faiseur de libelles. Le premier corrige les fautes, comme font les pères. Le second au contraire, Censeur impitoyable, expose cruellement la personne à la vue publique, pour servir d'exemple aux autres. Le premier est un père, le second est un boureau.

Il y a encore quelques petites circonstances qu'il faut considérer, comme on observe la draperie dans un portrait, où quoique la mode varie en différens tems, la ressemblance & l'air ne varient point. Ainsi je crois, & j'ose dire que Madame Houspille est contemporaine de notre homme de Loi, & quoique

quoique peut-être, durant les changemens qu'une si longue existence a dû causer, elle puisse à son tour avoir été au comptoir d'un cabaret ; je ne fais point de scrupule d'assurer, que dans la révolution des siècles, elle a été assise sur le Trône. En un mot, des que la chaleur extrême du tempérament, l'avarice, l'insensibilité pour les misères humaines, avec un degré d'hypocrisie, furent unies ensemble pour en composer une femme, ce fut alors que Madame Houspille naquit : & aussitôt que le bon naturel, éclipsé par la pauvreté d'esprit & d'intelligence, parut dans un homme, cet homme fut le mari rampant de Madame Houspille.

J'ai encore un avis à donner au Lecteur, & à lui offrir une réflexion d'une espèce opposée. C'est que comme dans la plupart de mes caractères particuliers, je n'ai pas eu en vûe le moindre des individus, mais seulement toute l'espèce en général, de même dans mes descriptions générales, je n'ai point eu en vûe tous les hommes sans exception. Par exemple, dans la peinture que j'ai faite des Grands, je n'ai pas prétendu

comprendre

comprendre ces Seigneurs modèles, affables, pais, indulgens, qui honorent leur rang, & ne le font point sentir à ceux que la fortune a placés au dessous d'eux. Ainsi je n'ai voulu représenter que ces grands Seigneurs, que j'appelle *haut-peuple*, espèce méprisable, qui déshonorant leurs Ancêtres, qui leur rendant leurs honneurs & leurs richesses, regardent avec mépris ceux qui avoient pu aller de pair avec des premiers auteurs de leur fortune & de leur élévation. Il me semble qu'il est impossible d'imaginer un spectacle plus capable de nous indigner, que celui d'un homme qui non seulement est une tache dans l'éclat d'une illustre famille, mais encore le scandale de toute l'épée humaine, dédaignant & traitant avec hauteur ceux qui ne tiennent rien de la fortune, & qui doivent tout à la nature.

Après cette petite digression mortelle, que j'ai jugé nécessaire, je vais reprendre la suite fidèle de la véritable histoire que j'ai entrepris d'écrire.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

*Sans mépris, & différends d'opinion
de M. Adams & de ses compagnons
de Voyage.*

NOS Voyageurs étoient à peine sortis de leur Auberge, & ils n'avoient encore fait que quelques milles, lorsque la nuit les surprit. Ce fut alors que Fanny dit tout bas à Joseph, qu'elle le prioit de vouloir bien consentir qu'elle se reposât un peu, parce qu'elle étoit si fatiguée qu'elle ne pouvoit plus marcher. Joseph le dit aussitôt au Ministre Adams, qui marchoit légèrement & étoit éveillé comme une abeille. On s'assit, & alors le Ministre se mit à déplorer la perte de son Eschyle; cependant il se consola un peu, en faisant réflexion, que s'il eût eu ce Livre, il n'auroit pu alors en faire usage; car le Ciel étoit si couvert & si obscur, qu'on ne voyoit pas une étoile; c'étoit, selon l'expression de Milton, des ténèbres visibles. La circonstance étoit favorable

nable pour Joseph. Car Fanny, ne craignant point d'être vûe par le Ministre, se laissa aller un peu plus à la passion, qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Reposant sa tête sur la poitrine de Joseph, elle lui mit amoureusement un bras sur l'épaule, & elle souffrit qu'il mit la joue contre la sienne. Ce qui fit tant de plaisir à Joseph, qu'il n'eût pas voulu changer le gazon sur lequel il étoit assis, pour le plus beau Canapé du plus riche Palais de l'Europe, pas même pour le Sopha de l'Arétin François.

Le Ministre étoit assis à quelques pas de nos deux Amans, & ne voulant pas les troubler, il s'occupoit de méditations sur la Morale ou sur la Littérature. Mais bientôt il vit à quelque distance une lumière, qui sembloit venir vers eux. Ce qui parut surprenant, ce fut que cette lumière s'arrêta un moment, & puis disparut. Il appella aussitôt Joseph, & lui demanda, s'il n'avoit pas vu une lumière. Joseph lui répondit qu'il en avoit vu une. » Avez-vous remarqué, repliqua le Ministre, comment elle s'est évanouie ? Je n'ai pas peur des Revenans, ajouta-t-il ; mais
» je

Je ne puis pas croire absolument qu'il n'y en ait point. Alors s'étant mis à méditer sur ces êtres spirituels, il fut bientôt interrompu par différentes voix qu'il crut près de ses oreilles, & qui dans le fond en étoient pas éloignées. Il entendit distinctement, qu'on parloit d'un meurtre qui venoit de se commettre, & quelque temps après une de ces voix disoit, qu'il en avoit eue une douzaine pour sa part depuis la fin du jour.

Le pauvre Adams se mit alors à genoux, & se recommanda à la Providence; & la timide Fanny, qui avoit aussi entendu ces horribles paroles, commença à embrasser son cher Joseph d'une telle manière, que quoique les oreilles de celui-ci fussent bien couvertes, il n'auroit rien craint. Il n'avoit pas pensé que le danger le menaçoit lui seul, pour lui faire payer les deux embrassements de sa maîtresse. Joseph tira son couteau de sa poche; le Ministre ayant fini sa prière, embigna son bâton, qui étoit la seule arme; & s'approchant de Joseph, il vouloit qu'il se séparât de Fanny, & qu'elle se mit à l'arrière-garde. Mais, voyez ce miracle: Elle

Elle continua de serrer éroitement son
cher Joseph, sans se mettre en peine de
la présence de M. Adams. On lui con-
dit dire tendrement, qu'elle vouloit
montrer toute son haine. Joseph lui disoit
aussi tous les ans en l'embrassant, qu'il ab-
horroit sa vie, monstroit ses dents d'écue
de vivre loin d'un si inhumain objet.
Le Ministre branlant alors son bâton,
dit que personne ne craignoit moins la
mort que lui, & déclama ces vers de
Virgile : *non sumus omnes*
non sumus omnes, sed quidam sumus.
Quidam sunt, qui se non timeant, sed quidam
qui se timeant.
Pendant les voix confuses pour un
moment, & pendant une d'elle se tenoit
à l'air. Qui est le Ministre fit assez
promptement ne rien répondre. Alors
il vit voir à son parolant une demi-
douzaine de femmes, qui sembloient
s'en sortir d'entre à la fois, & qui
s'avançoient légèrement vers eux. Men-
sieur Adams conclut aussitôt que c'étoit
une apparition d'esprit, & que c'étoient
leurs voix, qu'il avoit entendues. Au
nom de Dieu que voulez-vous, dit-il
d'une

d'une voix haute ? A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il entendit une de ces voix crier : les voilà, ils sont ici. Aussitôt on entendit un grand bruit, comme de gens qui se battoient, & se porroient de rudes coups. Le Ministre s'avançoit vers le lieu du combat, quand Joseph le tirant par les pans de son habit, le supplia de trouver bon qu'ils profitassent des ténèbres ; pour délivrer Fanny du danger qui la menaçoit. Il y consentit, & alors Joseph la prenant par la main & l'aidant à se lever, ils se mirent tous trois à poursuivre leur chemin, sans regarder derrière eux.

Ils firent environ deux milles, la pauvre Fanny se plaignant beaucoup de la fatigue de cette course. Cependant ils apperçurent plusieurs lunnex à une petite distance l'une de l'autre, & en même tems ils se virent au haut d'une montagne escarpée qu'il leur falloit descendre. Malheureusement le pied manqua au Ministre, & à l'instant il disparut, ce qui causa une grande frayeur à Joseph & à Fanny. A la vérité si la lumière leur eût permis de le voir, ils auroient

seigneur de la peste à l'empêcher de ri-
re. A l'effet du bon vieillard voulant du haut
de la montagne dans la vallée, ce qu'il
fit très-heureusement sans être blessé.
Il se mit donc à crier de toute la force
qu'il ne pouvoit plus en peine de lui
qu'il n'avoit aucun mal, & qu'il se rai-
sant. Joseph & Paddy, s'arrêtèrent un
peu de temps, pour délibérer sur le par-
ti qu'ils prendroient. A la fin ils avan-
cèrent de quelques pas & peu à peu la des-
cente leur sembla moins rude. Joseph
prenant la compagnie entre ses bras,
se releva d'un pied ferme, sans faire
aucun faux pas, & se vit enfin au bas
de la montagne, où M. Adams vint
joindre à eux.

Apprenez de la beau sexe de mon
pays, qu'elle est votre ennemie, & en
certaines occasions la force des hom-
mes vous peut être utile. Prenez donc
bien garde de vous engager dans des par-
ties avec de jeunes gens lâches & foibles,
avec de petits maîtres châtivés, qui
ont de pouvoir, comme Joseph An-
drews, vous porter entre leurs bras
dans les routes dangereuses, & dans
les chemins escarpés de cent vie, au-
roient

roient plutôt besoin de votre secours pour soutenir leur foiblesse.

Cependant nos Voyageurs s'avançoient du côté de la lumière la plus prochaine. Après avoir franchi une Commune, ils se trouverent dans une prairie, où il leur sembla n'être que peu éloignés de la lumière. Mais par malheur ils se virent bientôt sur le bord d'une rivière, qu'il falloit passer. Le Vicaire dit qu'il la traverseroit bien, & qu'il sçavoit nager; mais qu'il étoit embarrassé de Fanny. Joseph garçon sçavé, lui dit, qu'en suivant le rivage, ils trouveroient infailliblement un Pont, & que le grand nombre de lumières qu'on appercevoit, faisoit assez connoître que la Paroisse n'étoit pas loign. « Cela est vrai, repliqua Adams, & je n'y faisois pas réflexion. » Suivant l'avis de Joseph, on traversa deux prés, & on arriva près d'un petit vergier, qui les conduisit à une maison. Fanny conseilla à Joseph de frapper à la porte, protestant qu'elle étoit si lasse, qu'elle ne pouvoit plus se tenir sur ses pieds. Mais M. Adams avoit déjà frappé, & bientôt un homme vint ouvrir.

Le Ministre lui dit qu'ils étoient deux voyageurs , qui avoient avec eux une jeune fille si fatiguée , qu'ils lui seroient sensiblement obligés , s'il vouloit bien permettre que cette fille entrât pour se reposer. Cet homme , qui à la lumière de la chandelle qu'il portoit , avoit envisagé Fanny , & remarqué son air honnête & modeste , prévenu d'ailleurs favorablement par les manières humbles & civiles de M. Adams , répondit que la jeune Demoiselle étoit la bien venue , ainsi que sa compagnie. Alors il les introduisit dans une salle son propre , où sa femme étoit à table. Elle se leva aussitôt , fit approcher des chaises , & les pria de s'asseoir. Le Maître du logis , qui étoit le même qui leur avoit ouvert la porte , leur demanda s'ils ne vouloient pas se rafraîchir. Le Ministre le remercia , & lui dit qu'il leur seroit plaisir de leur faire donner un coup de biere ; ce que Joseph & Fanny acceptèrent. Tandis qu'on cherchoit un grand vase pour le remplir de cette liqueur , la Dame du logis dit à Fanny , qu'elle paroïssoit bien fatiguée , & qu'il seroit à propos qu'elle prit quelque chose de plus

plus confortatif, que de la biere. Fanny la remercia, en lui disant qu'elle étoit véritablement très-fatiguée; mais qu'elle espéroit qu'un peu de repos la rétablirait.

Dès que toute la compagnie fut assise, M. Adams, qui avoit bu plusieurs coups de biere, & qui avec la permission de la Dame avoit allumé sa pipe, se tournant vers son mari, lui demanda, s'il n'y avoit pas dans le pays des Revenans ou de malins Esprits. Comme on ne lui répondit rien, il se mit à raconter ce qui venoit de leur arriver sur le chemin, & le meurtre horrible qui venoit de s'y commettre. Mais à peine avoit-il commencé son récit, qu'on entendit fraper rudement à la porte. La compagnie parut un peu surprise; la bonne Dame & Fanny pâlirent. Le Maître de la maison, sans être ému, alla ouvrir la porte. Pendant son absence, qui dura quelque tems, la compagnie demeura dans le silence. Ils se regardoient l'un & l'autre; & prétendoient s'ouïr des gens qui parloient assez haut. Le Maître, pleinement convaincu que c'étoient des esprits, son-

geoit déjà aux exorcismes. Joseph n'étoit pas éloigné d'avoir la même opinion. Fanny étoit la plus effrayée, & la bonne Dame du Logis soupçonnoit intérieurement que c'étoient des fripons, qui étoient peut-être de la cotterie de ceux qu'elle avoit reçus chez elle.

A la fin son mari entra, & dit en riant à M. Adams, que les Revenans dont il lui avoit parlé, n'étoient autre chose que des voleurs de moutons, & qu'il y avoit eu douze brebis massacrées; que les Bergers avoient sauvé le reste; qu'ils avoient saisi deux de ces voleurs, & qu'ils les conduisoient chez le Juge de paix, pour procéder contr'eux. Ce discours rassura toute la compagnie; ce qui n'empêcha par M. Adams de dire tout bas, qu'il y avoit quelque autre chose dans cette affaire, & qu'il étoit convaincu que les Esprits s'en étoient mêlés.

Ils s'affirent ensuite tous autour du feu. Le Maître de la maison apperçut un bout de la robe du Ministre qui étoit tombée, & qui paroissoit sous sa redingote. Il remarqua aussi la livrée de Joseph. Cela ne lui paroissant pas
quadrer

quadrer avec la familiarité qui étoit
entr'eux, lui donna quelques soupçons
qui ne leur étoient pas avantageux.
S'adressant donc à M. Adams, il lui dit
qu'il voyoit bien à son habit qu'il étoit
homme d'Eglise, & qu'il supposoit que
celui qui l'accompagnoit, étoit son
domestique. » Monsieur, répondit le
» Ministre, je suis Ecclésiastique à vo-
» tre service ; mais à l'égard de ce jeu-
» ne homme, il n'est plus maintenant
» domestique de qui que ce soit : il
» ne l'a jamais été que de Lady Boo-
» by, & il n'est sorti de chez elle, je
» vous assure, pour aucune mauvaise
» action. » Joseph prenant la parole,
ajouta qu'il n'étoit pas surprenant que
l'on vît avec quelque étonnement un
homme du caractère de M. Adams avoir
la bonté de vouloir bien se familiariser
avec un pauvre garçon tel que lui.
» Mon enfant, interrompit le Ministre,
» j'aurois honte de porter mon habit
» Ecclésiastique, si je croyois indigne
» de moi de me familiariser avec un
» pauvre homme qui a des mœurs. Je
» ne sçais pas comment ceux qui pen-
» sent autrement, peuvent se dire imi-
» tateurs

» tateurs & disciples de celui qui n'a
 » acception de personne, & qui ne met
 » aucune différence entre les riches &
 » les pauvres, si ce n'est qu'il préfère
 » les pauvres aux riches » Puis s'adres-
 » sant au Maître de la Maison : » Mon-
 » sieur, dit-il, ces deux pauvres jeunes
 » gens que vous voyez, sont mes pa-
 » roissiens : je les considère & les aime
 » comme mes enfans. Il y a quelque
 » chose de singulier dans leur histoire ;
 » mais ce n'est pas à présent le tems de
 » vous la raconter. »

Le Maître du logis, qui étoit un
 bon Gentilhomme du Pays, malgré la
 simplicité qu'il remarquoit dans Mon-
 sieur Adams, n'eut pas de peine à croi-
 re qu'il étoit véritablement homme
 d'Eglise. Mais il n'étoit pas tout à fait
 certain qu'il le fût autrement que par
 sa robe. Pour l'éprouver, il lui de-
 manda, si M. Pope avoit publié depuis
 peu quelque chose de nouveau. Mon-
 sieur Adams lui répondit, qu'il avoit
 beaucoup oui parler de M. Pope, com-
 me d'un grand Poète, mais qu'il n'a-
 voit vu aucun de ses ouvrages. Com-
 ment : lui repliqua le Gentilhomme ;

» vous

» vous n'avez point vu son Homere !
M. Adams repartit qu'il n'avoit jamais
lu de traductions d'Auteurs Classiques.
» Il est vrai, reprit le Gentilhomme
» qu'il y a une dignité dans la langue
» Grecque, dont je crois que les lan-
» gues modernes ne peuvent appro-
» cher. Sçavez-vous le Grec, Mon-
» sieur, dit le Ministre ? Un peu, ré-
» pondit le Gentilhomme. Ah, ne sça-
» vez-vous pas, s'écria Adams, où je
» pourrois acheter un Eschyle ? J'ai per-
» du le mien depuis peu ». Il y en
avoit un chez le Gentilhomme, mais
il n'en sçavoit rien, & ne connoissoit
guères cet ancien Tragique. Il revint
donc à Homere, & demanda au Mini-
stre ce qu'il estimoit le plus dans l'I-
liade. » Monsieur, dit le Ministre,
» peut bien résoudre cette question, il
» faudroit établir d'abord quelles sont
» de beaux sont essentielles à la Poë-
» sie, parce qu'il est aisé de faire voir
» qu'Homere a excellé dans toutes.
Il continua ainsi. » Ce que Cicéron
» dit d'un Orateur accompli peut bien
» être appliqué à un grand Poëte. Il
» faut, dit Cicéron, que l'Orateur ait
» toutes

» toutes les perfections. Homere les
» a eues dans un degré éminent, & ce
» n'est pas sans raison qu'Aristote, dans
» le second Chapitre de sa Poétique,
» l'appelle par excellence, le Poëte. Il
» est le Pere du genre Dramatique, ainsi
» que de l'Epique, & non seulement du
» Tragique, mais encore du Comique.
» Son *Margites*, dont la perte est déplo-
» rable, étoit, dir Aristote, aussi ana-
» logue à la Comédie, que son *Odyssée*
» & son *Iliade* le sont à la Tragédie.
» C'est donc à Homere que nous de-
» vons Aristophane, ainsi qu'Euripide,
» Sophocle, & mon pauvre Eschyle.
» Mais renfermons-nous présentement,
» s'il vous plaît, dans la seule *Iliade*,
» que je regarde comme son plus bel
» Ouvrage, quoique ni Aristote ni Ho-
» race ne le mettent pas au-dessus de
» l'*Odyssée*. 1°. A l'égard du sujet, peut-
» on en concevoir un plus simple & en
» même tems un plus noble? Il a été
» loué par le premier de ces judicieux
» Critiques, pour n'avoir point com-
» mencé son Poëme par le commence-
» ment de la guerre de Troie, & pour
» n'avoir point chanté toute cette guer-
» re,

de Joseph Andrews. 23

re, mais seulement la fin ; parce qu'une guerre de dix années auroit été un sujet trop vaste. Je me suis donc souvent étonné qu'un Auteur aussi exact qu'Horace, dans son Epître à Lollius, l'appelle *Trojani belli scriptorem*. 2°. Quant à son action, qu'Aristote appelle *Pragmaton Syntaxis*, est-il possible d'en imaginer une, où l'imitation soit aussi parfaite, & pleine d'autant de grandeur ? J'observerai ici que je ne me souviens pas que personne ait encore remarqué l'harmonie de son action avec son sujet. La colere est le sujet de son Poëme, & l'action est la guerre. De-là naissent tous les incidens, & c'est à cela que se rapportent directement tous les épisodes. 3°. Par rapport aux caractères, je ne sçais si je dois plus admirer la justesse de l'esprit d'Homere dans les différences de ses caractères, que la fécondité de son imagination dans la variété des choses. A l'égard du premier point, quelle différence de la fierté d'Achille, & de l'orgueil d'Agamemnon ? Que le courage brutal d'Ajax est différent

Tome II.

C

de

» de la valeur aimable de Diomede ; &
 » que la sagesse de Nestor , fruit de la
 » réflexion & de l'expérience , diffère
 » de la finesse d'Ulysse , qui n'est que
 » l'effet de l'art & de la fourberie ! Je
 » puis assurer qu'il n'est presque point
 » de caractère parmi les hommes ,
 » qu'Homere n'ait traité , du moins en
 » partie. Il n'est point non plus de pas-
 » sion qu'il n'ait décrite , comme il n'en
 » est point qu'il ne réveille dans l'ame
 » de son Lecteur. Mais s'il est supérieur
 » en quelque chose , c'est principale-
 » ment dans le pathétique. Je n'ai ja-
 » mais lu , sans verser des larmes , les
 » deux épisodes d'Andromaque , gé-
 » missant d'abord sur le danger &
 » pleurant ensuite la mort d'Hector son
 » époux. Les images sont en ces en-
 » droits si touchantes , que je suis con-
 » vaincu que le Poëte avoit le cœur
 » très-tendre , & le naturel excellent.
 » Que Sophocle est bien au-dessous de
 » son original , dans la scène d'Andro-
 » maque avec Teïmesse ! Cependant
 » Sophocle est le plus grand génie qui
 » ait chaussé le Corburne , & il n'a
 » point eu de successeurs qui l'ayent

remplacé ; je veux dire que ni Eurpi-
de ni Seneque n'approchent point de
lui. Pour ce qui est des sentimens &
de la diction de l'*Hiade*, il est inutile
de s'étendre sur ce sujet. Homere est
principalement admirable dans les
sentimens, qui sont toujours propres
& convenables. A l'égard de sa dic-
tion, il faut lire sur cela Aristote,
que je ne doute pas que vous n'ayez
lu & relu. Je ne toucherai plus qu'un
seul article, que ce grand Critique
dans la division de la Tragédie appel-
le *Opis*, ou le spectacle, & qui con-
vient à l'*Epique* comme au *Dramati-*
que ; avec cette difference que le pre-
mier genre concerne le Poëte, & le
second regarde le Peintre. Mais quel
Peintre peut imaginer un tableau pa-
reil à ce qui est représenté dans le
treizième & quatorzième Livre de l'*I-*
liade ? C'est là que le Lecteur voit
d'un coup d'œil la Ville de Troie,
avec les armées rangées en bataille ;
le camp des Grecs & leur flotte ; Ju-
piter assis sur le mont Ida, la tête
nue & le tonnerre à la main, tourné
vers la Thrace ; Neptune traversant

» la mer , dont les flots se divisent,
» pour lui faire passage; le Dieu venant
» s'asseoir sur le mont Samos; les cieux
» qui s'ouvrent , & toutes les Divini-
» tés assises sur leur trône. Voilà du su-
» blime , voilà de la Poësie. »

Alors M. Adams se mit à réciter une centaine de vers d'Homère , avec une voix , une emphase & un si grand feu , que les femmes mêmes en furent émuës. A l'égard du Gentilhomme , il se sentit alors si éloigné de le soupçonner d'ignorance , qu'il douta si ce n'étoit pas un Evêque. Il donna les plus grands éloges à sa profonde érudition , & accabla de politesses tous ses nouveaux hôtes. Il dit qu'il étoit bien touché de l'état où étoit cette jeune Demoiselle , qui paroissoit pâle , & épuisée : il conçut même une haute idée de sa condition. Il ajouta qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir les accommoder tous ; mais que s'ils étoient d'humeur à passer la nuit auprès du feu , il leur tiendrait compagnie , & qu'à l'égard de la Demoiselle, elle pourroit, si elle le vouloit bien , partager le lit de sa femme. Car il n'y avoit que ce lit de maître dans la maison.

maison. M. Adams, à qui son siège, la bière, le tabac, & la compagnie, plaisoient beaucoup, accepta l'offre, & dit à Fanny de profiter de la bonté qu'on avoit pour elle. Il n'eut pas de peine à le lui persuader, ayant une grande envie de dormir, & pouvant à peine tenir ses yeux ouverts. Alors on couvrit la table; & on servit à souper à nos hôtes, qui furent régales le mieux qu'il fut possible. M. Adams mangea de très-bon appétit; mais les deux jeunes gens mangèrent médiocrement. Les Médecins disent avec raison que tout ce qui est doux (rien de plus doux que l'amour) ne réveille point l'appétit.

A peine le souper fut-il fini, que Fanny parut vouloir se coucher; elle se retira donc & la bonne Dame avec elle. Les hommes restèrent auprès du feu; M. Adams commença à remplir sa pipe, & le Gentilhomme fit venir une excellente bouteille de bière, qui étoit la meilleure liqueur qu'il y eût dans sa maison.

La modestie de Joseph & les graces de sa personne, le portrait que M. Adams en avoit fait, & l'amitié qu'il pa-

roissoit

raisoit avoir pour ce jeune homme, lui concilièrent les bonnes grâces du Gentilhomme, & lui firent naître la curiosité de sçavoir son Histoire, M. Adams lui ayant fait entendre qu'elle étoit singulière. Du consentement de Joseph, le Ministre, qui vouloit amuser le Gentilhomme, lui raconta tout ce qu'il sçavoit de cette Histoire, & lui exposa l'amour réciproque de Joseph & de Fanny, sans lui cacher la médiocrité de leur naissance & de leur éducation. Ces dernières circonstances servirent à lever un doute, qui étoit resté dans l'esprit du Gentilhomme. Il s'étoit figuré que Fanny étoit une fille de condition, que Joseph avoit enlevée, & que le Ministre étoit du complot : Il but plusieurs fois à leurs sântés, & fit mille remercimens à M. Adams, qui avoit parlé fort long-tems.

Celui-ci lui dit, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lui témoigner toute sa reconnaissance ; mais que sa bonté singulière & son goût pour la Littérature, qu'il lui avoit fait connoître, lui donnoient une curiosité extraordinaire de sçavoir ce qui lui étoit arrivé dans sa vie.

Dollor

iii

Le

de Joseph Andrews. 31

Le Gentilhomme lui répondit, qu'il alloit volontiers lui en faire le récit, & il commença ainsi.

CHAPITRE III.

Les Confessions de M. Wilson.

JE suis d'une bonne famille, & j'ai l'honneur d'être Gentilhomme. On me fit étudier au Collège dans ma première jeunesse, & j'y fis des progrès dans l'étude du Latin, même du Grec, que je sçais passablement. A l'âge de seize ans ayant perdu mon pere, je me vis maître de mes actions. Il m'avoit laissé une fortune honnête; mais il avoit réglé que j'en pourrois en jouir qu'à vingt-cinq ans. Cependant sa volonté n'étant pas clairement exprimée dans son testament, des Avocats me conseillerent de plaider contre mes Tuteurs, par rapport à cet article, sans avoir égard aux intentions d'un pere si cher & si respectable. Je suivis leurs conseils, & mes Tuteurs s'étant mis peu en peine de défendre cette disposition du tes-

C iiij

tament,

tament, j'obtins la jouissance de mon bien. » Monsieur, interrompit Adams, » ne pourriez-vous pas me faire la grâce de me dire votre nom ? Je m'appelle Wilson, répondit le Gentilhomme, qui poursuivit ainsi.

Je restai peu de tems au College, après la mort de mon pere ; parce qu'étant déjà un peu grand, j'étois très-impatient d'entrer dans le monde, où je m'imaginois que mon esprit, mes connoissances, & ma bravoure, me mettroient sur un bon pied. C'est à cette introduction prématurée de ma jeunesse dans le monde, sans aucun guide pour régler mes pas, que j'attribue tous les malheurs qui me sont arrivés. Il est bien difficile d'effacer les premieres impressions qu'on prend de nous. Qu'il est fâcheux de se donner un caractère, avant d'être en état de pouvoir juger s'il est bon ou mauvais, & de connoître les conséquences de certaines actions, dont dépend la réputation pour le reste de la vie !

Un peu avant que j'eusse atteint l'âge de dix-sept ans, j'avois quitté le College, & j'étois venu à Londres avec six

Guil-

Guinées dans ma poche. Comme c'étoit alors une grande somme pour moi , je fus surpris de la voir si promptement dissipée. Je voulois passer pour un jeune Gentilhomme , à qui rien ne manquoit pour être considéré. Malgré le peu d'argent que j'avois, je me mis galamment, & je trouvai du crédit. J'eus envie d'apprendre à faire des armes , à danser , à monter à cheval , & même la musique ; mais comme tout cela m'eût coûté de l'argent & du tems , je me contentai de me fortifier dans la danse , où j'avois été un peu exercé dès mes premières années. Je m'imaginai que mon humeur douce me préserveroit de toute querelle , & que je n'avois pas besoin par conséquent d'apprendre à me battre , & à tuer les autres. Quant à l'art de monter à cheval , je le jugeai peu important , & je me crus assez sçavant dans celui de la Musique , pour me pouvoir passer de Maître , & pour avoir la réputation de la sçavoir. Car je voyois bien des jeunes gens , qui sans sçavoir chanter , ni jouer d'aucun instrument , se mêloient de juger des Opera , & se donnoient pour grands connoisseurs.

Il s'agissoit principalement d'acquies-
 air des connoissances dans la Ville, &
 je crus que pour y réussir je devois fré-
 quenter les endroits publics. Je m'y
 rendis assiduement : J'y appris les bel-
 les manières, & le beau langage; j'y ap-
 pris aussi quels étoient les hommes à la
 mode & les jolies femmes, & je vins à
 bout de les connoître de nom & de vi-
 sage. Il ne me manquoit plus que quel-
 que intrigue, & je résolus de m'en faire
 au plutôt : Je voulois principalement
 passer pour avoir de bonnes fortunes.
 En peu de tems je fis connoissance avec
 une demi douzaine des plus jolies fem-
 mes de Londres.

Monsieur Adams entendant ces paro-
 les, poussa un profond soupir, & s'é-
 cria : « Bon Dieu ! Que la jeunesse est un
 » mauvais tems ! » Il n'est pas si mau-
 vais que vous le dites, continua le Gen-
 tilhomme ; car je vous assure que tou-
 tes mes Maîtresses étoient des vestales,
 bien que je sceusse le contraire. Quoi-
 qu'il en soit, je ne cherchois que la ré-
 putation d'homme à aventures, & je
 l'obtins. Peut-être qu'en cela je me flat-
 tois ; car probablement les personnes à
 qui

qui je montrois les billets que je reçois de ces femmes, sçavoient aussi bien que moi, qu'ils étoient contrefaits, & que je me les écrivois à moi-même.

« S'écrire des Lettres à soi-même !

» dit M. Adams tout étonné. Comment

» cela se peut-il ? » Nous avons, répon-

dit M. Wilson, un de ces caracteres dans

une de nos Comedies. Vous ne sçauriez

croire les peines que je prenois, & l'im-

pudence avec laquelle je parlois des

femmes de distinction.

Tel fut le cours de ma vie durant

trois années. » Le cours de votre vie ?

» dit M. Adams : Il me semble que vous

» ne nous en avez rien dit encore. »

Vous avez raison, & votre remarque

est juste, répondit le Gentilhomme en

souriant ; je devois plutôt dire : durant

que je ne vivois point. Je me souviens

que quelque tems après je voulus écrire

le journal de mes actions jour par jour ;

je vais tâcher de me le rappeler.

» Le matin je me suis levé, j'ai pris

» ma grande canne. Sortant en redin-

» gotte avec mes cheveux en papillo-

» tes, j'ai battu le pavé jusqu'à dix heu-

» res. J'ai été à une vente publique. De-

» puis

» puis deux heures jusqu'à quatre, je
» me suis habillé. Depuis quatre jusqu'à
» six, j'ai diné. Depuis six jusqu'à huit,
» j'ai passé le tems au Café. Depuis
» huit jusqu'à neuf, au spectacle. Depuis
» neuf jusqu'à dix, à la promenade. De-
» puis dix heures jusqu'à minuit, j'ai...
Monsieur Adams dit: » Voilà, Mon-
» sieur, une vie au-dessous de celle d'un
» animal. Comment un homme d'es-
» prit, tel que vous êtes, a-t-il pu vi-
» vre ainsi? » C'étoit la vanité, répon-
dit M. Wilson, qui me guidoit. Tout
méprisable que j'étois alors, je m'admi-
rois moi-même, je méprisois tous les
autres; & vous me pardonnerez si je
vous dis, que j'aurois fait fort peu de
cas d'un homme tel que vous, malgré
votre littérature, votre profond sca-
voir, & toutes les autres qualités que
je remarque en vous. M. Adams fit une
révérence, & le pria de continuer.

Après avoir ainsi passé deux années,
poursuivre le Gentilhomme, un accident
m'obligea de changer la scène. Un jour
que j'étois au Café de S. James, où je
médisois d'une certaine femme de con-
dition, un Officier des Gardes me don-
na

na un démenti. Je lui répondis qu'il se pouvoit que je me trompasse, mais que je croyois dire la vérité. Il ne me répliqua point; mais il se mit à me rire au nez, d'un air insultant. Depuis cette aventure je vis tous mes amis se refroidir à mon égard. Aucun d'eux ne m'abordoit, ni ne me parloit le premier, & à peine me rendoient-ils le salut. La compagnie avec laquelle j'avois coutume de manger, me tourna le dos, & au bout de huit jours je me trouvai à S. James dans une aussi grande solitude, que dans un desert. A la fin un homme d'un certain âge, qui portoit un grand chapeau & une longue épée, me prit en particulier, & me dit, qu'il avoit compassion de ma jeunesse; que pour cet effet il me conseilloit de faire connoître au monde que je n'étois pas tel qu'on se l'imaginoit. Je ne compris rien d'abord à son discours. Il falut qu'il me l'expliquât, & il finit par me dire, que si je voulois envoyer un Cartel à l'Officier, il s'en chargeroit volontiers par charité. (Quelle charité! s'écria le Ministre.) Je lui demandai jusqu'au lendemain pour lui faire réponse sur cette affaire

affaire. Je me retirai chez moi fort pensif, & je me mis à réfléchir sur les conséquences de l'affaire. D'un côté je voyois le risque, l'alternative ou de tuer ou d'être tué. Il s'agissoit de perdre la vie, ou de l'ôter à un homme, à l'égard duquel je n'avois pas le moindre ressentiment. Je conclus enfin que le bien qui me reviendrait de cette démarche, ne méritoit pas que je courusse ce hazard. Je pris donc le parti de quitter le quartier, & de me retirer au Temple, où je loitai un appartement.

Je fis aisément de nouvelles connoissances, mon aventure étant ignorée dans ce quartier là. A la vérité je ne les goûtai pas beaucoup, les petits maîtres du Temple n'étant que les singes de ceux que j'avois quittés. C'étoit l'affectation de l'affectation, & leur vanité étoit encore, s'il se peut, plus ridicule que celle des autres. Je rencontrai de jeunes gens, qui soupoient avec des Seigneurs, à qui ils n'avoient jamais parlé, & qui avoient des intrigues avec des femmes qu'ils n'avoient jamais vues. Je bornai alors toute mon ambition au *Couvent-Garden*, où je brillai sur les balcons & dans

dans les maisons de jeu, où je me liai avec des femmes dont l'honneur étoit flambé, & où à la fin je me prostituai à des prostituées. Mais bien-tôt mon Chirurgien m'arrêta dans cette noble carrière, & me convainquit de la nécessité de faire chez moi une retraite d'un mois. Au bout de ce temps-là, ayant eu le loisir de faire des réflexions, je pris la résolution de renoncer à la compagnie de tous les libertins que j'avois fréquentés jusqu'alors, & d'éviter, s'il étoit possible, toute occasion de me plonger dans la même disgrâce. » Cette » retraite d'un mois, dit M. Adams, » & ces réflexions que vous fîtes dans » la solitude, étoient fort propres à vous » guerir de vos mauvaises habitudes. » Mais il me semble que ce conseil devoit vous avoir été donné plutôt par un » Ecclésiastique, que par un Chirurgien.

Monsieur Willson sourit de la simplicité du Ministre, & sans répondre à l'objection, continua son récit. Je m'ai percus alors que ma passion effrénée pour toutes sortes de femmes m'avoit mis fort mal à mon aise. Je résolus donc de me borner à une seule, & de me faire une dévotion. Je fixai mon

choix fut une jeune femme , qui avoit été ci-devant entretenue par deux Galans , & a laquelle je fus recommandé par un homme d'intrigue, assez célèbre. J'allai me loger dans la même maison , & je m'établis pour son Amant. Peut-être que j'aurois eu de la peine à la payer suivant les conventions: mais elle me délivra de cette inquietude dès le quatrième jour , l'ayant trouvée tête à tête avec un jeune homme , qui se donnoit les airs d'un Officier , & qui n'étoit qu'un Apprentif de Londres. Cette femme , au lieu de se justifier , me fit une demie douzaine de sermens , & me dit à la fin qu'elle étoit maîtresse de ses actions. Sur cela nous nous séparâmes , & le même Courtier lui trouva un autre chaland. Cependant au bout de deux jours je m'aperçus que j'avois encore besoin d'une retraite d'un mois , pour faire penitence d'une semaine.

Ensuite je fis connoissance avec une jeune Demoiselle fort jolie , fille d'un Gentilhomme, qui avoit servi quarante ans , & qui dans ses campagnes sous le Duc de Marlborough , étoit mort Lieutenant à la demi-payé. Il avoit laissé la veuve avec cette fille , l'une &

l'autre dans une fort triste situation. Cette veuve vivoit d'une petite pension du Gouvernement, & de l'aiguille de sa fille, qui étoit fort habile dans ces sortes d'ouvrages. Je commençai à les connoître, dans le tems que cette fille étoit recherchée en mariage par un jeune homme à son aise. C'étoit un Apprentif Drapier, & il avoit assez de fortune pour réussir dans ce commerce. La même goûtoit beaucoup ce jeune garçon, & elle n'avoit pas tort. Quoiqu'il en fût, je le prévins. Je le peignis sous des couleurs desavantageuses. Je flattai, je promis, je donnai même; en sorte que je gagnai entièrement les bonnes grâces de la pauvre fille. En un mot je la séduisis, & je l'enlevai.

A ces mots, Monsieur Adams se leva, fit trois tours dans la salle, & alla ensuite se rasseoir. Cette partie de mon Histoire, lui dit Monsieur Wilson, vous touche moins que je n'en suis touché moi-même. Je puis vous assurer qu'elle me cause encore chaque jour bien des remords. Mais si déjà vous detestez ma conduite, à quel point porterez-vous votre indignation, quand vous aurez

appris les conséquences funestes de cette action : Ainsi , Monsieur , si vous me le permettez , je me contenterai de ce que je vous ai dit , & je ne poursuivrai plus mon récit , qui vous scandalise. » Non , » non , s'il vous plaît , répondit le Ministre , continuez je vous conjure ; » continuez votre histoire , & fasse le » Ciel que vous puissiez vous repentir » sincèrement , tant de ce péché-là , que » de bien d'autres , dont vous m'avez fait » le récit. » J'étois aussi heureux , poursuivit le Gentilhomme , que la possession d'une très-belle personne bien élevée , & ornée de plusieurs belles qualités , pouvoit me le rendre. Nous vécûmes plusieurs mois dans une mutuelle & parfaite union , nous suffisant constamment l'un à l'autre , sans le secours de la diversité , qu'on dit si nécessaire à l'esprit de l'homme , & encore plus à son cœur. Je commençai peu à peu à sentir cette impérieuse nécessité. Je souhaitai de changer de place & de compagnie : Je m'accoutumai à laisser ma Maîtresse seule dans sa chambre des journées entières. Elle s'en plaignit : Pour la dissiper , je pris soin de lui ménager la société

te de quelques autres filles de la sorte, avec lesquelles elle jouoit chez elle, & sortoit pour aller aux spectacles, ou à la promenade. Mais hélas! cette funeste société bientôt la corrompit, si je puis me servir de cette expression. Sa modestie & ses autres bonnes qualités disparurent presque aussi-tôt que je lui eus fait faire cette liaison. Je m'en apperçus. Elle ne se plaisoit plus avec moi; au contraire elle ne s'amusoit qu'avec des libertins; elle se donnoit des airs de coquetterie, & n'étoit gaye & amusante que dehors de chez moi, ou quand elle étoit enroulée d'une foule de jeunes étourdis dans son appartement. Elle me demandoit souvent de l'argent, sans considération pour mon état; & si j'hésitois à lui en donner, c'étoient des injures ou des évanouissements.

Les premiers aiguillons de ma tendresse étoient émouffés il y avoit long-temps; de sorte que ces manières étouffèrent tout-à-fait ma passion. Je commençois à me dire avec joye: Dieu soit loué, elle n'est pas ma femme; & je pus m'en défaire. Un jour que j'étois piqué, je lui fis sentir que je pourrois à la

la fin me lasser. Elle prit aussi-tôt son parti. Dès que je fus dehors, elle fit crocheter mon cabinet, & m'emporta tout ce que j'avois, c'est-à-dire, la valeur d'environ deux mille écus. Mon premier mouvement fut de la poursuivre criminellement; mais elle eut assez de bonheur pour se dérober à mes recherches, & durant ce tems-là je fis des réflexions. Je me reprochai à moi-même tous ses crimes, puisque c'étoit moi qui l'avois entraînée au vice; & comme j'appris en même tems la mort de sa mère, qui n'avoit pu survivre à la perte & au deshonneur de sa chère fille, je me regardai comme l'assassin de cette mère. » Et vous aviez bien raison, répondit Monsieur Adams, en poussant un profond soupir. » Cette réflexion sur ma propre conduite, poursuivit M. Wilson, me fit accepter avec soumission le châtiment que Dieu m'avoit envoyé par ses mains. Je cessai mes poursuites, & je pris la résolution d'oublier totalement cette ingrate. Que n'ai-je pu ignorer son sort ! Hélas ! Elle se livra à la prostitution la plus horrible, & elle a fini sa carrière infortunée dans une honteuse prison. Ici

Ici le Gentilhomme se mit à pleurer amèrement, & Adams l'imita, pleurant & gémissant encore plus que lui. Enfin, après s'être entre-regardés pendant quelques momens, le premier poursuivit son récit. J'avois été fidele, dit-il, à cette fille, tant qu'elle étoit restée chez moi; mais à peine fut-elle partie, que j'eus des preuves convaincantes des mauvais tours qu'elle m'avoit joués, & je me vis obligé à faire une troisième retraite chez mon Chirurgien, bien plus longue & bien plus douloureuse que les précédentes.

Je renonçai absolument au sexe, me disant sans cesse que le plaisir n'approchoit point des amertumes qu'il cause. Je déclamois contre les femmes d'une manière si forte, que près de moi Juvénal, Despreaux & Brantôme auroient pu passer pour leur Panégyriste. Je regardois les filles qu'on entretient, comme des maisons agréables au dehors, dont les habitans étoient l'infamie, la douleur & la mort. La plus belle d'entre elles, loin de me tenter, me paroissoit comme une pillule empoisonnée, couverte de feuilles d'or, ou comme un cerfueil

cucil orné de pierreties. Mais quoi-
que je m'efforçasse de les décrier, dans
le fond je les aimois toujours. Chaque
jour mon aversion pour elles diminuoit,
& je ne doute point que le tems & les
occasions ne m'eussent à la fin r'engagé
dans des fers aussi honteux. Je fis con-
naissance avec la charmante Saphire.
Cette femme s'empara entierement de
toutes les facultés de mon ame. Elle
avoit pour époux un homme des plus à
la mode, qui sembloit mériter son cœur.
Cependant le Public ne croyoit pas
qu'elle le lui eût donné; car elle étoit
généralement regardée comme une co-
quette.

» Je vous prie, Monsieur, interrom-
» pit Adams, apprenez-moi l'étymolo-
» gie de ce mot. Je le trouve souvent
» dans mes Auteurs François; mais j'a-
» voüe que je ne le comprends point;
» je crois pourtant que cela veut dire
» une sorte. » Peut-être, reprit le Gentil-
homme, que vous ne vous trompez pas
tant qu'on pourroit s'imaginer. Mais
puisque la coquetterie est une sorte d'u-
ne espèce très-singulière, je tâcherai de
vous en donner la définition la mieux
qu'il

qu'il me sera possible. Si tous les animaux étoient estimés selon leur utilité, j'en connois très-peu qui ne dussent avoir la préférence sur elles. Les coquettes ne jouissent de rien de plus que d'un certain instinct ; car quoique nous leur supposions de la vanité & de l'amour-propre, cependant la plupart de leurs actions sont encore au-dessous de ces deux passions, toutes méprisables qu'elles sont en elles-mêmes. Leurs gestes, & leurs grimaces en font foi, étant infiniment plus puériles & plus ridicules que celles d'un singe ; & quand elles les mettent en œuvre, il semble qu'elles briguent à la fois & notre haine & notre mépris. Le caractère d'une coquette est l'affectation & le caprice. Aujourd'hui la beauté, l'esprit, la bonté du cœur & toutes les vertus lui servent de masque : Demain la laideur, la folie, la dureté, ont leur tour. Sa vie n'est qu'un mensonge perpétuel, & s'il est possible d'en former un jugement, ce n'est qu'en se fondant sur le parfait contraste des apparences. Il n'est pas possible à une coquette d'aimer autre chose qu'elle-même ; & si elle étoit capable d'aimer quel-

qu'un,

qu'un, ce caractère n'existeroit plus. La coquetterie & l'amour sont incompatibles. Si une coquette venoit par hazard à aimer quelqu'un (ce qui ne se peut) sa passion porteroit le masque de l'indifférence ou de la haine; de même que leur haine & leur indifférence prennent la figure de la tendresse ou de l'amitié. C'est-là le cas dans lequel je me trouvois avec Saphire, qui ne m'eut pas plutôt vu attaché à son char, qu'elle me donna ce qu'on appelle de l'espérance, en me regardant tendrement, ou quand nos yeux se rencontroient, baissant les siens avec une apparence d'émotion & de surprise. Ses artifices eurent tout le succès qu'elle en attendoit. A mesure que je me déclarois, elle s'avançoit; elle me parloit bas, elle soupiroit, changeoit de couleur, & faisoit voir tous les indices d'une passion, dont les plus sages sont les dupes.

Un plus long détail, continua-t-il, pourroit vous ennuyer. Ainsi je me contenterai de vous dire, qu'après l'avoir servi long-temps suivant les formes prescrites, & lui avoir imposé, ^{pour} ce que je croyois, pour le moins autant
d'amour

L'amour pour moi, que j'en ressentais pour elle, je cherchai à en venir aux éclaircissmens. Elle évita soigneusement toutes les occasions de se trouver seule avec moi. Mais à la fin à force d'assiduités, je trouvai un moment favorable. Je ne vous dirai point tout ce qui se passa dans notre entretien. Il commença par une déclaration de ma part, qui fut reçue de la sienne avec une surprise affectée, & ensuite avec un transport de colere, qui ne fut pas plus réel. Elle me dit qu'elle ignoroit ce que j'avois pû voir en elle, pour que j'osasse lui parler de la sorte; puis me tournant le dos, elle me dit, que si je voulois éviter les effets de son juste ressentiment, il ne falloit plus la voir, & encore moins lui parler. Je ne me contentai point de cette réponse, & continuant ma poursuite, je fus à la fin convaincu que son époux jouissoit de la possession de son corps; mais que ni lui ni qui que ce fût, ne pouvoit se vanter d'avoir trouvé le chemin de son cœur.

Je fus guéri de ma passion pour cette belle, par les avances que la femme d'un riche Négociant s'avisait de

me faire. Quoiqu'elle ne fût ni jeune ni jolie, mon tempérament ne me permit pas de faire le rétif. Elle fut bien satisfaite, voyant qu'elle n'avoit pas cultivé une terre ingrate; car elle trouva en moi un Amant sincère & passionné. Si elle fut contente de moi, je le fus d'elle, puisqu'elle me rendit tendresse pour tendresse. Avec elle je n'eus point de caprice à souffrir, comme avec la coquette. Celle-ci avoit trop d'esprit pour sacrifier la noble passion qu'on nomme amour, à une folle vanité. Nous ne fûmes pas long-tems sur le pied du Roman; nous voulions que nos sens eussent part dans notre commerce, & nous trouvâmes sans peine les moyens de les satisfaire. Je me croyois fort heureux avec ma conquête. Les caresses de cette femme étoient assez vives, pour dégoûter un Amant ordinaire. Mais pour moi je pensois autrement, & elles eurent tant d'agrément à mes yeux, qu'elles me conduisirent à un degré de passion, où jusqu'alors la beauté jointe à la jeunesse s'étoit efforcée vainement de me faire parvenir. Ce bonheur ne fut pas d'une
langue

longue durée. Son mari commençoit à s'effaroucher, & sa jalousie nous effraya. Le pauvre homme ! que je le plains, s'écria Adams ! Il méritoit sans doute d'être plaint, repliqua Wilson ; il étoit fort honnête homme & aimoit tendrement sa femme. Pour moi je suis charmé de n'avoir point à me reprocher de l'avoir aliénée de lui ; car je n'étois pas son premier Amant. Nos appréhensions ne furent que trop bien fondées ; il nous épia si bien, que ses yeux furent témoins de notre tendresse. Il me poursuivit en justice, & obtint un décret contre moi, par lequel on lui adjugeoit vingt mille écus de dédommagement. Cette amende m'incommoda beaucoup. Pour surcroît d'embarras de ma part, il fit divorce avec sa femme, qui vint se jeter entre mes bras. Je menai avec elle une vie bien triste. Ma passion pour elle étoit usée ; & sa jalousie outrée me tenoit à la gêne. A la fin la mort me délivra d'un fardeau, dont je ne pouvois honnêtement me défaire, & sans moi-même l'auteur de son malheur.

Pour le coup, je dis adieu à la tendresse, pour me livrer à des plaisirs

moins dangereux & de moindre dépense. Je m'associai à une troupe de grossiers voluptueux, qui buvoient la nuit & dormoient le jour, de ces gens qui consomment le tems, sans en jouir. Leurs assemblées se faisoient entendre de loin; ce n'étoit que bruit, chansons, yvresse & débauche. L'un dormoit à table, l'autre y bavardoit; celui-ci fumoit, celui-là éclatoit de rire sans sçavoir pourquoi. En un mot c'étoit l'égoût de la crapule. Tous leurs entretiens étoient des contes insipides, ou des disputes impolies, qui se terminoient ou par une gaigeure, ou par un combat à coup de poing. Je m'ennuiai bientôt de ces ivrognes, que je quittai avec mépris, leur compagnie étant indigne d'un homme raisonnable.

Je devins ensuite membre d'une société d'esprits forts. Le Dieu Comus, qui les rassembloit, ne servoit qu'à animer leurs entretiens; dont l'objet ordinaire étoit les systèmes les plus abstraits de la Philosophie. Ces Messieurs s'étoient voués à la recherche de la vérité. Pour y parvenir, ils se dépouilloient de tous les préjugés de l'éducation, afin de sui-

vre l'infailible sentier de la raison humaine. Ce guide leur avoit démontré l'absurdité ou l'inutilité de cet ancien & très-simple dogme, adopté par tous les peuples de l'univers, qui nous enseigne l'existence d'un Dieu. A sa place, ils avoient établi une certaine regle de droit, dont l'observation exacte les conduisoit, disoient-ils, à la pratique de la plus saine, & de la plus pure Morale. Mes réflexions m'attachèrent à cette société, autant qu'elles m'avoient dégoûté de l'autre. Je commençois à me croire d'une espece plus relevée qu'auparavant, & j'étois d'autant plus enchanté de cette regle de droit, que je n'y découvrois rien qui fût contraire au caractère de l'honnête homme. Je méprisois souverainement tous ceux qui avoient besoin des secours de la crainte ou de l'esperance, pour les engager à suivre les traces de la vertu, dont la propre excellence, selon moi, devoit être l'unique bien, digne de nous tenir à sa suite. J'avois une si haute idée de mes nouveaux amis, & de la pureté de leur sublime Morale, que je leur aurois confié tout

ce que je possédois, & tout ce que j'a-
vois de plus cher.

Lorsque j'étois le plus attaché à cette
doctrin, deux ou trois événemens qui
se succéderent en peu de jours, m'en fi-
rent connoître l'illusion. Un de nos Phi-
losophes, & des plus respectés parmi
nous pour son exacte observation de
la règle de droit, enleva la femme d'un
de nos Confrères, qui étoit son ami in-
time. Un autre, à qui un généreux ami
servoit de caution pour une somme
considérable, disparut sans prendre con-
gé; & un troisième, qui m'avoit em-
prunté de l'argent sans que j'en eusse
exigé de reconnaissance, eut assez de
mauvaise foi pour nier sa dette.

Des actions si contraires à notre ré-
gle de droit me firent douter de son in-
faillibilité. Je fis confidence de mes
scrupules à un de nos Maîtres, qui me
parla en ces termes : « Il n'y a aucune
chose qui soit bonne ou mauvaise en
elle-même. Les actions tirent leur
dénomination, comme bonnes ou mau-
vaises, des circonstances dans les-
quelles celui qui les fait se trouve au
moment de l'action. Il se peut, que
celui

» celui qui vient d'enlever la femme de
» son voisin soit innocent, & même
» vertueux. Quoique dans le moment
» qu'il a fait cette action, sa passion
» l'ait emporté sur sa probité, il n'est
» pas moins un membre digne & utile
» à la société. Si la beauté d'une fem-
» me excite nos passions, les loix de
» la nature nous ordonnent de nous
» procurer du soulagement. » Il ajou-
ta bien d'autres maximes de même
poids, qui me donnerent tant d'hon-
neur pour la société, que je ne voulus
plus avoir aucune liaison avec ces faux
& pernicieux Philosophes.

Cette retraite, qui me réduisoit à
une solitude ennuyeuse, me fit pren-
dre le parti de fréquenter le Théâtre,
que j'aimois beaucoup. Je m'y livrai
de sorte, que je ne manquois pres-
qu'aucune représentation; & bientôt
je me liai avec plusieurs Poètes, &
avec quelques-uns des Acteurs, avec
qui je m'abaissois à boire de tems en
tems, quoiqu'il n'y ait rien de si hon-
teux pour un honnête homme, que
de fréquenter de pareilles canailles.
Dans ces parties, les Poètes nous ré-

citoient leurs ouvrages ; & les Auteurs nous déclamoient leurs rôles , pour nous amuser. Je remarquois que celui qui faisoit les frais de la conversation , étoit le plus satisfait de la compagnie , qui , quoiqu'elle le caressât , & lui fit mille politesses , manquoit rarement de le tourner en ridicule , dès qu'il étoit sorti. Ces incidens me fournirent de la matiere pour bien des remarques , trop longues pour vous être répétées. » N'en passez pas une seule , je vous en prie , s'écria le Ministre , car j'ai me bien les remarques. »

Premierement , continua Wilson , je suis convaincu que l'axiome ordinaire , qui dit que les gens d'esprit ont plus de vanité que les autres , est faux. Les hommes se glorifient également de leurs richesses , de leur puissance , des faveurs de la nature , de leurs titres ; mais toutes ces choses-là sont par leur nature exposées à la vûe du Public , au lieu que le bel esprit ne peut vous rendre sensible à ses perfections , qu'en vous faisant voir ses productions nouvelles. C'est là-dessus , je veux dire , sur l'empressement avec lequel il vous étale ses ouvrages , que

le

de Joseph Andrews.

49

le Public a fondé cette supposition. Mais si nous faisons réflexion sur les mœurs de chacun, nous leur découvririons cette même foiblesse, quoique sous différens points de vûe. Dans celui qui dépense des sommes immenses pour meubler sa maison, ou pour orner sa personne, & qui passe des journées devant un miroir à s'ajuster; dans cet autre, qui se croit bien payé de mille peines, & de mille bassesses, par un titre, ou par une marque d'honneur qu'il achete souvent aux dépens de sa probité; la vanité n'est-elle pas le premier mobile de leurs actions, & sont-ils moins infatués d'eux-mêmes, que ce pauvre Poète qui vous importune de ses vers? Ma seconde remarque me fait regarder la vanité comme la plus pernicieuse des passions, & comme celle qui corrompt davantage les cœurs. A l'égard de l'amour & de l'ambition, comme les rivaux ne sont pas si nombreux, ces deux passions ne vous engagent point dans une misanthropie indigne du Christianisme. L'avarice même, qui est sans contredit le plus vil & le plus insatiable de nos desirs

l'ins, ne peut cependant nous rendre odieux tous ceux qui ont quelque mérite. Mais l'homme qui s'aime trop, qui s'estime à l'excès & s'admire, ne voit rien en autrui de brillant ou de louable, qui ne lui fasse ombrage & ne lui déplaise, & le mérite quelque part qu'il se trouve, est l'éternel objet de sa jalousie & de son aversion.

Ici M. Adams commença à fouiller dans ses poches. « Hélas ! s'écria-t-il, je ne l'ai point sur moi ». Le Gentilhomme lui demanda ce qu'il cherchoit : à quoi il répondit, que c'étoit un Sermon contre la vanité & l'orgueil : « C'est mon chef-d'œuvre, ajouta-t'il. Ah ! Que j'ai tort de ne point porter cet excellent Ouvrage partout avec moi ! Je ferois bien cinq milles pour le chercher, & pour avoir le plaisir de vous le lire ». Le Gentilhomme, lui répondit qu'il n'étoit aucunement nécessaire, ses réflexions l'ayant déjà guéri de cette passion. « C'est justement pour cela, reprit le Ministre, que je voudrois vous le lire ; car je suis sûr que vous l'admireriez. Je n'ai jamais détesté aucune passion, tant que

que la vanité. Oui, mon Sermon sur
ce point essentiel de la morale, est ac-
cusement très-beau, & vous jugeriez
par là de mon talent. Le Gentilhomme
qui ne put s'empêcher de sourire du con-
traste, continua de la sorte.

Ce fut alors que je me liai avec des
Joueurs de profession, & avec eux rien
de remarquable ne m'arriva, si ce n'est
la perte totale du peu de bien qui me
restoit : ces Messieurs prirent la peine
de m'en débarrasser. Voici donc une
nouvelle scène, qui jusqu'alors m'étoit
inconnue. La pauvreté la plus affreuse,
avec son escorte d'Assignations, de Do-
crets de prise de corps, m'entourèrent
jour & nuit. Mes habits furent bientôt
délabrés, mon crédit fut perdu, & mes
amis m'abandonnerent. Dans cette tris-
te situation, mon desespoir m'inspira le
dessein du monde le plus bizarre, qui
fut d'entreprendre de faire rire les au-
tres, tandis que j'étois plongé dans la
plus noire tristesse : c'est-à-dire, que je
me mis dans la tête d'écrire une Comé-
die. J'avois pour cela du loisir plus qu'il
n'en falloit, car la crainte des Huissiers
dans laquelle je vivois, m'imposoit l'o-
bli-

obligation de la retraite. Enfin me sentant du goût & des dispositions, je me mis à écrire, & dans cinq mois j'achevai une Pièce comique de cinq Actes, qu'on reçut au Théâtre. Je me rappelai qu'autrefois j'avois vû des Auteurs donner des billets pour les premières représentations de leurs Pièces, & en recevoir l'argent d'avance, long-tems avant qu'elles fussent jouées. Bien résolu de profiter d'une coutume si favorable à mes besoins, je fis ample provision de billets. Ah que les Poètes seroient heureux, si ces especes avoient cours dans le commerce ! Mais personne n'en veut, & ils ne servent que pour demander l'aumône un peu plus honnêtement. Ce fut alors que je fis le triste apprentissage de la dépendance : suite funeste de la pauvreté, ou plutôt le plus cruel des maux qu'elle entraîne après elle. Que d'heures j'ai passées sans feu dans l'antichambre d'un homme de condition ! Combien de fois, tandis que je soufflois dans mes doigts pour les empêcher de se geler, ai-je vû qu'on admettoit des faquins, parce qu'ils étoient chamarrés d'or ou d'argent ? Quelque-fois,

ois, après m'être fait annoncer, on me venoit dire que Mylord étoit en affaire, & ne pouvoit me parler ce jour-là. Je comprenois par ce message, que je ne verrois point du tout; cependant quelquefois on me faisoit entrer, apparemment quand on étoit las de mon visage. Mais je n'y gagnais rien. Mylord se trouvoit *lié*. » Lié! Qu'est-ce que cela veut dire, demanda Adams? »

Monsieur, répondit le Gentilhomme, autrefois des Seigneurs, qui se faisoient honneur de protéger les Gens de Lettres, voyant que le profit que les Libraires leur donnoient pour leurs Ouvrages, étoit trop léger pour les faire vivre, se mirent sur le pied de contribuer à leur subsistance par des Souscriptions volontaires. C'est ainsi que Messieurs Pope, Row, & Prior, se sont vus à leur aise, par le moyen des récompenses de leurs travaux, que le Public leur accorda autrefois. Enfin cette façon d'acquérir de l'argent parut si facile, que tous les barbouilleurs de papier se mirent sur le pied de publier leurs sottises de la même manière. D'autres portèrent leur effronterie, jusqu'à recevoir des

des Souſcriptions pour des Ouvrages non encore commencés, & qu'ils n'avoient pas même deſſein d'écrire. Par toutes ces voyes, les Souſcriptions devinrent ſi fort à charge au Public, qu'on chercha des moyens pour s'en diſpenſer. Ainſi ceux dont le diſcernement n'étoit pas aſſez juſte pour diſtinguer les mauvais Auteurs d'avec les bons, inventerent un moyen pour s'excuser envers les uns & les autres; ce fut de prendre, par exemple, une guinée de quelqu'un de leurs amis, à condition de lui en rendre cent, plus ou moins, s'ils ſignoient pour un Auteur quel qu'il pût être. Les uns ont fait réellement ces marchés: D'autres prétendent les avoir faits pour ſe délivrer des importunités. La même choſe ſe pratique à l'égard des billets de Théâtre, dont on n'étoit pas moins perſecuté. Voilà ce qu'on appelle *être lié*.

« L'exprefſion eſt juſte, répondit A-
« dams, & même myſtérieuſe. Car un
« homme riche, qui ſe lie de cent fa-
« çon, pour ſ'empêcher de faire du bien
« aux gens de mérite, devroit être réel-
« lement *lié*. » Pour revenir à notre ſu-
jet, reprit le Gentilhomme, quelques

Sci.

Seigneurs, en très-petit nombre, à qui j'avois fait long-tems ma cour, me donnerent chacun une guinée, mais d'un air si méprisant, & de si mauvaise grace, que le plus effronté Mendiant François auroit rougi en recevant une aumône de la sorte. Me voilà bien payé, disois-je, d'un tems, qui employé à labourer la terre, m'auroit autant profité, avec infiniment plus de satisfaction.

Deux mois se passerent de la sorte, en me repaissant de l'espérance d'une bonne recette à la représentation. Mais un jour que j'allois trouver le souffleur, pour lui demander le jour de la première répétition, il me rendit ma Pièce, en me disant que Messieurs les Comédiens ne pouvoient la jouer cet hyver-là; mais que si je voulois la retoucher, on la représenteroit l'année suivante avec plaisir. Je l'arrachai de ses mains, outré de colere, & j'allai me coucher dans un accès de fureur & de désespoir.

« Vous auriez mieux fait de vous mettre en prieres, dit notre Ministre; car le désespoir est un grand péché. »
« Ma rage étant passée, continua Wilson, je m'appliquai sérieusement à chercher le

le parti que je devois prendre dans une situation aussi triste que la mienne, sans argent, sans crédit, sans amis, & sans réputation. Après bien des projets, aussi-tôt détruits que formés, je pris la résolution de me loger près du Temple, & d'écrire au rolle pour les Procureurs & Avocats. Je me mis donc en devoir d'exécuter mon dessein, & j'allai trouver un Procureur que j'avois employé autrefois, pour lui demander sa pratique. » Au lieu de me l'accorder, il se mit à rire. » Du Diable, si je m'y » fie, me dit-il ! Vous écrieriez mes Actes en Vers ; & au lieu d'un Factum, » vous m'enverriez à l'Audience, avec » mon sac rempli de Scenes de Théâtre. » Les autres me répondirent sur le même ton, & je vis à mon grand regret, que Plurus lui-même avoit moins d'horreur d'un bel esprit, que ces supôts de la Chicane. Si j'entrois au Caffé, j'entendois dire tout bas : Le voilà ; c'est Wilson. Cela se répétoit par tous ceux qui étoient présens. Je ne sçais pas si vous l'avez remarqué ; mais il y a une malignité dans les cœurs, qui a moins d'être déracinée par l'éducation, les porte à pren-

prendre plaisir à mortifier un homme qu'ils croient peu satisfaire de la figure qu'il fait dans le monde. Cela se fait voir particulièrement dans les assemblées publiques de ceux qui tiennent le milieu entre la petite noblesse & la basse bourgeoisie, & qui sont sans contredit les gens du monde qui pensent le plus de travers.

Pendant que je languissois dans mon taudis, sans pouvoir trouver de quoi me nourrir (tant le nom d'Auteur m'étoit nuisible) je fis connoissance avec un Libraire souple & arrogant, bas & fier, entreprenant, actif dans son vaste commerce, ayant l'art de débiter les plus mauvais Livres, & n'estimant les manuscrits qu'au poids & au titre. Il me dit qu'un homme comme moi qui avoit du génie, devoit composer des Ouvrages d'esprit, & enrichir le Public de Livres qui m'enrichiroient moi-même; il ajouta que si je voulois m'engager avec lui, il me fourniroit de quoi vivre à mon aise. Un homme aussi mal dans ses affaires que je l'étois n'avoit point de choix à faire, & le matois le sçavoit bien. J'acceptai son offre

sur le pied qu'il le voulut ; par conséquent le marché fut peu avantageux pour moi. Je me mis à traduire ou à compiler de toutes mes forces ; je ne me plaignois plus du manque d'ouvrage. Il m'en donna tant, qu'au bout de six mois je faillis à perdre la vue ; & de plus, faute d'exercice, je tombai malade, & fus très-long-tems sans pouvoir écrire. Le dernier de mes Ouvrages ne fut pas goûté ; & ma maladie interrompit la publication d'un autre ; ce qui fut cause que mon Libraire, qui me fit de mauvaises chicanes sur mes honoraires, & m'en vola plus de la moitié (parce que je m'étois forttement contenté de sa parole) ne voulut plus m'employer. De plus, il me déclara parmi ses confrères, comme un paresseux, comme un auteur intéressé, & d'un talent médiocre.

Cependant, à force de travailler, j'avois amassé quelques guinées, & j'avois été en état d'acheter un billet de Loterie, dans l'espérance que la Fortune me dédommageroit des injustices qu'elle m'avoit fait essuyer au jeu. Ce n'étoit cependant encore qu'un jeu de hazard, revêtu d'un autre nom. Cette emplette

vuida

valida ma bourse ; & pour mettre le comble à ma misère , un Huissier , à qui mon coquin de Libraire avoit eu la méchanceté d'indiquer mon adresse , s'introduisit un jour dans ma chambre , & m'arrêta , à la poursuite de mon Tailleur , pour trente-cinquantesque je lui devois : somme immense pour moi , & dont personne ne voulut répondre , pour me tirer de ses mains. Il me mena chez lui , où il m'enferma. Ainsi je me vis malade , aux arrêts , sans argent , sans amis & sans aucune ressource. La vie m'étoit à charge. » Vous ne restâtes pas dans cette triste situation , interrompit Adams ? Votre Tailleur sans doute se désista de la poursuite , dès qu'il eut senti que vous étiez insolvable. » Il le sçavoit , reprit Wilson , avant que de me faire arrêter , & il me connoissoit trop , pour me soupçonner d'avoir de l'argent , sans me mettre en devoir de payer mes dettes. Il m'avoit servi plusieurs années , & avoit reçu de moi des sommes très-considérables ; mais j'avois beau lui rappeler tout cela , & même lui promettre , que s'il me permettoit de m'appliquer à mes affaires , je lui

donnerois peu à peu son argent, en ne me réservant précisément que ce qu'il me falloit pour subsister. Il me répondit que sa patience étoit à bout ; que je le remettois toujours ; enfin, qu'il avoit besoin d'argent ; que l'affaire étoit entre les mains d'un Procureur, & par conséquent, que si je ne payois ou ne donnois pas une caution valable. il falloit que j'allasse en prison sans miséricorde.

» Sans miséricorde ! s'écria Adams ,
» en se levant avec précipitation. Com-
» ment ce misérable osoit-il dire l'orai-
» son dominicale, où le mot d'*offenses*
» est mis dans la traduction à la place de
» celui de *dettes*, qui est le mot original.
» J'ignore la raison de ce changement ;
» mais je sçai positivement, que si nous
» ne pardonnons pas à nos débiteurs in-
» solvables, on ne nous pardonnera ja-
» mais nos dettes au jour du Juge-
» ment, &c. »

Dès qu'il eut fini ; le Gentilhomme reprit la parole, & continua ainsi : Pendant que j'étois dans ce cruel état, une de mes anciennes connoissances, qui sçavoit le numero de mon billet, me vint dire, tout transporté de joye, que j'a-
vois

vois gagné 3000 guinées. » Vous voilà
» donc tiré d'affaire, s'écria Adams. »
Point du tout, reprit le Gentilhomme :
ceci n'étoit qu'un tour de la Fortune
pour m'accabler encore plus. J'avois cédé
mon billet deux jours auparavant à un
de mes parens, n'ayant pû l'engager à
me donner seulement une guinée qu'à
cette dure condition. Je fis confidence
de mon malheur à celui qui m'en avoit
appris la nouvelle. Mais loin de me
plaindre, il se mit à me reprocher toutes
les fautes que j'avois faites, avec
une dureté sans égale. » Vous êtes, me
» dit-il, un malheureux, que la Fortune
» ne se plaît en vain à favoriser. Vous
» êtes ruiné sans ressource, & sans pouvoir
» espérer, ni pitié, ni assistance de
» vos amis ; car ce seroit une foiblesse
» de se mettre en peine d'un homme
» qui court en aveugle à sa perte. » Il
ajouta à cette barbare déclamation une
vive peinture du bonheur dont j'aurois
jouï, si je n'avois point vendu mon billet.
Je lui alléguai ma misère pour toute
excuse ; à quoi il ne fit aucune réponse :
mais il ne laissa pas de continuer ses
reproches, au point que je fus obligé
de

de le prier de mettre fin à une visite qui me fatiguoit.

Peu de jours après, je fus traîné en prison, où faute d'avoir de quoi payer une chambre, on me mit dans un endroit commun à toute sorte de malheureux, où nous étions privés de toutes les douceurs de la vie, même d'un air sain, dont les animaux les plus vil jouissent en liberté. Dans cette extrémité j'écrivis à plusieurs personnes, qui avoient paru dans des tems plus heureux être de mes amis, & dont même quelques-uns me devoient encore quelque argent, que je leur avois généreusement prêté autrefois. Leurs réponses furent uniformes; c'est-à-dire, des excuses nobles à la place d'un refus malhonnête. Dans cet affreux état le désespoir s'empara de mon ame. Je maudissois l'inhumanité des Loix, qui punissent si sévèrement l'imprudence: je me récriois contre la barbarie, que des hommes qui se disent Chrétiens, exercent contre leurs semblables pour un peu de boile, dont le plus souvent ils n'ont pas besoin.

Je passois mes tristes jours dans ces réflexions,

réflexions ; lorsqu'un jour que j'étois plus accablé qu'à l'ordinaire , on me nomma assez haut ; je levai la tête : un homme s'approcha de moi , me présenta très-respectueusement une Lettre , & se retira , sans que je prisse garde à lui ; tant j'étois insensible à tout ce qui pouvoit m'arriver. J'ouvris la Lettre. O ciel ! Que devins-je , en lisant ces mots !

MONSIEUR,

» Mon père , à qui vous avez ven-
» du votre billet de Loterie , mourut
» le même jour qu'elle fut tirée. Vous
» avez pu apprendre qu'il m'a instituée
» sa légataire universelle. Je suis trop
» touché de vos malheurs , pour profi-
» ter seule d'un don que la Fortune
» vous avoit destiné , & dont votre tri-
» ste situation vous a forcé de vous
» défaire. Je vous prie d'accepter cet-
» te bagatelle de

Votre très-humble servante ,

HARRIET.

Ma

Ma joye fut aussi grande que mon désespoir l'avoit été un moment auparavant. Et de combien croyez-vous qu'étoit la somme qu'elle traitoit de bagatelle ? Pas moins de deux guinées peut-être, dit Adams : Deux cens guinées, répondit le Gentilhomme. Deux cens guinées ! Ah ciel, s'écria le Ministre, quelle somme ! Tout autant, répondit l'autre. Mais cet argent, quoique ce fût un trésor pour moi, ne me fit pas la centième partie autant de plaisir, que l'adorable source d'où il venoit. Cette généreuse fille étoit la plus belle personne d'Angleterre ; je l'adorois en secret depuis long-tems, sans lui avoir déclaré ma passion ; je la respectois trop pour m'offrir à elle dans un état si pauvre & si humiliant. Je baisai mille fois son billet, en versant des larmes de tendresse, de reconnoissance & de joye. Je mandai aussi-tôt mes créanciers ; je les payai, & je sortis de ce séjour d'ennui, de tristesse & de douleur, avec cinquante guinées qui me restoiént. Je me rendis aussi-tôt chez ma chere libératrice, pour lui rendre graces de son bienfait. Elle étoit à la campagne,

campagne, & j'en fut bien aise, par la réflexion que je fis, que son absence me donnoit le tems de me faire habiller, avant de paroître à ses yeux. Elle revint au bout de trois jours : je volai chez elle, & je lui fis des remerciemens proportionnés à ses bontés. Elle m'interrompit, en me priant de perdre jusqu'au souvenir d'une chose qui ne pouvoit se retracer à mon esprit, sans rappeler des idées fâcheuses. » Ce que j'ai fait, me dit-elle, est » peu de chose à mes yeux ; peut-être » même beaucoup moins que je ne » dois faire. Ainsi, pour peu que vous » soyez dans le goût de vous appliquer » à quelque négoce, où une somme » plus considérable vous seroit nécessaire, n'épargnez ni m'a bourse, ni » mon crédit. »

Cette bonté polie, cette générosité, sa beauté, son amitié noble, sincère, & si désintéressée, me mirent dans une espece d'extase. Si elle eût été la caducité & la laideur même, je ne pouvois que l'adorer. Quels furent donc mes sentimens, à la vue de tant de vertus & de charmes dans un objet

déjà maître de mon cœur ! L'amour parut à mon ame orné de tout ce que la douceur, la beauté, & la vertu ont de plus enchanteur. Ah ! Monsieur, je m'oubliai dans cet instant, & fermant mes yeux sur la distance que la Fortune mettoit entre nous, sans réfléchir sur la témérité, sur l'ingratitude, sur l'insolence de mon procédé, emporté par les sentimens dont j'étois rempli, ou plutôt enivré de joye & d'amour, j'osai lui proposer, à elle qui m'avoit tant donné.... Quoi ? ... De se donner elle-même. Je pris sa main & la baisai avec ardeur, avec un transport mêlé de joye, de crainte, de tendresse & de honte. Je levai les yeux sur elle : je la vis rougir. Elle voulut retirer sa main, les forces lui manquerent : un tremblement nous saisit l'un & l'autre. O amour ! c'est à toi de peindre une scene si touchante. Ni le pinceau d'Appelle, ni le crayon de Racine ou de Voltaire, ne sont point capables d'un si parfait ouvrage. Ma passion l'emporta sur le respect & l'admiration : je lâchai sa main, & comme un furieux, je fis un effort pour la saisir dans mes bras.

bras. Elle recula brusquement, en me disant d'un air sévère, qu'elle croyoit avoir mérité plus de respect. Je me jetai à ses pieds. » Si je vous ai offensée, Mademoiselle, lui dis-je, ma vie est à vous. Que j'expie la faute que j'ai faite, en mourant à vos pieds, ou de telle autre façon que vous le souhaiterés ! Vous ne ferez jamais si prête à punir, que moi à subir ma peine. Je déteste l'insolente pensée, qui m'a poussé à vous faire cette insulte : Oüi, je suis un ingrat, qui ai conçu le désir de sacrifier votre bonheur au mien. Croyez, Mademoiselle, que je m'en repens sincèrement ; mais croyez aussi que l'amour le plus sincère est l'auteur de mon crime. Depuis long-tems, Mademoiselle, je vous adore dans le silence & le désespoir. Vos bontés m'ont ouvert la bouche malgré moi ; j'ai voulu exprimer ma reconnoissance, & l'excès de ma passion m'a trahi. Je vais vous dire un éternel adieu : vous ne me reverrez plus. Cependant accordez-moi, je vous supplie, la justice de croire que l'intérêt n'a au-

„cune part à ce que j'ai eu la hardiesse
 „se de vous dire, & soyez persuadée
 „qu'il n'y a point de rang si haut, ni
 „si glorieux, où la Fortune puisse
 „lever, qui me rende jamais heureux,
 „si je n'ai pas le bonheur de le partager
 „avec vous. Maudite soit la Fortune!

„Ne la maudissez point, interrompit-
 „elle, avec un certain ton de voix, dont
 „la douceur me pénétra. Ne vous plai-
 „gnez point d'elle, puisqu'elle m'est
 „propice. Si votre bonheur dépend
 „de moi, je vous ai déjà dit que je
 „suis prête à vous donner tout ce que
 „vous pouvez me demander, à con-
 „dition que la raison & la bienfaisance
 „s'accorderont avec vos desirs.

„Mademoiselle, lui répondis-je, si
 „la Fortune fait jamais quelque chose
 „pour moi, ce ne sera qu'en me met-
 „tant en état de contribuer à votre
 „félicité : C'est ma seule ambition.
 „Qu'elle vous favorise, qu'elle vous
 „rende toujours heureuse : je lui par-
 „donne tous mes malheurs, dont vo-
 „tre générosité vient d'arrêter le
 „cours.

„Vous avez raison de lui pardon-

„ner,

ner, si elle me rend heureuse, me
» dit cette adorable personne en rou-
» gissant. Notre bonheur va devenir
» commun ; il faut que j'avoue que vo-
» tre passion n'est pas faite pour être ca-
» chée. Si ce que ma raison me permet
» de vous accorder n'est pas assez,
» laissons dormir la raison pour un
» moment, & n'écoutons que la vertu
» & l'amour.»

Ces mots prononcés avec une grace
inexprimable me transporterent hors
de moi-même. Mes sens se trouble-
rent, je la saisis entre mes bras, je
l'embrassai sans pouvoir prononcer une
seule parole. Elle ne résista point : je
la tins un instant dans cette extase. A
la fin je lui dis, que le don de sa main
étoit l'unique bien qui pût me satisfaire.
Son silence & sa rougeur parlerent
pour elle ; car sa bouche ne s'ouvrit
que pour m'ordonner de la laisser seu-
le. J'obéis, & je revins bientôt après.
Mais le souvenir de ces momens, qui
me furent si chers, m'emporte ; par-
donnez-moi, Monsieur, mon indiscre-
tion. » Point, point, répondit Adams
en se frottant la bouche, votre récit

» m'a fait tant de plaisir , que je l'écon-
» terois encore une fois très - volon-
» tiers. » Hé bien donc , Monsieur ,
continua Wilson , au bout de huit jours
elle me rendit le plus heureux de tous
les hommes.

Quand j'eus le loisir d'examiner les
biens de ma femme (ce qui ne se fit pas
les premiers jours) je trouvai qu'elle
possédoit six mille guinées tant en ar-
gent qu'en effets. Son pere avoit été
Marchand de Vin en gros , & elle sou-
haita que je continuasse le même négo-
ce. Je l'entrepris un peu trop légère-
ment ; car n'étant point initié dans ces
mysteres de Bacchus , & me piquant
d'une exacte probité, au lieu d'augmen-
ter nos fonds , je les vis diminuer , &
de plus je perdis mes chalans. Les Mar-
chands mes confreres décrièrent mes
Vins de Bourgogne , de Champagne &
de Bordeaux , parce qu'ils n'étoient
point assaisonnés comme ceux qu'ils
avoient l'art de fabriquer. Je les ven-
dois par conséquent un peu plus cher
que les leurs : cependant je gagnais
beaucoup moins. Je perdis donc l'es-
pérance de faire fortune par ce négo-
ce.

ce. D'ailleurs les visites familières de plusieurs connoissances, qui m'avoient abandonné dans mes infortunes, & qui me rechercherent dès qu'ils me virent à mon aise, me déplurent infiniment. L'expérience m'avoit appris que les plaisirs du monde ne sont que des puerilités, & les affaires, pour la plupart, des friponneries; & que l'un & l'autre n'étoit que vanité. Les hommes de plaisir se damnent pour dépenser, & les hommes d'affaires pour acquérir.

Mon bonheur dépendoit entièrement de ma chere épouse, que j'aimois avec une ardeur inexprimable, & j'étois aimé de même. Je n'étois occupé que du soin de lui plaire, & de pourvoir aux besoins d'une famille croissante; car elle étoit enceinte de son second enfant. Je pris cette occasion pour lui proposer la retraite, qu'elle accepta volontiers, voyant que j'en avois extrêmement envie. Nous mîmes le reste de notre bien, qui étoit réduit à la moitié de ce que nous avions au commencement de notre mariage, en argent comptant, dont une partie fut employée pour acheter cette petite Terre, où nous nous retirâ-

nies après ses couches , quittant un monde rempli de folie , de haine , d'envie , d'orgueil & d'ingratitude , pour jouir du doux repos de la sagesse , de l'amitié & de l'ambur. Nous sommes ici depuis près de vingt ans avec très-peu de société , le voisinage nous regardant comme des sauvages. Le Seigneur de la Paroisse me fait passer pour un Misantrope , & le Vicaire pour un Calviniste ; l'un parce que je ne chasse point à la suite , & l'autre parce que je n'ai pas la complaisance de m'enivrer avec lui.

» La Fortune , dit Adams , vous a
» payé tout ce qu'elle vous devoit »
Monsieur , répondit Wilson , je rends
graces au souverain Moteur de l'Univers
des enfans aimables que sa bonté m'a
donnés. Cependant je sens que l'homme
n'est pas fait pour jouir d'un bonheur
sans mélange dans cette vie. Trois
ans après ma retraite je perdis mon fils
ainé. Ici il laissa échapper quelques larmes.
Et Adams lui dit qu'il falloit se
soumettre aux decrets de la Providence,
avec d'autant plus de résignation que la
mort est inévitable. Il faut sans doute

s'y

s'y soumettre , répliqua le Gentilhomme ; & s'il étoit mort , je m'en consolerois bien facilement. Mais hélas ! il fut enlevé de chés moi par des Bohémiens , sans que j'en aye eu depuis la moindre nouvelle. Le pauvre enfant ! il avoit la douceur & tous les agrémens de sa mere. Il versa quelques larmes en achevant ces mots , & le bon Ministre , qui toujours sympathisoit avec ses amis en pareille occasion en fit autant ; jusqu'à ce que le Gentilhomme , après s'être remis , lui dit : Mon histoire est finie ; si elle vous a ennuyé , je vous prie de m'excuser. A présent nous boirons une autre bouteille , si vous le jugez à propos. Le Ministre accepta l'offre ; & M. Wilson descendit à sa cave.

CHAPITRE IV.

Maniere de vivre de M. Wilson , avec la tragique Avanture du Chien , & plusieurs autres matieres importantes.

Monsieur Wilson étant de retour avec la bouteille , lui & M. Adams garderens

garderent un profond silence pendant quelques minutes. Puis tout à coup le Ministre se leva. Non, dit-il, cela ne se peut. Wilson lui demanda ce qu'il vouloit dire. » Je pensois, lui répondit » Adams, que le Roi Theodore pour- » roit bien être votre fils : mais je fais » réflexion que son âge ne s'accorde » point avec celui de votre enfant. Ce- » pendant, comme le Seigneur fait tout » pour le mieux, il vous le rend peut- » être un jour, dans la personne de » quelque Duc, ou d'un Mylord tout » au moins. Je le reconnoitrois par » tout, repartit le Gentilhomme ; car » il est marqué au côté gauche d'une » fraise, dont sa mere eut envie étant » enceinte de lui. »

Le Soleil commençoit à se lever, quand le Gentilhomme proposa au Ministre d'aller faire un tour dans le Jardin, où Joseph, qui venoit de se frotter les yeux après un profond sommeil de deux heures, les alla joindre. Ce petit Jardin sans statues, sans jets d'eau, sans boullingrain, sans parterre, n'étoit orné que d'une allée de noyers, qui conduisoit à un cabinet de verdure, des-
tiné

tiné pour servir de retraite à M. Wilson
& à la femme, qui s'y retiroient en été
pour jouir de l'innocent plaisir de con-
templer de là les petits jeux de leurs
enfans. La vanité n'avoit point d'autel
dans cet enclos. Des fruits simples &
choisis ornoient les espaliers, tandis
qu'à leurs pieds on voyoit croître tout
ce qu'on peut desirer dans un Jardin
potager. Adams en admira l'arrange-
ment & la fertilité. » Vous avez appa-
» remment un habile Jardinier, dir-il
» au Gentilhomme ? Mon Jardinier,
» répondit Wilson, est devant vos yeux.
» C'est moi qui ai cultivé de mes pro-
» pres mains tout ce que vous voyez.
» Tandis que je m'occupe à me procurer
» ce qui est nécessaire pour ma ta-
» ble, afin d'en jouir je fais provision
» de santé & d'appétit. Dans les saisons
» qui l'exigent je passe ordinairement
» dans mon Jardin six heures par jour
» à travailler. Par ce moyen j'ai con-
» servé ma santé depuis vingt ans, sans
» le secours d'aucun remède. Je viens
» ici dès le point du jour, pendant que
» ma femme habille ses enfans, & nous
» prépare le déjeuner ; après quoi nous
» ne

» ne nous quittons plus de la journée ;
» car s'il fait mauvais tems , je rentre
» au logis ; ou s'il fait beau , elle vient
» me joindre dans le Jardin. Je n'ai
» point honte de m'entretenir avec mon
» épouse , ni de me mêler dans les jeux
» de mes enfans. L'inconstance inquié-
» te des libertins , la stupidité des gens
» d'affaires , & l'austere gravité des sça-
» vans leur font imaginer qu'ils ont une
» supériorité au-dessus des femmes , qui
» leur défend de s'abaisser jusqu'à elles.
» Pour moi , à dire vrai , je regarde ce
» mépris comme un effet plutôt de leur
» orgueil que de leur raison. Je vous
» avoue que j'ai trouvé fort peu d'hom-
» mes capables de faire de bonnes marques
» plus justes , ni de s'exprimer avec
» plus d'agrément , que ma femme. Je
» crois même que personne ne peut se
» vanter d'avoir un ami plus fidèle ni
» plus constant ; d'autant plus que l'a-
» mitié du beau sexe est accompagnée
» d'une tendresse délicate , & scellée
» par des gages plus chers , que l'amitié
» la plus solide entre les hommes ne
» peut l'être. Car quelle union peut
» égaler celle qui est cimentée par les
» fruits

» fruits d'une tendresse réciproque,
» Peut-être, Monsieur, que vous n'a-
» vez jamais été pere, & en ce cas il
» est impossible que vous puissiez con-
» cevoir le plaisir que je goûte à la vûe
» de mes enfans. Vous me mépriseriez
» peut-être, & vous ririez, si vous me
» voyiez assis à terre, jouant avec mes
» cheres petites filles. Je vous regarde-
» rois avec respect dans cette situation,
» répondit Adams. Je suis actuellement
» pere de six enfans; j'en ai eu onze,
» & je puis dire que je n'en ai jamais
» frappé un seul, qu'en qualité de pré-
» cepteur. Alors même je ressentais la
» douleur que je leur faisois, plus qu'eux
» mêmes. Et à l'égard de ce que vous
» venez de dire des femmes, je regret-
» te bien souvent que la mienne n'en-
» tende point le Latin & le Grec. »

Le Gentilhomme répliqua en sou-
riant, qu'il n'avoit pas prétendu infi-
nuer que la sienne fût sçavante, autre-
ment que dans les choses qui regardent
le ménage. » Ma chere Henriette, dit-
» il, s'entend à merveille à faire des
» confitures & des liqueurs. Il n'y a que
» la biere, dont le soin me regarde. Et
» vous

» vous vous en acquittez à merveille,
» dit le Ministre ; je n'en ai jamais bu
» de meilleure. Tout le reste , continua
» Wilson , roule sur elle. Nous avions
» autrefois une servante ; mais depuis
» que mes filles sont en âge d'aider leur
» mere , elle les fait travailler. Je n'ai
» que peu de bien à leur donner , &
» nous ne voulons pas qu'elles mépri-
» sent des hommes simples & laborieux ,
» avec qui nous espérons les unir. Je
» souhaiterois qu'elles eussent en parta-
» ge chacune un homme de mon hu-
» meur ; parce que je sçais par expé-
» rience qu'un bonheur tranquille ne
» peut subsister parmi les embarras du
» monde. »

Il continuoit de parler , quand ses
filles vinrent avec empressement lui
demander la bénédiction. Elles parurent
intimidées à l'aspect de deux Etrangers ;
mais l'aînée se rassura , & dit que sa
chere mere & la jeune Demoiselle é-
toient levées , & qu'elles les attendoient
pour déjeuner. Ils entrèrent dans la sal-
le , où ils trouverent la Dame avec Fan-
ny. M. Wilson fut frappé de la beauté
de cette jeune fille , qui lui parut toute
autre

autre que la veille , parce qu'elle s'étoit mise très-proprement. Car le coquin , qui l'avoit volée n'avoit pris que la bourse : son paquet lui étoit resté. Mais s'il fut étonné à la vûe de tant de charmes , nos hôtes furent enchantés de voir la tendresse mutuelle qui se faisoit remarquer dans les procédés du mari & de la femme , & l'affection pleine de dignité qu'ils témoignoiént à leurs filles , que celles-ci paroissoient reconnoître par chaque mot & par chaque mouvement. Une tendresse respectueuse étoit peinte dans leurs yeux. Le cœur droit & vertueux du Ministre navigoit dans la joie , en contemplant cette aimable famille , qui à leur tour le comblèrent de politesses , lui présentant tout ce qu'il y avoit dans la maison , de la meilleure grace du monde. Mais ce qui acheva de l'attendrir , fut de voir la Dame quitter la table , pour donner d'un cordial qu'elle composoit elle-même pour les pauvres , à un de ses voisins , qui en venoit demander pour une malade. Le mari à son tour s'en alla au jardin cueillir quelque plante , dont un autre malade avoit besoin. Car ce couple

ple charitable ne scavoit rien refuser aux nécessités de leurs freres.

Au milieu de ce déjeuné , où régnoit la gaieté sans dissipation , & l'abondance sans prodigalité , ils entendirent le bruit d'un coup de fusil , & un moment après un petit épagneuil , favori de l'aînée des Demoiselles , entra tout sanglant , & se coucha aux pieds de sa Maîtresse. La petite Demoiselle , qui n'avoit qu'onze ans , se mit à pleurer ; & en même tems un voisin entra pour leur dire , que le fils de Mylord venoit de tirer le chien , & qu'il avoit dit qu'il poursuivroit Wilson en justice , puisqu'il étoit assez hardi pour garder chez lui un chien , après la déclaration qu'il avoit faite de ne point souffrir de chiens dans la paroisse. La pauvre bête expira en caressant sa Maîtresse ; ce qui fit pleurer les trois sœurs & Fanny. Monsieur Wilson & son épouse essayoient de les consoler ; quand Adams se saisissant de sa massue , voulut à toute force poursuivre l'assassin du petit chien. Joseph l'ayant arrêté , il se vangea à coups de langue l'appellant faquin avec emphase , & lui souhaitant cent coups d'é-

riviers

trivieres de sa propre main. Madame Henriette prit sa fille, qui tenoit encore son chien favori, & l'emporta dans ses bras hors de la salle.

Alors Wilson leur dit, que c'étoit la seconde fois qu'on avoit tiré sur ce pauvre chien; qu'on l'avoit blessé la première fois par pure méchanceté, l'animal n'étant pas plus gros que le poing; & que de plus depuis six ans que la petite le gardoit, il ne s'étoit jamais éloigné de dix toises de la porte. Il ajouta qu'il n'avoit désobligé Mylord en aucune façon; mais qu'il falloit toujours souffrir quelque chose des plus riches que soi. » Il est aussi absolu dans cette » petite paroisse, dit-il, que le Grand » Turc dans ses vastes Etats. Il a tué » tous les chiens, & fait enlever tous » les fusils du voisinage; & pour com- » ble d'injustice il détruit le pays, en » foulant les grains & les légumes, sans » aucun égard pour le pauvre labou- » reur. Je voudrois bien le trouver dans » mon jardin, dit Adams. Je lui par- » donneroie néanmoins plus aisément, » s'il avoit passé au travers de ma cham- » bre à cheval, que d'avoir fait une ac-

» tion comme celle-ci.

La gayeté de l'aimable compagnie fut donc ainsi interrompue par cet accident, auquel les Etrangers ne pouvoient remédier. La mere étoit occupée à consoler sa chere fille, qui ne pouvoit s'ôter d'oublier le petit animal mort en la ressassant. Joseph & Fanny ne demandoient qu'à se mettre en chemin, pour être plutôt en état de commencer les préliminaires de leurs noces. Adams, quoiqu'à regret, cédant à leurs prières, prit congé de M. Wilson, & de sa famille, en les remerciant de leur généreuse hospitalité. Il partit en déclarant que son hôte étoit un reste de ces sages & heureux Mortels, qui vivoient dans l'âge d'or.

CHAPITRE V.

*Dispute entre Adams & Joseph, au sujet
des Ecoles ; découverte agréable
qu'ils font.*

NOS Voyageurs, bien reposés &
bien rafraichis chez le Gentilhomme

me Wilson , se mirent gaiement en chemin & voyagerent plusieurs milles , sans aucune aventure digne de remarque. Mais l'intervalle fut rempli par une dispute très-curieuse sur la nature des écoles , entre M. Adams , & Joseph.

» Joseph , dit Adams , avez-vous fait
» attention au récit que notre bon hôte
» a fait de ses aventures ? J'ai écouté
» tout le commencement , répondit Joseph. Et ne trouvez-vous pas , reprit
» l'autre , qu'il a été bien malheureux
» dans sa jeunesse ? Oui vraiment , repliqua Joseph. Hélas mon enfant , continua le Ministre , en composant son visage , oui je l'ai découverte la funeste
» source de tous ses malheurs. Une école
» publique, Joseph , une école publique ! Voilà ce qui l'a plongé dans l'abîme du vice , dans la crapule , & dans l'infortune. Ces écoles publiques , ces Collèges , sont les Séminaires de Satan. Tous les Scélérats que j'ai connus à l'Université , avoient puisé leur libertinage dans cette source impure. Ah ! je m'en souviens encore , les maudits garniments ! On les nommoit les Ecoliers du Roi. Je n'en sçais

» pas la raison à présent ; mais c'étoient
» de grands misérables. Pour toi , Jo-
» seph , tu es bienheureux de n'avoir
» point été à ces Ecoles ; car tu n'aurois
» jamais conservé ta vertu , comme tu
» as fait , si l'on t'y avoit élevé. Mon
» premier soin est de m'assurer du cœur
» d'un enfant , en lui insinuant les prin-
» cipes de la morale chrétienne. Car je
» lui passerois plutôt d'être un âne toute
» sa vie , qu'un Athée ou un Calviniste.
» A quoi sert une science périssable ,
» si on l'achete par la perte d'une âme
» immortelle ? L'âme est l'essentiel.
» Mais c'est à quoi les Maîtres des Eco-
» les publiques ne pensent point. J'en
» ai vu sortir de leurs mains à dix-huit
» ans , sans sçavoir seulement leur cathé-
» chisme. Je les fouette plutôt pour ce-
» la , que pour aucune autre leçon.
» Croyez-moi , mon enfant , M. Wil-
» son doit tous ses malheurs à son édu-
» cation , qu'il a reçue dans une Ecole
» publique. »

» Il ne me convient pas de disputer
» contre vous , répondit Joseph , par-
» ticulièrement sur une matière de cet-
» te nature ; car vous avez la réputa-
» tion

» tion de bien enseigner vos Ecoliers,
» & mieux qu'aucun Maître d'Ecole de
» la province. Je le crois vraiment, re-
» prit Adams, & si l'on disoit, de cel-
» le-ci & des deux voisines, on ne se
» tromperoit guères. Mais *Gloria non est*
» *mentem*. Puisque vous me permettez de
» parler, continua Joseph, vous sça-
» vez que mon défunt Maître, le Cho-
» valier Booby, avoit été élevé dans une
» de ces grandes Ecoles. Cependant
» c'étoit l'homme le plus accompli de
» notre province, & je lui ai entendu
» dire, que s'il avoit cent garçons, il
» les feroit tous étudier dans la même
» Ecole. Il ajoutoit, pour appuyer ce
» sentiment, qu'un enfant, tiré d'une
» Ecole publique, faisoit plus de pro-
» grès dans le monde en un an, qu'un
» autre ne faisoit dans cinq années. Un
» enfant, disoit-il, à qui on donne une
» éducation publique, est initié dans le
» monde (c'étoit son expression, je m'en
» souviens encore) avant même que d'y
» paroître; car les grandes Ecoles sont
» des espèces de sociétés, où un garçon
» qui a assez d'esprit pour faire des ob-
» servations, voit en racourci ce qu'il
» doit

„ doit s'attendre à rencontrer un jour
 „ dans le commerce du monde. *Hinc*
 „ *illa lacryma*, repliqua Adams; c'est
 „ justement pour cette raison que je
 „ donne la préférence aux petites Eco-
 „ les. Je suis du sentiment de M. Adif-
 „ son, qui fait dire à Juba dans sa
 „ belle Tragédie de Caton, l'unique
 „ pièce Angloise que j'aie jamais lue.

„ Si le vice hardi naît de l'expérience,

„ Puisse Juba mourir plongé dans l'ignorance.

„ Quel homme sensé y a-t-il dans l'U-
 „ nivers, pour suivre-il, qui ne préférât
 „ la conservation de l'innocence de son
 „ fils, à l'érudition la plus étendue? Au
 „ reste il peut s'instruire de toutes les
 „ sciences dans des Ecoles particu-
 „ lieres. Soit dit sans vanité; car je deteste
 „ l'orgueil: sçachez que je ne m'estime
 „ inférieur à qui que ce soit, *nulli*
 „ *secundum*, dans le grand Art d'ensei-
 „ gner la jeunesse. Ainsi un enfant peut
 „ acquérir autant de science dans la re-
 „ traite, que dans l'Ecole la plus fré-
 „ quentée. Et avec tout le respect que
 „ je vous dois, repartit Joseph, autant
 „ de

» de vice aussi ; témoins nos Mylords
» & Gentilshommes campagnards ,
» qu'on a élevés de la façon du monde
» la plus retirée , & qui sont cependant
» aussi vicieux , que s'ils eussent été pro-
» duits dans le grand monde dès leur
» enfance. Je me souviens du tems que
» j'étois postillon. Je remarquai alors
» que les jeunes chevaux se trouvoient
» vicieux par nature. J'avois beau les
» corriger. Je crois que c'est à peu près
» de même parmi les hommes , & que
» si un enfant est pervers & scélérat
» par tempérament , il n'y a point d'E-
» cole qui puisse le changer. Au con-
» traire , si par nature il est vertueux ,
» Londres même ne pourra le corrom-
» pre. D'ailleurs le Chevalier mon Mai-
» tre disoit , que la discipline est meil-
» leure dans les grandes Ecoles , que
» dans les petites. »

» Vous parlez avec trop de suffisan-
» ce , interrompit Adams , aussi-bien
» que votre ancien Maître. La discipli-
» ne , dites-vous ! Quoi parce qu'un
» homme a trente ou quarante enfans
» par jour à corriger plus que son con-
» frère , il garde une meilleure discipli-
» ne !

« ne ! voilà une belle conséquence. Je
 « prétens moi qui vous parle, que si
 « tous les Précepteurs, depuis Chiron
 « qui a élevé Achille, jusqu'aux Pédago-
 « gues de notre siècle, eussent laissé leur
 « règle & leur méthode par écrit, moi
 « à la tête de six Ecoliers je garderois
 « une discipline aussi exacte, que le plus
 « fameux d'eux tous. Je ne dis rien,
 « jeune homme, je ne dis rien; mais
 « si le Chevalier Booby lui-même eût
 « été élevé plus près de chez lui, sous la
 « conduite de quelqu'un, que je ne veux
 « point nommer, il n'en auroit que
 « mieux valu. Mais son père voulut l'i-
 « nitier dans le monde. *Nemo sapit om-
 « nibus bonis.* »

Joseph le voyant un peu échauffé, lui
 demanda bien des excuses, en l'assurant
 qu'il n'avoit eu aucune intention de lui
 déplaire. » Je le crois, mon enfant, lui
 dit le Ministre; je ne suis point fâché
 contre toi; mais la discipline.
 Alors il se mit à nommer tous les Péd-
 agogues, dont les anciens Livres ont con-
 servé la mémoire, se mettant au-dessus
 d'eux, comme le premier homme du
 monde pour instruire la jeunesse. A dire
 vrai,

Le vrai , c'étoit là son foible ; il croyoit un Maître d'Ecole le plus grand homme du monde , & il se regardoit lui-même comme le plus habile dans cette profession.

Monsieur Adams continuoit de parler sur ce sujet , lorsqu'ils se trouverent dans un endroit qui charmoit les yeux , & tous les sens. C'étoit une espèce d'Amphithéâtre , formé par une gradation d'arbres , aux pieds desquels étoit un beau gazon , terminé par le confluent de trois petites rivières. La nature y avoit répandu un agrément , que l'Art n'auroit que foiblement imité ; elle avoit formé en cet endroit un paysage , capable d'inspirer , sans le secours de l'amour , des idées romanesques à des personnes plus avancées en âge que n'étoient Joseph & Fanny.

Le Soleil avoit fourni la moine de sa carrière , quand nos voyageurs arriverent dans ce vallon enchanté. Joseph proposa à M. Adams de s'y reposer , pour goûter des mets que la libéralité de Madame Wilson leur avoit fournis pour leur halte. Le Ministre y ayant consenti , ils s'assirent sur l'her-

be, & tirent de leur sac une poule froide & une bouteille de vin, avec quoi ils firent un repas excellent. Je ne dois pas encore omettre une pièce d'or qu'ils trouverent dans leur sac. Le bon Ministre voulut retourner sur ses pas pour la rendre à M. Wilson, s'imaginant qu'on l'avoit mise là par mégarde. Mais Joseph eut le bonheur de lui persuader, que M. Wilson l'avoit mise exprès pour les défrayer dans le reste de la route, ayant appris de lui-même l'embarras où il s'étoit trouvé, dans le tems qu'il rencontra le généreux Irlandois. Adams dit là-dessus qu'il en étoit charmé, pour l'amour de celui qui avoit fait une si bonne action, dont il recueillerait la récompense dans le Ciel. D'ailleurs, il se consolait par l'espérance de le rendre bien-tôt; parce que le Gentilhomme étant dans l'intention de faire un voyage dans la Province de Somerset, il avoit promis au Ministre de lui rendre une visite à son Presbytere. Cette circonstance, qui nous a paru trop frivole pour en faire mention plutôt, se place naturellement ici, pour flatter ceux

ceux qui aiment le caractère de Wilson autant que nous, de la douce espérance de le revoir encore une fois. Joseph alors fit un beau discours sur la charité, que le lecteur trouvera dans le Chapitre suivant, s'il est disposé à le lire.

CHAPITRE VI.

Réflexions morales de Joseph sur la charité. Avanture de la chasse.

JE me suis souvent étonné, dit Joseph, de voir si rarement la charité mise en pratique parmi les hommes; car si la compassion, qu'un homme doit naturellement prendre de la misère de son semblable, ne les excite point, il me semble que leur vanité devrait les y porter. Rien ne peut engager un homme à bâtir une belle maison, à faire emplette de Statues & de Peintures, que le désir de s'attirer le respect & l'admiration de ceux parmi lesquels il est obligé de vivre. Pourquoi donc ne

» cherche-t'il pas aussi à se distinguer
» par sa charité ? Car après tout , si
» quelqu'un relevoit une honnête fa-
» mille tombée en décadence , ou don-
» noit dequoi à un négociant pour le
» rétablir dans ses affaires , ou tiroit
» un débiteur insolvable des prisons,
» ou enfin s'il faisoit quelque autre acte
» de charité semblable , ne seroit-il pas
» plus estimé & plus révére , que ce-
» lui qui ne dépense que pour satis-
» faire son orgueil ou sa sensualité ?
» Non seulement celui qui profiteroit
» du bienfait , mais tous ceux encore
» qui en entendoient parler , respecte-
» roient bien plus celui qui auroit fait
» une telle action de générosité , que
» celui qui possède tant de choses ma-
» gnifiques. Car si nous admirons ces
» choses , ce sont elles seules qui atti-
» rent nos regards , & nullement la
» personne qui a tant employé d'argent
» pour se les procurer. Au contraire
» c'est l'Architecte & le Peintre , que
» nous louons seulement en admirant
» leurs ouvrages. Pour moi , quand
» j'étois derriere la chaise de Lady
» Booby , lorsqu'elle étoit à table, j'ad-
» mirais

« mirois les Peintures magnifiques dont
« la salle étoit ornée , sans penser ni
« à son mari ni à elle , qui les avoient
« achetées à un si haut prix. Ainsi pen-
« soient tous les autres ; car j'ai remar-
« qué souvent , que quand quelqu'un
« demandoit : *de qui sont ces tableaux ?*
« on ne répondoit jamais par le nom
« de mon Maître , mais par *ceux de*
« *Paul Veronese, de Raphael, du Titien ,*
« *du Poussin* , qui étoient , à ce que je
« crois , les noms des Peintres. Mais si
« l'on demandoit : qui est-ce qui a tiré
« un tel de prison ? qui est-ce qui a
« rétabli un tel dans son négoce , & ha-
« billé ses enfans ? la réponse seroit
« toute simple. D'ailleurs ces person-
« nages opulens se trompent , s'ils
« croient s'attirer de l'honneur par ce
« moyen. Car je ne me souviens pas
« d'avoir jamais été avec Lady dans au-
« cun endroit , où elle eût loué la mai-
« son & les meubles , qu'elle ne s'en
« mocquât ensuite dès qu'elle se voyoit
« libre chez elle , & qu'elle ne criti-
« quât tout ce qu'elle avoit paru admi-
« rer. J'ai entendu dire à mes confrè-
« res , que leurs Maîtres & Maîtresses

» en faisoient de même. Mais à l'é-
» gard d'une action qui est bonne par
» elle-même, je défie qui que ce soit
» de la tourner en ridicule. Celui qui
» l'entreprendroit se feroit moquer de
» lui. Cependant il y a peu de per-
» sonnes qui fassent du bien aux au-
» tres, quoique tous s'accordent à fai-
» re l'éloge de ceux qui en font. Il est
» en vérité bien singulier, que tout
» le monde se mêle de louer la géné-
» rosité & la charité, sans que per-
» sonne s'empresse d'être généreux &
» charitable. La vertu a mille panégi-
» ristes & n'a presque point de secta-
» teurs. Tout le monde invective con-
» tre le vice, & tout le monde est
» vicieux. J'ignore la raison de tout ce
» que je viens de dire, mais la chose
» est ainsi, & tous ceux qui ont fré-
» quenté les Grands, comme j'ai fait
» depuis trois ans, vous diront la même
» chose. »

» Est-ce que les Grands sont tous
» méchants, demanda Fanny ? Il y a
» quelques-uns d'eux, qui ne le sont
» point, répondit Joseph ; car j'ai en-
» tendu quelques-uns des nôtres parler
» de

» de la charité de leurs Maîtres. Mon-
» sieur Pope, le grand Poète, disoit un
» jour à table chez nous, qu'il y avoit
» un homme qui demouroit à Rofs,
» & un autre à Bath, qui s'appelloit
» M. . M. . j'ai oublié son nom, mais
» il est tout au long dans son gros Li-
» vre de Vers. Ce Gentilhomme a fait
» bâtir un beau Château, que Monsieur
» Pope admire. *On voit, dit-il, sa*
» *charité, de plus loin que son Château,*
» quoiqu'il soit bâti sur le haut d'une
» Montagne; & elle lui fait bien plus
» d'honneur. Ce fut sa charité, qui le
» fit mettre dans le Livre de M. Pope,
» qui assura qu'il y placeroit tous ceux
» qui le mériteroient. Ainsi comme il
» vit toujours avec les Grands, s'il y
» en a quelques-uns de bons, il les
» connoît, & il les y enrégistrera quel-
» que jour, s'ils le méritent. Mais depuis
» long-tems, il n'y a rien ajouté. »

Le Lecteur est peut-être surpris du
silence de M. Adams, durant ce dis-
cours, qui lui fournissoit tant de ma-
tière pour exercer son éloquence. Mais
la vérité est qu'il dormoit depuis que
Joseph avoit commencé à parler : ce

qui ne doit point nous surprendre ; puisqu'un homme qui auroit veillé autant que lui , seroit excusable de dormir à une Oraison funebre.

Joseph, qui étoit demeuré dans la même attitude, sa tête panchée d'un côté, & ses yeux fixés à terre, les leva enfin sur M. Adams, & le voyant profondément endormi, se tourna du côté de Fanny. Il la prit par la main, & commença un badinage des plus innocens, qu'elle n'auroit cependant pas souffert en présence d'aucun témoin. Pendant qu'ils s'amusent d'une façon si charmante & que le Ministre ronflait, ils entendirent aboyer des chiens courans, & un moment après ils virent un Lievre traverser le ruisseau à la nage & venir s'asseoir presqu'à leurs pieds, pour éviter les Chasseurs. Fanny fut enchantée du petit animal, qu'elle auroit volontiers pris dans ses bras, pour le garantir du malheur qui étoit prêt à l'accabler. L'espèce la plus raisonnable de la création a de la peine à distinguer ceux qui leur veulent du bien, d'avec leurs plus mortels ennemis. A plus forte raison un pauvre
Lievre

Lievre est-il excusable d'avoir fui celle qui l'auroit protégé. Dès qu'il la vit, il repassa le ruisseau. Il étoit cependant si épuisé, qu'il tomba trois ou quatre fois en courant. La tendre Fanny invectiva contre la barbarie des hommes, qui tourmentent de la sorte une pauvre bête sans deffense, seulement pour s'amuser.

Elle n'eut pas le tems de poursuivre ses réflexions ; car la meute sortit du bois, avec une suite nombreuse d'animaux carnaciers à deux jambes, montés sur d'autres, qui quoiqu'ils en eussent quatre, ne laissoient pas d'être en cette occasion les plus raisonnables. Les chiens avoient déjà passé le ruisseau. Cinq hommes à cheval tentèrent de les suivre. Trois y réussirent ; mais les deux autres tombèrent de cheval dans l'eau, où leurs compagnons, & même leurs propres chevaux les abandonnerent, pour suivre la Chasse, tandis que ces deux infortunés faisoient de vains efforts pour se tirer de l'eau & de la bouë, où ils étoient enfoncés. Joseph en eut pitié, & quittant sa chere Fanny il courut à eux ;
il

il les aida à se relever, & à monter sur les bords du ruisseau ; mais ils n'eurent point le tems de le remercier. Ils se mirent aussitôt à courir après la Chasse, en criant à leurs Compagnons, d'arrêter leurs chevaux. Ce fut inutilement, les autres avoient autre chose à faire.

Les chiens avoient presque atteint le Lievre, qui ne pouvant plus courir se traînoit parmi les brossailles, tout près de Fanny. Le pauvre animal tomba sous la dent cruelle de ses ennemis, qui le mirent en pièces aux yeux de cette tendre Fille. Elle n'avoit pu gagner sur Joseph, qui étoit Chasseur d'inclination, de faire aucun effort pour sauver cette innocente victime, qui périssoit, lui disoit-il, suivant les Loix de la Chasse.

Le Lievre fut pris à peu de distance d'Adams, qui ronfloit encore, & les chiens en le déchirant, le traînèrent si près de lui, qu'en le tirant ça & là, quelqu'un d'eux prit apparemment sa robe pour la peau du Lievre, & se mit à la secouer. D'autres en firent autant à sa perruque, qui étoit attachée avec un mouchoir ; de sorte qu'en

qu'en la tirant, ils donnerent des secousses assez violentes au pauvre Ministre, qui plus sensible au toucher qu'à l'ouïe, se réveilla à tems. Alors dégageant sa tête, aux dépens de sa percuque, qu'il laissa à la merci de ces animaux, il lauta tout droit sur ses jambes, les uniques membres qui paroissent en état de le retirer du danger. Un bon tiers de sa robe resta au pouvoir de l'ennemi. Pour lui il se mit à courir de toutes ses forces. Mais cette fuite ne doit pas lui être reprochée; le nombre des assaillans, le genre du combat, & la surprise dans laquelle il s'étoit éveillé, le justifient. Et si parmi mes Lecteurs, il se trouve quelqu'un d'une valeur si grande, qu'il ne puisse excuser une pareille fuite, je déclare (mais tout bas, & sans dessein d'offenser les braves de ma nation) qu'il est un ignorant, qu'il n'a lu ni Homère ni Virgile, & qu'il n'a aucune connoissance ni d'Hector ni de Turnus. Il ignore même l'Histoire de plusieurs Héros de notre siècle, qui quoique courageux comme des Lions, & féroces comme des Tigres, ont pris

la

la fuite en certaines occasions. Si ces personnes, dis-je, sont blessées de M. Adams, elles seront au moins contentes de ce que nous allons dire de Joseph. Le Maître de la meute venoit d'arriver : ce Seigneur aimoit le badinage le plus grossier & le plus indécent. Il se mit donc à crier de toute sa force, pour encourager ses chiens à poursuivre le Ministre, jurant par tous les Diables que c'étoit la plus belle bête qu'il eût chassée de longtemps. Il s'agitoit comme s'il avoit vu fuir devant lui tous les ennemis de la Nation. En quoi il fut imité par sa digne compagnie.

Muse, qui présidez aux écrits des Biographes de notre siècle, vous qui daignâtes inspirer le célèbre *Gulliver*, qui guidâtes avec tant de soin le jugement de votre cher *Mallet* ; qui rendîtes son stile si net & si fort : vous, qui avez témoigné un si généreux mépris pour la grande *Histoire Romaine* en François, & pour la grande *Vie de Cicéron* : vous enfin, qui sans le secours de la moindre lueur d'érudition, avez forcé *Colley Cibber* de

de parler Anglois dans quelques pages de son Livre ; venez , Mule , aidez-moi dans cet instant critique.

Joseph voyant le danger où étoit M. Adams , arracha soudain au Mylord la Massuë dont son pere l'avoit autrefois armé comme un second Roderigue , pour venger sa querelle. Cette Massuë étoit le chef d'œuvre du plus grand Artiste de l'Angleterre en ce genre. C'est lui qui fait les Massuës de tous nos petits Maîtres Anglois. On dit même qu'il en a fourni la superbe ville de Paris , mais pour des usages bien différens. A Londres elles ne servent que de parure ; ce sont comme des joncs ou des cannes d'écaille tortuë. A Paris elles sont consacrées au meurtre , & on assure que des brigands nocturnes en ont assommé les honnêtes gens ; mais la vigilance des Magistrats en a fait heureusement passer la mode : ce qui ne doit plus effrayer nos Anglois , que le séjour de cette vaste & charmante Capitale attire dans ses murs, pour s'y former à la politesse , & y puiser le bon goût , & la connoissance de tous les beaux Arts qu'on y cultive.

Dès

Dès que Joseph eut empoigné cette arme formidable, il vola comme le vent au secours de son ami. Il l'atteignit justement au moment qu'Hector se faïssissant de sa robe venoit d'en emporter un des pans. Lecteur, nous aurions bien voulu faire ici une comparaison ; mais nous en sommes empêchés par deux raisons. Premièrement, parce que rien ne doit interrompre notre récit qui devroit bien plutôt se précipiter dans cet endroit : cependant si nous voulions passer par dessus cette considération, nous alléguerions bien des exemples pour nous servir d'excuse. Secondement, nous n'en trouvons point d'assez justes, d'assez expressives, pour l'objet qu'il s'agit de peindre. Où prendrions nous une comparaison naturelle, pour donner une idée parfaite du jeune courage, de l'ardeur, de la force, de l'agilité de notre Heros ? Que ceux qui veulent peindre des Lions, des Léopards, ou des Guerriers plus redoutables encore que ces animaux, relevent désormais leur Peinture, par la comparaison qu'ils en feront avec Joseph, qui est lui-même

même au dessus de toute comparaison,

Hector tenoit la robe du Ministre ,
& arrêtoit sa course, Ce que voyant
Joseph , il leva sa massue , & lui dé-
chargea un si terrible coup sur la tête ,
que le chien tomba tout étourdi à ses
pieds. Soliman & Spadille alors se
lâsirent du surtout & l'auroient mis
en pièces , si Joseph n'avoit appliqué
un coup sur le dos de Soliman , qui
lui fit lâcher prise , & fuir en hurlant
à pleine gorge. Spadille , le meilleur
chien qui ait jamais battu la plaine ,
Spadille , qui n'a jamais donné à faux ,
Spadille les délices de son Maître , &
l'exemple de la meute , succombe sous
le bras de l'invincible Joseph. Miro ,
Brisso , & Tonnette , ont le même
sort. Alors l'indomptable Diamant
s'élance sur Joseph , & le mord à la
jambe ; il étoit d'une race invincible
dressée au combat , & avoit lui-même
fait souvent reculer le plus fiers Tau-
reaux. Ici Diamant reconnoît un vain-
queur pour la première fois ; c'étoit
fait de lui, si Diane elle même, transfor-
mée en Piqueur, n'eût sauvé son favori.
Le Ministre à la fin tourna la tête ,

&c

& s'escrima heureusement avec son bâton de Pommier sauvage, dont plusieurs chiens sentirent le poids. Mais Cesar, l'indomptable Cesar, s'élança sur lui avec tant de force, qu'il le jeta par terre; mais Joseph qui survint à l'instant attaqua l'ennemi, avec tant de vigueur & de courage, que le grand Cesar prit la fuite.

Le combat s'échauffoit; le sang couloit, & la terre étoit jonchée de corps, sinon morts, au moins estropiés, quand le Piqueur éleva la voix pour rappeler ses chiens.

Jusqu'ici ma Muse a soutenu la dignité d'un récit, qu'aucun Poëte, Historien, ou Orateur, jusqu'à moi n'a jamais entrepris, ce genre de combat leur étant inconnu. La Muse a fait son devoir; il est tems qu'elle reprenne haleine, & nous notre stile ordinaire, pour poursuivre notre Histoire.

Le Mylord & ses compagnons, qui d'abord s'étoient fort divertis de la fuite d'Adams, & de l'intrépidité de Joseph, & qui y avoient pris plus de plaisir qu'à aucune autre chose, ou qu'à aucun combat de cocqs qu'ils eussent

lent vus, commencerent enfin à trembler pour les chiens. Il assembla donc ses amis autour de lui, pour lui servir d'escorte, & piqua des deux jusqu'à ce qu'il eût joint les combattans. Alors d'un ton de Maître, il demanda à Joseph, qui l'avoit rendu assez insolent pour maltraiter ses chiens à sa vuë ? Joseph lui répondit avec respect, mais d'une voix assurée, que ses chiens ayant attaqué son ami, il le défendrait au péril de sa vie contre la Meute du plus grand Seigneur du Royaume ; & qu'il périroit plutôt que de le voir maltraité par quel homme ou bête que ce pût être. A ces mots lui & Joseph manierent leurs armes, en signe de défi. Mais Mylord & sa suite jugerent à propos de délibérer entr'eux, avant que de se mettre en devoir de venger leurs quadrupedes alliés.

Dans l'instant qu'ils commençoient leur Conseil de guerre, Fanny qui méprisoit son propre péril, à la vuë du danger auquel elle croyoit Joseph exposé, les vint joindre. Mylord & sa suite furent si surpris à la vuë de tant de charmes, qu'ils oublierent tous leurs

projets de vengeance, pour ne songer qu'à elle. Tous leurs sens, à l'exception de celui de la vue, demeurèrent suspendus. Ils étoient comme abymés dans une extase d'admiration. Il n'y eut que le Piqueur d'insensible à ses attrait, étant tout occupé à rappeler ses chiens à la vie; en quoi il réussit si bien, que deux seulement d'un ordre inférieur restèrent sur le champ de bataille. « Nous voilà quittes à bon » marché, s'écria-t'il: pour moi je ne » blâme point ces Messieurs: & pour » quoi, Diable, Mylord, s'avise-t'il » de vouloir apprendre à ses chiens à » chasser des chrétiens; c'est le moyen » de les gâter. »

Mylord étant consolé du mal de ses chiens, peut-être par l'idée qu'il avoit en tête de s'en venger d'une façon à laquelle on ne s'attendoit pas, s'approcha d'Adams, & lui dit qu'il étoit très-fâché de tout ce qui s'étoit passé: il l'assûra qu'il avoit fait tous les efforts pour l'empêcher, dès qu'il avoit appris le caractère dont il étoit revêtu. Ensuite il loua beaucoup le Domestique, (prenant Joseph pour le valet du

du Ministre) de son affection & de sa bravoure ; & il conclut en priant M. Adams de venir dîner chez lui avec la jeune Demoiselle. Adams s'en défendit ; mais Mylord le pressa avec tant de politesse & de vivacité , qu'il fut enfin contraint d'accepter l'invitation. Il remit sa perruque & son chapeau , (ses autres dépouilles ayant été ramassées par Joseph) & suivit la troupe , qui marcha à pas lents jusqu'au Château de Mylord , qui n'étoit pas éloigné.

Durant le chemin ils se mirent à vanter les agrémens de l'aimable Fanny. Le Lecteur m'excusera , si je ne lui rend point compte de tout ce qui se dit là-dessus , ni des badinages qu'Adams esfuya en même tems. Quelques-uns dirent que jamais Taureau ne s'étoit mieux présenté au combat ; avec bien d'autres plaisanteries d'une pareille délicatesse , au grand contentement de Mylord , & de ses imbecilles Compagnons.

CHAPITRE VII.

Mauvaises plaisanteries de Mylord & de sa Compagnie.

ILs arriverent au Château dans le moment que le Cuisinier commençoit à s'impacienter. Alors une petite dispute s'éleva au sujet de Fanny, que Mylord, qui étoit garçon, vouloit faire manger à sa table; ce qu'elle refusa absolument. Le Ministre déclara aussi qu'il ne vouloit pas souffrir qu'elle fût séparée de Joseph; de sorte qu'elle s'en fut à la cuisine avec lui, où les Domestiques eurent ordre de le bien enyvrer, pendant que Mylord se proposoit de faire la même chose à l'égard du Ministre; moyennant quoi il espéroit trouver le moyen d'exécuter un dessein, que la vuë de Fanny lui avoit inspiré.

Il est nécessaire de développer ici le caractère de Mylord & de ses Courtisans, avant que de pousser plus loin notre narration. Il étoit très riche, & âgé

Âgé d'environ quarante ans : il avoit été élevé chez lui , sous les yeux de sa Mere , & d'un Précepteur , qui avoit reçu avec l'investiture de sa charge la deffense très absolue de le jamais corriger , ni de le gêner aucunement sur ses études ; desorte qu'il n'apprit presque rien. Il se livra à la chasse dès sa quinzième année , sa Mere ayant eu la complaisance de lui fournir tout ce qu'il falloit pour son équipage. Son Précepteur , qui se faisoit un devoir de gagner l'amitié de son élève , dans l'espérance de trouver un établissement par ce moyen , se rendit son émule dans tous ses exercices , & son Compagnon dans ses débauches de vin , qu'il commença de fort bonne heure. Sa Mere le voyant parvenu à l'âge de vingt ans , commença à craindre d'avoir manqué à son devoir dans l'éducation de son fils ; elle s'imagina y suppléer en engageant Mylord à prendre un parti , qui , selon elle , devoit reparer tout le tems qu'il avoit perdu. Ce fut ce qu'on appelle vulgairement , voyager. Elle obtint son consentement , à l'aide du Précepteur , qui fut nommé pour lui servir

servir de Gouverneur. Dans trois ans il fit le tour de l'Europe, & revint à la fin avec un équipage à la Françoisse, & une centaine de phrases de la langue de chaque pays qu'il avoit traversé, & une ample provision de vices étrangers, & de mépris pour son pays natal, surtout pour le peu de façons qui nous restent des manières simples, & de la probité de nos Ancêtres. Sa Mere s'applaudissoit de son ouvrage. Maître enfin de son bien & de ses actions, il s'appliqua à figurer dans le Parlement, où il passoit pour un homme accompli. Mais ce qui le distinguoit de tous ses pareils, fut un goût décidé pour tout ce qu'il y a de ridicule, d'odieux & de détesté parmi les hommes; de sorte qu'il ne choisissoit jamais pour son ami que celui qui étoit l'objet du mépris des sociétés. Quand il faisoit quelqu'une de ces belles acquisitions, il prenoit plaisir à l'engager dans mille extravagances. Leur chef d'œuvre étoit de tourner en ridicule les personnes les plus respectables. Ceux de cette espèce que Mylord avoit alors à sa suite, étoient un vieux
Caporal,

Caporal, qui se disoit Officier reformé, un vil Comedien, un Poëte plus décrié pour son caractere que pour ses vers, un Empirique, un Musicien chassé de l'Opera, & un vieux Maître à danser Allemand.

On eut bientôt servi. Tandis que M. Adams disoit le Bénédicité, le Capitaine profita de l'occasion pour lui retirer sa chaise; de sorte qu'en voulant s'asseoir il tomba par terre. Voilà le premier tour d'esprit. Le second fut une digne invention du Poëte, qui tandis qu'Adams saluoit respectueusement Mylord, lui versa une assiette de soupe dans ses culottes. Il est vrai qu'il en fit de grandes excuses, prétendant l'avoir fait par mégarde; ce qui joint aux réponses douces & naïves du Ministre, donna un grand relief à l'Auteur d'un jeu si spirituel. La troisième plaisanterie se fit par l'entremise d'un Laquais, qui par l'ordre de Mylord mêla de l'esprit de genièvre dans la bière qu'il présenta à M. Adams, qui ne se lassoit point d'exagerer la bonté de ce breuvage, au grand contentement de la Compagnie. Ce bon

Ministre,

Ministre, de qui nous avons appris ces circonstances, ne pouvoit se rappeler plusieurs autres tours qu'on lui joua, & dont il fut long-tems la dupe. La bonté de son cœur ne lui permit de s'appercevoir de la malice de cette troupe extravagante, qu'à force de répétitions. Ainsi sans le secours d'un des Domestiques, qui servoit alors chez Mylord, nous serions contraints de laisser cette narration très imparfaite. Il se passa sans doute bien d'autres événemens dignes de remarque avant la fin du repas; mais ils ne sont point venus à ma connoissance.

Lorsque la nappe fut levée, le Poëte se mit à reciter un impromptu de sa façon, & à la fin de son derniers vers il arracha la perruque du Comédien. Ce qui fut applaudi de tout l'Auditoire. Le Comédien au lieu de lui rendre le change, se mit à étaler sa science, en repetant des morceaux de Comédie qu'il accommodoit au sujet, quand les traits ne paroissent point assez piquans contre le Clergé: car c'étoit sur celà qu'il vouloit briller, à cause du Ministre: & il y réussit tellement

ment qu'il se vit applaudi ce jour-là pour la première fois de sa vie. Le Maître à danser se mit sur les rangs à son tour, & dit au Ministre : *sou l'étre un homme bien fait per la dancire ; je fois à forte marchire que sous hovre pris d'un bien grand Maître. C'est fort cholie qualité pour un Ministre, de bien dancire.* Il conclut son compliment en le priant de danser un menuet avec lui ; ajoutant que sa robe tiendrait lieu de corillon. Et sans attendre sa réponse, il tira une paire de gands jadis blancs de sa poche, pendant que le Musicien accordoit son violon, & que la Compagnie offroit de parier qu'Adams dansoit mieux que le Maître. Mais sa modestie lui fit refuser la gageure, sous prétexte qu'il se tenoit pour vaincu, n'ayant jamais vû un homme, disoit-il, qui avoit l'air plus à la danse. Il s'avança ensuite pour le prendre par la main. Mais Adams la retira brusquement ; & fermant le poing, il lui conseilla bien sérieusement de ne pas porter la raillerie si loin. A cette vue le Maître à danser prit le parti de la retraite & recula assez loin, étudiant

les mouvemens du Ministre, qui tenoit les yeux fixés sur lui, pour épier le moment de le saisir au collet; ce que l'autre ayant aperçu, n'eut garde de l'approcher. Pendant cette scène muette, le Capitaine trouva l'occasion d'attacher à la robe du pauvre Adams une petite fusée, & d'y mettre le feu; ce qui le surprit étrangement, n'ayant jamais vû de ces sortes de tours. Il crut qu'il alloit sauter tout de bon, & fit un bond de sa chaise au milieu de la Salle, où il sauta ça & là comme un Chevreau: ce qui causa un épanouissement de rate à tous les conviés, qui jurèrent qu'il dansoit dans la perfection. Dès que la fusée eut fait son effet, Adams se rapprocha de la table où il se tint dans la posture d'un homme qui se préparoit à haranguer. Ils s'écrièrent tous: Écoutons, écoutons. Ayant ainsi obtenu la permission de parler, il commença de la sorte, en adressant son discours au Maître de la Maison.

« Mylord, je suis fâché de voir qu'un homme à qui la Providence a donné tant de richesses & qu'elle a com-

blé

» blé de tant de faveurs, en fasse un
» si mauvais usage ; car quoique je ne
» puisse vous accuser de m'avoir insulté
» vous-même, vous avez cependant
» pris plaisir aux affronts qu'on m'a faits,
» ou pour mieux dire, qu'on a faits à
» vous-même. Vous m'avez convié, &
» par les Loix de l'Hospitalité, votre
» protection m'est due. Un de ces
» Messieurs a jugé à propos d'exercer
» sa veine poétique à mes dépens. Tout
» ce que j'ai à dire là-dessus, est que
» j'aime mieux être le sujet, que l'au-
» teur de ces Vers. Il me méprise com-
» me Ministre : je ne crois pas que mon
» Ordre soit méprisable, ni moi non
» plus ; puisque je ne le deshonnore
» point. Je suis pauvre, il est vrai ;
» mais la pauvreté n'est point une tâ-
» che. La richesse l'est bien plus sou-
» vent. Un autre a récité quelques
» morceaux comiques où l'Ordre Ec-
» clésiastique en général est insulté. Des
» pièces de Theatre de cette nature
» sont l'opprobre du Gouvernement,
» qui les souffre, & la Nation qui les
» voit représenter, sera maudite. Pour
» les autres, qu'ils fassent réflexion sur

„ la façon dont ils ont traité un hom-
„ me de mon âge & de mon caracte-
„ re ; & je crois qu'ils s'en repentiront.
„ Vous m'avez trouvé, Mylord, avec
„ deux de mes Paroissiens : je ne pré-
„ tends point parler de l'attaque de
„ vos chiens : soit que l'insolence de
„ votre Piqueur y ait donné lieu, soit
„ que le hazard seul y ait eu part,
„ je l'ai oublié. La pauvreté apparen-
„ te où vous me voyez, vous a fait
„ croire sans doute que votre invita-
„ tion étoit une charité que vous me
„ faisiez. Cependant nous avons sans
„ vanité de quoi nous nourrir. (A ces
„ mots il tira la demie-guinée qu'il avoit
„ trouvée dans le panier. Ensuite il
„ continua son discours.) Vous m'a-
„ vez fait asseoir à votre table, My-
„ lord ; honneur que je n'ai aucune-
„ ment ambitionné ; mais quand par
„ votre ordre je m'y suis placé, j'ai eu
„ pour vous tout le respect qui vous
„ est dû, ou si j'y ai manqué, ma vo-
„ lonté n'a eu aucune part à ma faute.
„ Ainsi il est impossible que j'aye pû
„ mériter tant d'insultes. Si on les a
„ faites à mon Ordre ou à ma pauvre-
„ té

» té, (vous voyez pourtant que je ne
» suis point dans la misere,) la honte
» ne réjaillit point sur moi ; & je prie
» le Seigneur de détourner de dessus
» votre tête la punition du grand pé-
» ché que vous avez commis. »

Un battement de mains suivit la conclusion de son discours. Quand le bruit fut cessé, Mylord lui dit qu'il étoit très fâché de tout ce qui s'étoit passé, à quoi il n'avoit eu aucune part. « Les
» Vers, dit-il, comme vous avez très-
» bien remarqué, sont si mauvais, qu'il
» vous est facile d'y répondre. Et pour
» la Fusée, c'est une impertinence du
» Maître à danser, qui mériteroit d'être
» assommé ; & si vous jugez à propos
» de vous battre contre lui, loin
» de me faire aucune peine, je vous
» en sçaurai bon gré. Adams lui répondit,
» que ce n'étoit point à lui à
» le punir. Cependant, ajouta-t'il,
» celui que vous venez de nommer,
» Mylord, n'est point l'Auteur de cette
» indigne polissonnerie ; je réponds de
» son innocence ; car j'avois les yeux
» sur lui dans le tems qu'on l'a faite. Je
» pardonne au coupable, & je lui

» souhaite plus de bon sens & d'humanité.

Le Capitaine en fronçant le sourcil , lui demanda d'un ton brutal :
« Est-ce à moi que votre discours s'adresse ? Dieu me damne , j'ai autant
» d'humanité qu'un autre , & si quel-
» qu'un en doute , je lui couperai la
» gorge , pour en convaincre la Compagnie. » (Adams , répondit en souriant , qu'il avoit dit vrai par hasard.)
« Si vous n'étiez pas Ministre , je vous
» ferois venir à une explication ; mais
» votre soutane vous protège. Morbleu ! si un homme , qui porte une
» épée m'en avoit dit autant , je lui aurois déjà arraché l'ame. Si vous vous
» avisez de me toucher , repartit
» Adams , ma soutane ne vous serviroit de rien. » Alors fermant son poing , il déclara hautement qu'il avoit mis à la raison bien d'autres gens que lui. Mylord fit tous ses efforts pour les mettre aux mains ; mais il perdit ses peines. Le Capitaine se contenta de dire qu'il étoit bienheureux d'être Ministre ; & buvant ensuite une rasade à la prospérité de l'Eglise , il mit fin à la dispute. Le

Le Médecin , qui sembloit le plus modéré , étoit le plus méchant d'eux tous. Il commença en ce moment une harangue , où il se mit à louer le discours du Ministre , en blâmant très-fort ceux qui l'avoient insulté ; il fit l'éloge de l'Eglise & de la pauvreté Apostolique , & conclut en recommandant à Adams de pardonner généreusement à tous les coupables. M. Adams répondit , que tout étoit déjà pardonné , & dans le même instant il se versa un grand verre de biere , sa liqueur favorite , & but à la santé de la Compagnie. Lui , le Poète , & le Capitaine , se donnerent mutuellement la main. Ensuite il remercia respectueusement le Médecin des égards qu'il lui avoit témoignés durant toute la scene. Car il n'avoit pas sourcillé , se contentant de rire intérieurement. Le grave Docteur Galenique continua de discourir contre les airs évaporés & les propos-inutiles , disant qu'il y avoit des plaisirs proportionnés à tous les âges & à tous les caracteres , depuis le hochet jusqu'à la sphère , depuis les châteaux de carte jusqu'aux dif-

sections anatomiques, depuis les Marionnettes jusqu'à la Tragedie. « Les hommes, dit-il, ne se font jamais mieux connoître, que dans le choix de leurs amusemens. Quand nous voyons un enfant mépriser les roupies, les sabots, les volans & autres fadaïses, dont la plûpart s'occupent avec tant de plaisir, pour s'appliquer à la lecture ou aux exercices des hommes faits, nous en concevons une haute idée. De même si nous voyons un homme parvenu à un certain âge s'amuser aux jeux de l'enfance, nous ne pouvons que le mépriser. »

Adams loua beaucoup les réflexions du Médecin, & ajouta que rien ne le surprenoit tant que de voir dans des Auteurs dignes de foi, que Scipion, Lelius, & plusieurs autres grands hommes, perdoient des heures entieres dans des amusemens puérils. « J'ai chez moi, reprit le Docteur, un Manuscrit Grec, qui parle des divertissemens de Socrate. » Que je vous serois obligé, s'écria Adams, si vous aviez la bonté de me le prêter ! « Je vous l'envoierai, reprit le Médecin ; je crois même

« me que je me rappelle un passe-tems
« qui étoit de l'invention de ce sage
« Philosophe; & qu'il aimoit plus qu'au-
« cun autre. Il faisoit élever un trô-
« ne, où étoient un Roi & une Reine
« avec leurs Gardes & leur Cour au-
« tour d'eux. Alors on introduisoit un
« Ambassadeur: c'étoit le rôle de So-
« crate lui-même. Quand on l'avoit
« conduit aux pieds du Roi; il lui
« faisoit une harangue, remplie de
« beaux sentimens de vertu & de mo-
« rale. Dès qu'il avoit fini, on le
« plaçoit sur le trône entre le Roi &
« la Reine, qui lui faisoient des pré-
« sens dignes de la Majesté Royale.
« Voilà, je crois, le principal rôle:
« peut-être ai-je oublié quelques baga-
« telles; car il y a bien du tems que
« je l'ai lû. « Ce divertissement dit
« Adams, étoit digne de ce célèbre
« Philosophe. Je voudrois que les
« Grands de nos jours eussent quelque
« chose de semblable, pour leur tenir
« lieu de cartes & de dés, & de cent
« autres puétilités qui consomment leur
« tems. La Morale Chrétienne, ajou-
« ta-t'il, fournit pour ces harangues,
« une

» une matiere bien plus sublime, qu'au-
» cune de celles dont Socrate eût pu
» faire choix. »

Mylord se récria sur la justesse de
cette remarque; & dit qu'il vouloit se
donner ce plaisir, la même soirée. Le
Docteur lui représenta qu'il n'y avoit
aucun d'entr'eux, qui fût capable de
faire une harangue sur le champ. « Ainsi,
» dit-il, on ne peut faire la cérémonie
» qu'après que quelqu'un en aura com-
» posé & appris une par cœur; à moins,
» continua-t'il, que Monsieur le Minis-
» tre n'ait quelque Sermon sur lui. En
» avez-vous Monsieur? Oüi, j'en ai un,
» répondit le bon Adams; je ne voyage
» jamais sans cela, de crainte d'accident. »
Le Docteur, qui jouoit son rôle d'un
sérieux capable de tromper un hom-
me bien plus habile, l'engagea aisé-
ment à faire l'Ambassadeur. Adams ne
pouvoit rien refuser à son digne ami;
car c'étoit ainsi qu'il nommoit le Doc-
teur. Ainsi Mylord ordonna que le
Trône fût élevé; & à la fin de leur
seconde bouteille on vint lui annon-
cer que tout étoit prêt pour la céré-
monie.

Le Lecteur sera peut-être surpris de l'habileté des domestiques, jusqu'à ce qu'il sçache que le trône n'étoit autre chose qu'un grand tapis, étendu sur deux Tabourets assez éloignés l'un de l'autre, pour qu'une grande cuve d'eau fût placée entre deux, sans qu'on pût s'en appercevoir. Le Roi & la Reine, c'est-à-dire, Mylord, & le Capitaine, se placèrent sur les Tabourets; ensuite le Poëte & le Docteur conduisirent l'Ambassadeur aux pieds de leurs Majestés. Dès que son Excellence eut lû son Sermon jusqu'au bout, on le mena à sa place, où il ne fut assis qu'un instant. Car le Roi & la Reine se levèrent aussi-tôt, & le tapis n'étant soutenu que par leur poids, s'enfonça dès qu'ils furent levés, & plongea M. l'Ambassadeur dans l'eau jusqu'au cou. Le Capitaine s'échapa heureusement. Mais le Mylord ayant descendu trop lentement, Adams l'empoigna & le tira dans la Cuve; ce qui réjouit beaucoup les spectateurs, sans qu'ils osassent le témoigner. Quant il eut tourné & retourné Mylord tant qu'il voulut dans l'eau, il sortit de son bain,

bain , dans l'intention d'en faire autant au Docteur. Mais il s'étoit prudemment esquivé.

Adams ne perdit point de tems ; il prit son bâton , & alla retrouver ses Compagnons de voyage. Ensuite il déclara qu'il ne demeureroit pas plus long-tems dans une maison comme celle-là , & partit , sans prendre congé de Mylord , dont il s'étoit vengé au-delà de ses souhaits , parce que ce Seigneur ayant négligé de se faire secher , eut un gros rhume qui pensa lui coûter la vie.

CHAPITRE VIII.

Entretien de M. Adams avec un Prêtre Romain , sur la vanité des richesses.

ADAMS & Joseph , outrés de colère de ce qui étoit arrivé dans ce Château , en sortirent la massue à la main , & emmenerent Fanny avec eux , malgré les menaces & les prières des Domestiques , qui mirent tout , hors

hors la force , en usage pour les rete-
nit. Nos voyageurs marcherent très-
vite , non dans l'appréhension d'être
poursuivis , mais pour réchauffer Mr.
Adams , & de peur qu'il ne s'enrhu-
mât. Mylord , qui avoit bien instruit
ses Laquais sur ce qu'il souhaitoit d'eux
à l'égard de Fanny , n'avoit aucune
crainte qu'elle pût lui échaper. Ayant
donc appris que l'oiseau s'étoit envolé
de sa cage , il s'emporta jusqu'à la fu-
reur , & fit prendre différens chemins à
ses gens pour la suivre & la ramener ,
leur déclarant que s'ils ne le faisoient ,
il leur défendrait de reparoître devant
lui. Le Poëte , le Comédien , & le
Capitaine promirent & entreprirent de
la retrouver. Le Médecin & le Maître
à danser restèrent auprès de Mylord.

La nuit étoit extrêmement noire ,
quand nos voyageurs s'étoient mis en
chemin. Cependant ils marcherent si
bien , qu'en peu d'heures ils arrivèrent
à une Hôtellerie , éloignée du Châ-
teau de sept milles , où ils résolurent
de passer la nuit. Cette maison qu'on
auroit pu appeller un Cabaret borgne ,
si l'enseigne ne l'avoit annoncé Hô-
tellerie ,

tellerie , ne produisoit rien que du pain , du fromage & de la biere ; donc ils firent cependant un fort bon repas : car la faim est un Cuisinier François.

Ce repas frugal étant fini , M. Adams déclara que cette nourriture simple lui avoit fait plus de bien , que le superbe dîner du Château de Mylord. Ensuite il fit voir la folie du genre humain , qui sacrifie jusqu'à l'espérance du bonheur éternel à la folle ambition de s'enrichir , tandis que si peu de chose est nécessaire à l'homme pour le sustenter & le vêtir. « Vous avez raison , Monsieur , répondit un homme qui étoit auprès du feu , & qui étoit voyageur aussi bien qu'Adams. Je suis étonné aussi bien que vous , de voir le genre humain si attaché à l'argent ; puisque chaque jour l'expérience nous fait voir , que les richesses ne peuvent nous procurer que très-peu de satisfaction. Que peuvent-elles nous donner qui soit vraiment désirable ? Peuvent-elles rendre la difformité aimable , donner de la force au foible , ou de la santé au malade ? Si les richesses avoient ce pouvoir ,

à pouvoir, on ne verroit pas tant de
visage laids ni tant d'hommes mal
faits parmi les Grands. On ne ver-
roit pas tant de cadavres traînés dans
des équipages superbes. Tout l'or du
Pérou ne peut transformer la laideur,
jusqu'à lui donner les agrémens de
cette aimable fille que j'ai devant les
yeux. (En disant ces mots, il re-
gardeoit Fanny.) Il n'est point de
sard qui puisse opérer un tel mira-
cle. Quelle drogue assez efficace
pourroit-on acheter, pour rendre à
la caducité la vigueur dont jouit ce
jeune homme ? Les richesses nous
accablent de soins, au lieu de nous
procurer du repos ; elles nous attri-
rent l'envie, & non la bienveillan-
ce. Peuvent-elles prolonger la vie de
celui qui les possède, ou même lui
assurer la continuation de leur séjour
dans ses costes ? De quelle valeur
sont-elles donc, puisqu'elles ne peu-
vent ni nous embellir ni nous for-
tifier le corps, ni adoucir les amer-
tumes de notre vie ? Pour l'esprit,
elles lui sont plus nuisibles qu'utiles,
puisqu'elles nous rendent vains & or-
gueilleux.

» guelleux & nous endureissent
» cœur. »

» Donnez-moi la main, Frere, s'é-
» cria Adams : vous êtes sans doute un
» Ecclésiastique. » Non, répondit l'au-
» tre, qui étoit un Prêtre de l'Eglise Ro-
» maine. Ceux qui sçavent nos Loix, ne
» s'étonneront point de ce desaveu.
» Soyez ce qu'il vous plaira, pour sui-
» vit le Ministre ; vous venez d'expri-
» mer les sentimens de mon cœur. Je
» suis assuré que j'ai prêché plus de
» vingt fois tout ce que vous venez
» de dire. Car il m'a toujours paru
» plus aisé pour un Cable, de passer
» par un trou d'éguille, que pour un
» riche d'entrer dans le Ciel. Je dis
» un *cable* ; parce que c'est le mot du
» texte, que nous avons mal rendu par
» celui de *chameau*. Votre proposition
» vous sera accordée, répondit le Ro-
» main, par tous les Théologiens, com-
» me une vérité incontestable, & en
» même tems bien déplorable. Mais
» comme un bien qu'on n'envisage que
» de loin, tout infini qu'il est, ne nous
» touche que foiblement, le plus grand
» service qu'on pourroit rendre au gen-

» re humain, (& je crois la chose très
» possible) seroit de le convaincre que
» les biens de ce monde même ne peu-
» vent s'acquérir par les richesses. Cette
» doctrine, selon moi, ne peut être
» contredite : car elle est non-seule-
» ment métaphysiquement vraie, mais
» encore capable d'être démontrée ma-
» thématiquement. J'en suis en mon
» particulier si fortement convaincu,
» que je méprise souverainement les
» biens du monde. » Adams lui ré-
pondit par un très-long discours,
tissu de citations de tous les Auteurs
qui ont écrit sur cette matière, & aux-
quels nous renvoyons le Lecteur cu-
rieux.

Quand l'Anglican eut fini, le Ro-
main recommença, & poursuivit avec
zèle un discours, qu'il termina en
prieant M. Adams de lui prêter 18 sols,
pour payer son écor, l'assurant que fau-
te de le rembourser en espèces, il le
feroit en prières. Le bon Adams lui
dit que 18 sols étoient trop peu pour
le voyage qu'il alloit faire, & qu'il
parrageroit une demie guinée avec lui.
En même tems il se mit en devoir de

lui tenir parole ; mais il eut beau chercher dans toutes ses poches ; il n'y trouva rien : car la bonne compagnie avec qui il avoit diné, pour couronner le badinage, lui avoit dérobé un trésor qu'il leur avoit imprudemment montré avec une espèce d'ostentation.

« Je suis ruiné, dit Adams, je l'ai perdu assurément. Monsieur, comme je suis Chrétien, j'avois une demi-guinée toute entière dans ma poche ce matin ; & à présent je n'ai pas un sou. Assurément le Démon me l'a dérobée. Il n'est pas nécessaire, Monsieur, répondit le Prêtre Romain, de chercher une défaite ; si vous n'avez pas envie de me prêter, je suis content. » Je vous assure, mon cher Monsieur, s'écria Adams, que si j'avois sur moi une somme immense, dix pièces même, je les donnerois pour tirer un Chrétien de peine. Je suis plus mortifié de cet accident, par rapport à vous que par rapport à moi-même. Peut-on être plus malheureux ? Parce que je n'ai point d'argent, on croit que je ne suis point Chrétien. « C'est moi qui suis

suis le plus malheureux, répondit l'autre, si vous êtes aussi généreux que vous le dites. Un écu m'auroit conduit commodément jusqu'à mon gîte, qui n'est qu'à vingt milles d'ici ; & où l'abondance m'attend. Je vous assure que je ne suis point accoutumé à voyager ainsi ; mais je ne fais que d'arriver des pays d'outremer. Une tempête nous a forcés de jeter nos bagages dans la Mer. Je me flâte que l'Hôte me fera crédit. Cependant je n'aime point à faire voir ma misère à ces sortes de gens ; parce qu'ils ne mettent guère de distinction entre un coquin & un pauvre.

Il crut qu'il se tireroit mieux d'affaire, en parlant tout de suite à l'Hôte ; étant résolu de partir sans délai malgré les ténébres. Il le fit donc appeler, & lui exposa sa situation. « Helas, Monsieur, dit l'Hôte, en se grattant la tête, s'il est vrai que vous êtes sans sou ni maille, il faut bien que je vous fasse crédit. J'aimerois pourtant mieux de l'argent comptant, que la parole d'un Duc. Mais comme vous avez l'air d'un honnête homme, je me fie à vous. »

M ij Dès

Dès que le Prêtre eut le dos tourné, l'Hôte déclara que s'il l'avoit soupçonné d'être sans argent, il ne lui auroit jamais tiré une goutte de biere. « Je ne compte plus de le revoir, ajoûta-t'il; je croyois de la façon dont il parloit des richesses, qu'il avoit cent guinées dans sa poche. » Adams le reprit de ses mauvais soupçons, qu'il lui dit être indignes d'un Chrétien. Ensuite, sans penser à la perte qu'il avoit faite, & sans considérer l'embarras dans lequel il se trouveroit lui-même le lendemain, il se coucha dans un mauvais lit, comme les Compagnons avoient fait quelques heures auparavant. Cependant la lassitude & la santé les firent mieux dormir, que bien d'autres sur le davier & entre des rideaux de velours.

CHAPITRE IX.

Qui contient des Aventures sanglantes.

LE point du jour approchoit, quand le souvenir de sa chere Fanny réveilla Joseph. Tandis qu'il y révoit avec plaisir, on vint frapper à la porte du Cabaret. Il se leva & ouvrit sa fenetre pour demander qui c'étoit; les personnes qui étoient en-bas, lui demanderent à leur tour s'il n'y avoit point d'étrangers dans la maison. Un autre de la bande ajoûta à cette question, en s'informant s'il n'avoit point vû une jeune fille accompagnée de deux hommes. Joseph ne reconnut point les voix de ceux qui lui parloient. Cependant il commença à soupçonner que c'étoit à Fanny qu'on en vouloit; parce qu'un des domestiques du Château lui en avoit dit assez, pour le faire tenir sur ses gardes. Ainsi il répondit que non. Un des valets qui connoissoit l'Hôte, l'appella par son nom, & lui fit la même question,

à laquelle celui-ci répondit, oui. « Va-
-la, dit le valet, nous les tenon-
-s donc : allons, Mr. l'Hôte ouvrez-nous
-la porte. »

Fanny, qui s'étoit aussi réveillée, en-
tendant ce qui se disoit, s'habilla à la
hâte, & s'en fut joindre Joseph, com-
me il achevoit sa toilette. Il l'embrassa
tendrement, en la priant de ne rien
craindre, puisqu'il étoit résolu de mon-
tir en la défendant. « Est-ce là le moyen,
-dit-elle, de me rassurer, que de me
-dire que vous allez m'exposer à per-
-dre ce que j'ai de plus cher dans le
-monde ? » Joseph lui baïsa respec-
tueusement la main, en lui disant que
la circonstance lui étoit bien favora-
ble, puisqu'elle lui avoit attiré de sa
part une déclaration, dont jusqu'à
elle n'avoit pas daigné l'honorer. En
même temps il éveilla M. Adams, qui
dormoit toujours malgré le bruit. Mais
dès qu'il fut instruit du danger qui les
menaçoit, sans faire attention que Fan-
ny étoit dans la chambre, il sauta en-
bas du lit, & força cette modeste fille
de tourner le dos.

Le Ministre étant vêtu entièrement,
à

à l'exception de ses culottes qu'il oubli-
a de mettre, & dont le défaut se
trouvoit réparé par la longueur de son
vêtement, il aida Joseph à baricader
la porte, où nous les laisserons en sen-
tinelle pour voir ce qu'on faisoit en-
bas. La porte étant ouverte, le Cap-
taine, le Poëte, & le Comédien, sui-
vis de trois des Laquais de Mylord,
entrèrent dans la maison, où ils dirent
à l'Hôte que deux hommes avoient en-
levé une fille du Château, & lui de-
manderent où elle étoit couchée. L'hôte
qui les crut sur leur parole, les mena
jusqu'à la porte de la chambre, où
Fanny avoit passé la nuit, & les y
laissa. Le Capitaine & le Poëte dispu-
terent à qui entreroit le premier : le
plus alerte l'emporta ; ce fut le Poëte,
qui chercha sous le lit, dans les ar-
moires, & jusques dans la cheminée ;
mais inutilement. Ils s'informerent où
les hommes étoient couchés, & s'ap-
procherent de la porte. Alors Joseph
leur cria de se retirer, ou qu'il casse-
roit la tête à celui qui seroit assez har-
di pour les insulter. Le Capitaine de-
manda tout bas à l'Hôte, s'ils avoient
des

des armes à feu. Celui ci dit qu'il ne le croyoit pas, & que même il étoit presque assuré du contraire; parce qu'il les avoit entendus s'entredemander, quel parti il faudroit prendre, si on les attaquoit: à quoi ils avoient répondu qu'ils se défendroient avec leur massue, & que Dieu favoriseroit la bonne cause. Cette réponse ayant satisfait le Capitaine, il s'avança vers la porte, en disant qu'il aimoit l'odeur de la poudre, & qu'il se soucioit très-peu qu'ils eussent des armes ou non. Pour le Poëte, il descendit l'escalier, déclarant qu'il étoit fait pour chanter les héros, & non pour marcher sur leurs traces.

Le Capitaine, à l'aide des Laquais, eut bientôt enfoncé la porte, & trouvé l'ennemi rangé en bataille. Il dit très-poliment à M. Adams, que si lui & sa Compagnie vouloient s'en retourner au Château, de bon gré, il n'y avoit point de faveur qui ne leur fût accordée; mais que s'ils refusoient les offres de Mylord, il avoit ordre de ramener la jeune fille de vive force; parce qu'à son air, on avoit tout lieu de

de croire que c'étoit quelque jeune Demoiselle, qu'ils venoient d'enlever à ses parens; qu'on voyoit bien d'ailleurs à ses manières, qu'elle étoit d'un rang bien au-dessus du leur. Fanny protesta avec un torrent de larmes, qu'elle n'étoit qu'une infortunée orpheline, sans aucuns parens dans le monde, & elle le supplia très-humblement de ne point attaquer ses amis, qui étoient résolus, lui dit-elle, de périr plutôt que de l'abandonner. M. Adams, dans des termes qui valoient des sermons, confirma tout ce qu'elle venoit de dire. Le Capitaine repliqua qu'il n'avoit point de tems à perdre; & que les malheurs qui pourroient leur arriver, ne viendroient que de leur entêtement.

Aussi-tôt, sans perdre de tems, il essaya de passer derrière le Ministre, pour se saisir de Fanny. Celui-ci, en voulant l'en empêcher, reçut un coup d'un des Laquais, qu'il rendit au Capitaine, sans se mettre en peine d'où il étoit venu; & il l'adressa si bien dans l'estomac du Guerrier, qu'il recula, en chancelant, jusqu'à la murail-

le. Celui-ci faisant réflexion qu'une récidive pourroit devenir plus sérieuse, tira son couteau de chasse; s'approcha d'Adams, & s'apprêta à lui porter un coup. Mais Joseph dans l'instant lui déchargea un pôt de grès sur la tête avec tout ce qui étoit dedans; le couteau de chasse lui tomba de la main, & il méfura la terre en se prosternant aux pieds de son vainqueur, tandis que son sang, mêlé de la liqueur dont le pot étoit rempli, distilloit tout le long de son visage & de ses habits. Adams avoit eu sa part du pot de chambre, & pour l'achever, un des Laquais lui avoit frotté la barbe, avec un linge qui trempoit dans une cuve d'eau, où l'on avoit mêlé de la suie de cheminée, dans l'intention de l'aveugler, & par ce moyen de le mettre hors d'état de se défendre. Mais le brave Ministre lui riposta d'un coup de poing au travers du visage, & le coucha à ses pieds.

Jusqu'alors la Fortune sembloit se déclarer pour nos voyageurs. Mais tout d'un coup, selon ses caprices ordinaires, elle changea de parti. L'hôte vint,

&

& s'élançant dans la mêlée, il donna de sa tête dans la poitrine de Joseph, & le fit chanceler. Celui-ci se remit à l'instant, & releva le menton du Cabaretier si rudement, qu'il le mit à deux doigts d'une culbute. Il alloit redoubler, quand un grand coquin de Laquais lui appliqua un coup de massue sur le derrière de la tête avec tant de violence, qu'il l'étendit par terre sans connoissance.

Fanny faisoit retentir la maison de ses cris, & Adams s'avançoit au secours : mais l'Hôte & les trois Laquais se jetterent sur lui. Alors la bravoure succomba sous la multitude. Adams fut accablé, mais non vaincu. Si Don-Quichotte l'eût vu dans l'état où il étoit, tout barbouillé de noir, se battre ainsi contre quatre ennemis, comme un autre Alcide, il l'eût pris pour un More enchanté.

Mais voici la scène tragique. Le Capitaine s'étoit relevé, voyant Joseph étendu par terre, & Adams prisonnier. Il se saisit de Fanny, qu'il traîna hors de la chambre, à l'aide du Poète & du Comédien ; car ces deux

Messieurs ayant appris que leur parti triomphoit, avoient remonté à la chambre. La pauvre fille fit des lamentations capables d'adoucir les scelerats les plus endurcis, quand elle vit qu'on vouloit la séparer de Joseph. Mais ses larmes & ses prieres furent inutiles. Elle fut attachée sur le cheval du Comédien, que le Capitaine monté sur le sien mena par la bride, entraînant cette belle infortunée, malgré tout ce qu'elle pût dire pour l'attendrir. A peine même l'écoutoit-il ; tant il étoit préoccupé du degré de faveur dont il alloit jouir, après avoir rendu un service si important à son Patron.

Les domestiques eurent ordre de bien lier Adams & Joseph, afin que Mylord n'en fût point importuné pendant l'entretien qu'il devoit avoir avec Fanny ; de sorte que par les conseils du Comédien, ils attachèrent l'un & l'autre dos à dos à une colonne du lit, & prièrent l'Hôte de ne point les délier, jusqu'à nouvel ordre. Ensuite ils prirent le chemin du Château.

CHAPITRE X.

Dialogue entre le Poëte & le Comédien.

A Vant de procéder au dénouïment de la Tragédie , nous oublierons un peu de tems Adams & Joseph ; à l'imitation des Poëtes Lyrico-dramatiques de notre Siècle , qui au milieu d'une pièce interrompent une action sérieuse , & quelquefois intéressante , par un excellent ouvrage d'esprit , que le Vulgaire appelle Ballet. On le représente en dansant , & non en chantant , parce que les personnes qui le font valoir , ont pour la plupart leur faculté d'entendement située dans leurs talons , comme d'excellens joueurs d'instrumens l'ont dans leurs doigts , & ainsi de plusieurs autres fameux Artistes , & même des personnes qui n'ont aucun talent. Car la nature n'a donné des têtes à certaines gens , que pour la bonne grace du corps , & seulement pour pouvoir porter un chapeau.

Le Poëte & le Comédien avoient

N iiij

com-

commencé leur entretien , pendant
que les autres se battoient. Le premier
continua de la sorte , quand le combat
fut fini. « Comme je vous ai fait re-
» marquer tout à l'heure , dit-il , la
» raison pour laquelle vous avez si peu
» de bonnes pièces , est évidente. Vous
» n'encouragez point les Auteurs. Ces
» Messieurs ne veulent plus écrire. Non ,
» Monsieur , ils n'éciront point ,
» vous dis-je , sans espérance de pro-
» fit , & de réputation : l'un & l'autre
» sont les objets de leur ambition. Les
» ouvrages de théâtre sont comme des
» arbres. Ils ne peuvent ni croître ni
» s'embellir sans nourriture ; mais ils
» s'élèvent & fleurissent dans une terre
» grasse. Les Muses , ainsi que des vi-
» gnes , ont besoin d'être cultivées.
» La Cour & la Ville ne savent ce
» qu'ils veulent ; on y aime mieux Ar-
» lequin que Radamiste , & l'Opera
» Comique l'emporte sur les Théâtres
» sérieux. On a perdu absolument le
» discernement du noble & du subli-
» me. A dire le vrai , je crois que les
» Acteurs sont en partie cause de cette
» dépravation du goût : car ils sont
» aujourd-

» aujourd'hui exécrables. Un homme
» a beau écrire comme un Ange , ces
» misérables n'entendent rien à leurs
» rôles , n'ont aucun talent , & défi-
» gurent toutes les pièces. La nature
» ne leur a donné ni voix , ni figure ,
» ni esprit ; & ils ont l'audace de vou-
» loir plaire. »

» Doucement , dit le Comédien à
» son tour. Je vous assure , Monsieur ,
» que les Acteurs sont assez bons pour
» les Auteurs d'à-présent. Ils appro-
» chent même beaucoup plus de la per-
» fection de leur Art. Je serois aujour-
» d'hui moins surpris de voir un *Ber-*
» *terton* ou un *Booth* sur le Théâtre ,
» que de voir un *Shakespeare* ou un
» *Oruay*. Je pourrois donc vous re-
» torquer votre argument , & vous di-
» re que la raison pour laquelle les
» Auteurs sont méprisés , est parce que
» leurs pièces ne valent rien. »

» Je ne dis pas le contraire , reprit
» le Poète ; mais je suis surpris de vous
» voir prendre l'affirmative avec tant
» de chaleur. Vous ne pouvez pas vous
» croire intéressé dans notre dispute.
» Je crois que vous rendez trop de

» justice à mon discernement , pour
» vous imaginer que c'est à vous que
» j'en veux. Non , Monsieur , si nous
» avions six Acteurs qui eussent le bon-
» heur de vous ressembler , ils égale-
» roient les *Bettertons* & les *Sand-Fords*
» du dernier Siècle. Car sans flatterie ,
» s'ils revenoient encore sur le Théa-
» tre , ils ne pourroient jamais jouer
» mieux leurs rôles que vous avez fait
» les vôtres. C'est un fait qu'on ne
» peut nier , & je l'ai entendu dire
» par toutes les personnes qui sont ca-
» pables d'en juger sainement. Vous me
» pardonnerez , si je vous en fais mon
» compliment. En effet , il est certain
» que pour les derniers rôles que je
» vous ai vû jouer , chacun l'empor-
» toit sur le précédent ; c'étoit de nou-
» velles perfections chaque fois. Enfin
» vous avez surpassé mon attente , &
» porté votre génie au-delà de ce que
» je croyois possible. »

» Vous êtes aussi fort peu intéressé ,
» Monsieur , dans ce que j'ai dit de
» nos Auteurs Dramatiques , répondre
» le Comédien. Il y a dans votre pié-
» ce des Vers pompeux , hardis , ini-
» mitables

» mitables , & dignes , je ne dis pas
» seulement du Cothurne , mais de la
» Trompette épique. *Shakespeare* lui-même
» n'a rien fait de mieux. Une rare
» délicatesse de sentiment , une diction
» toujours pure , & des expressions
» d'une noblesse , à laquelle nos
» Messieurs n'ont pas rendu justice. A
» dire vrai , ils sont si mauvais Comédiens ,
» si ignorans , si grossiers , si
» sots dans leurs jugemens , que je
» plains un Auteur , qui se trouve présent
» au massacre de sa pièce par de
» tels bourreaux. »

» Cela n'arrive que rarement , replica
» le Poëte ; puisque le plus souvent
» les pièces de Théâtre ne sont que des
» avortons , qui ne peuvent vivre. Nos
» Comédies sont des rapsodies sans
» esprit , sans sel ; sans liaison , sans
» conduite ; des jeux de mots , de l'insipide
» Métaphysique , de fades plaisanteries ;
» ou bien un galimathias , où
» le bon sens est ridiculement sacrifié
» à de prétendus bons mots. Que je
» plains un Acteur obligé d'étudier son
» rôle dans de pareilles Comédies ! Par
» rapport aux Tragédies , ce sont des
» pensées

» pensées guindées & obscures , une
» action sans vraisemblance , sans con-
» duite , sans mœurs. Avec une versi-
» fication pompeuse & quelques situa-
» tions bizarres , on croit être un So-
» phocle. »

» Si les Vers sont obscurs dans le
» Manuscrit , ils le sont bien plus dans
» la bouche de l'Acteur , reprit le Co-
» médien. J'en connois à peine un seul
» qui sçache parler distinctement. Com-
» ment voulez-vous qu'ils sçachent ajus-
» ter les gestes & la voix au sujet qu'ils
» sont chargés de faire valoir ? Celui-
» ci en parlant à une Reine , se tient
» dans l'attitude d'un homme qui fait
» des armes. Celui-là n'a d'autre ta-
» lent , que de sçavoir ouvrir de grands
» bras , avec un petit corps & une face
» de singe. Cet autre avec une mine
» ignoble & une taille grosse & courte
» croit se redimer par ses poumons , &
» effacer son camarade à voix grasse &
» pâteuse. Le Diable m'emporte , si le
» public n'est encore mieux servi par
» les Auteurs que par les Acteurs ! Ce-
» pendant je veux ménager mes con-
» freres. »

» Vous

» Vous êtes plus généreux que juste,
» répondit l'Auteur : je n'aime point à
» parler mal des ouvrages de qui que
» ce soit ; mais de bonne foi , dites-
» moi ce que *Betterton* ou *Booth* eussent
» fait d'un galimathias tel que celui de
» la *Marianne de Fenton* , du *Philotas*
» de *Frovude* ou de l'*Eurydice de Mal-*
» *let* ; enfin de tous les hurlemens in-
» sipides , que vôtre Poète , (comment
» l'appellez-vous , *Lillo* , ou *Dillo*) à
» donnés au public sous le titre de Tra-
» gédies ? »

» Fort bien, interrompit le Comédien
» Mais que pensez-vous de deux drô-
» les , comme *Quin & Delane* , ou de
» ce maître fou , de ce grimacier , *Cibber*
» le fils , de ce vilain animal de *Ma-*
» *cklin* , ou de la bégueule *Made-*
» *moiselle Clive* ? Que deviendroient
» dans la bouche de ces maussades Ac-
» teurs les *Shakespears* , les *Osways* , &c
» les *Lees* ? Quelle grace ces gens-là
» peuvent-ils , je ne dis pas prêter, mais
» conserver à un ouvrage dramatique ?
» Je voudrois bien entendre déclamer
» des Vers harmonieux de *Lee* par quel-
» qu'un d'eux. »

» Atten-

» Attendez attendez , s'écria le Poë-
» te : repetez de grace les Vers tendres
» qui sont dans le troisiéme acte de
» ma pièce , ces Vers admirables , qui
» vous ont fait tant d'honneur. » Je le
» ferois volontiers , répondit le Comé-
» dien , si je ne les avois pas oubliés. »
» A dire la vérité , reprit l'Auteur ,
» vous n'avez pas été parfait dans cette
» pièce. Si vous aviez bien sçu votre
» rôle , on vous auroit applaudi , plus
» qu'on n'a jamais fait aucun Acteur.
» J'étois bien morrifié de vous voir
» manquer un applaudissement unani-
» me. Si je m'en souviens bien , re-
» partit le Comédien , ce fut l'endroit
» le plus sifflé de votre pièce. Ce fut
» votre manière de jouer qui fut sifflée ,
» dit le Poëte. Ma façon de jouer ,
» interrompit l'autre ! » J'ai tort , re-
» prit l'Auteur , car vous n'avez point
» joué. Au lieu de jouer , vous récitiez
» votre leçon ; ainsi vous ne futes sifflé
» que par rapport à votre mémoire. »

» Ou je me trompe , répondit le Co-
» médien , ou ce furent les coups de
» sifflet qui me firent manquer. Tous
» les Spectateurs convinrent que je
» vous

» vous avois rendu comme je le de-
» vois. Ne dites point que ce fut par
» ma faute que votre pièce tomba. Je
» ne fais pas ce que vous voulez dire
» avec votre chute, repliqua le Poëte.
» Vous sçavez bien dit le Comédien,
» qu'on n'a joiué votre pièce qu'une
» fois. Le Parterre, répondit l'Auteur,
» étoit prévenu contre moi : les misé-
» rables qui le composent, m'étran-
» glerojent volontiers : ce ne sont que
» des Tailleurs. » Pourquoi les Tail-
» leurs vous en voudroient-ils, de-
» manda le Comédien ? Il me paroît
» que vous n'avez jamais eu beaucoup
» de commerce avec eux. »

Le Poëte, dont la bile étoit échauf-
fée, alloit repondre vivement ; quand la
scene fut interrompuë par un accident.
Si le Lecteur est pressé d'en appren-
dre les circonstances, il n'a qu'à sau-
ter le Chapitre suivant, qui n'est que le
contraste de celui-ci. Cependant il con-
tient les matières les plus graves & les
plus importantes du Livre, étant com-
posé d'un dialogue entre Monsieur
Adams & Joseph.

CHAPITRE XI.

*Mr. Adams exhorte Joseph à supporter
patiemment son affliction.*

DEs que Joseph fut revenu à lui, & qu'il fut assuré de l'enlèvement de sa chere Fanny, il se mit à pousser des gémissemens capables d'attendrir le cœur le plus farouche. Joseph, en prononçant ces mots : « Ah ! ma chere » Fanny, je ne te reverrai jamais, » ne put s'empêcher de verser des larmes : enfin son désespoir étoit si grand, que nous essayerions vainement de l'exprimer.

Après bien des gémissemens & des soupirs, Adams lui parla de la sorte. « Je ne blâme pas, mon cher enfant, » ces premiers mouvemens de votre » passion. Quand des malheurs inar- » rendus nous surprennent, il faut avoir » plus de science que vous n'en avez » pour les supporter avec constance. » Mais c'est le devoir d'un Chrétien, » d'appeller sa raison au secours, le plû-
tôt

» tôt qu'il lui est possible, afin qu'elle
» l'arme de patience & de résignation.
» Consolez-vous, mon cher fils, con-
» solez-vous. Je conviens que vous avez
» perdu la plus belle, la plus vertueu-
» se, & la plus aimable des filles, qui
» vous aimoit tendrement, & avec qui
» vous vous étiez promis de couler
» d'heureux jours dans la vertu & l'in-
» nocence. Vous esperiez voir naître
» d'elle de petites amours, qui auroient
» été la joie de votre jeunesse, & vos
» supports dans un âge avancé. Vous
» l'avez perduë ; & ce qui est encore
» plus affreux, vous sçavez qu'elle court
» risque de devenir la victime de l'im-
» pudicité & de la violence. Ces idées
» sont à la vérité le comble des hor-
» reurs. »

» Je perds toute patience, s'écria
» douloureusement Joseph. Que n'ai-je
» la liberté de faire agir mes mains,
» pour m'arracher les yeux & me dé-
» chirer moi-même ? Si vous souhaitez
» d'en faire un si mauvais usage, reprit
» M. Adams, je suis bien-aîsé que vous
» en soyez privé. J'ai mis votre mal-
» heur dans tout son jour. Mais il
» faut

„ faut appeller la religion à votre aide.
„ Souvenez-vous que tout ce qui se fait
„ dans le monde , arrive par la permis-
„ sion de la Providence. Un Chré-
„ tien doit s'y soumettre sans murmu-
„ re. Nous ne nous sommes point faits
„ nous-mêmes ; l'Etre éternel qui nous
„ a créés , veille sur nous , & nous con-
„ duit, sans que nous soyons en droit de
„ nous plaindre des afflictions qu'il nous
„ envoie. Une autre raison , qui doit
„ nous empêcher de nous affliger , est
„ notre ignorance en ce qui regarde l'a-
„ venir. Que sçavons-nous , si ce qui nous
„ paroît un mal , ne nous conduit point
„ à un bien ? J'anrois dû vous faire re-
„ marquer que notre ignorance va jus-
„ qu'à l'aveuglement. Ne sçachant point
„ à quoi un événement doit nous con-
„ durre , nous ne pouvons sçavoir de
„ quelle source il provient. Vous êtes
„ homme , par conséquent pécheur ; ce-
„ ci est peut-être le châtiment de vos
„ péchés. En ce cas c'est un bonheur ,
„ & le plus grand de tous les biens , puis-
„ que par-là le Ciel est appaisé ; car la
„ colere céleste ne peut nous poursui-
„ vre vainement. D'ailleurs l'impuissan-

„ ce

» ce de nous relever de nos malheurs
» par nous-mêmes doit nous convain-
» cre de l'absurdité de nos emporte-
» mens. A qui résistons-nous ? De qui
» est-ce que nous nous plaignons ? C'est
» de celui, dont nous ne pouvons évi-
» ter les coups ? Nulle cuirasse n'est assez
» forte pour nous en garantir ; nul an-
» tre assez profond pour nous cacher
» à sa justice. La ressource unique de
» l'homme est dans sa soumission. »

» Ah ! Monsieur, interrompit Jo-
» seph, tout ce que vous dites, là est
» vrai & bien beau ; & je vous écou-
» terois jusqu'au soir avec plaisir, si je
» n'avois pas mon cœur pénétré de dou-
» leur. C'est justement, reprit Adams,
» ce qui doit vous engager à m'écou-
» ter. Refuseriez-vous le secours d'un
» Medecin dans une maladie, sous le
» prétexte de vouloir bien vous mettre
» entre ses mains quand la santé vous
» seroit revenue ? Les consolations doi-
» vent être administrées aux affligés,
» & non à ceux qui sont dans la
» joie. »

» Mais vous ne m'avez rien dit de
» consolant encore, » répliqua Joseph.

« Et qu'ai-je donc fait , interrompit le
« Ministre ? N'est-ce pas pour vous
« consoler , que je viens de vous in-
« former de votre devoir ? Qu'ai-je à
« faire de toutes ces belles leçons , in-
« terrompt Joseph ? Si vous voulez me
« consoler , dites-moi que ma chere
« Fanny me sera rendue , entre mes
« bras Cela pourroit arriver , ré-
« pondit froidement Adams : mais je
« ne puis vous en assurer. Il faut at-
« tendre la fin de tout ceci avec une
« soumission parfaite. Si elle vous est
« rendue , il faut la recevoir comme un
« présent du Ciel , & remercier celui
« qui vous la rend , & qui a protégé
« son innocence ; si elle est perdue , il
« faut vous en consoler , & vous sou-
« mettre aux decrets de la Providence ,
« en lui rendant grâces , même de ses
« châtimens. Si vous êtes sage , & pru-
« dent , mon cher Joseph , vous atten-
« drez , avec une parfaite conformité à
« la volonté du Seigneur , la fin de tout
« ce qui vient d'arriver. Soyez persua-
« dé que les malheurs qui accablent les
« Justes , quelques grands qu'ils soient ,
« ne sont que des chemins secrets , par
« lesquels

« lesquels l'Être suprême les conduit à
« un bonheur parfait. C'est notre de-
« voir , c'est notre intérêt qui nous in-
« vite à la modération dans les gran-
« des tribulations : & si nous refusons
« de nous soumettre , nous devenons
« indignes d'être comptés pour Chré-
« tiens , même pour hommes raison-
« nables. »

Il prononça ces derniers mots d'un ton si sévère & si véhément , que Joseph en fut effrayé. « Ne vous fâchez point , Monsieur , dit il ; vous vous trompez , si vous croyez que je veuille le disputer contre vous : je sçais que c'est mon devoir de faire tout ce que vous dites. Et à quoi vous sert-il d'être instruit de votre devoir , repart le Ministre , si vous ne le pratiquez pas ? Vos connoissances aggravent votre crime. Ah ! Joseph , je vous croyois plus docile. » Joseph , lui répondit , qu'il l'entendoit mal. « Vous croyez , Monsieur , lui dit-il , que je m'efforce de nourrir mon chagrin ; mais sur mon ame , je vous jure que non. » Adams le réprimanda pour avoir juré , & puis continua son Sermon

sur le chagrin. « Tous les sages, dit-il, tous les Philosophes, même parmi les Payens, ont écrit contre ces foiblesses, comme indignes de l'homme. » Il cita plusieurs Auteurs tant sacrés que profanes ; particulièrement Sénèque : il cita aussi le Livre de la *Consolation*, qui quoiqu'il ne soit pas de Cicéron, valoit, selon lui, presque autant que tous les ouvrages de ce grand Orateur. Il conclut, en exhortant Joseph à modérer son chagrin, de crainte d'offenser le suprême Etre, qui étoit seul capable de lui rendre sa Fanny.

Cette raison, ou plutôt l'imagination que le retour de Fanny étoit une chose possible, fit plus d'effet sur Joseph que toute la rhétorique du Ministre, & calma pour un instant sa douleur. Mais lorsqu'il faisoit réflexion sur les dangers auxquels elle étoit exposée, son accès recommençoit, sans qu'il fût dans le pouvoir d'Adams de le modérer, quoiqu'il fit des efforts dont Socrate lui-même se seroit applaudi. Les sanglots & les gémissements recommencerent de nouveau, tant

tant de la part du Ministre que de Joseph. A la fin ce dernier s'écria :

« Oûi, je supporterai mes malheurs ;
« mais il faut au moins les sentir com-
« me homme. Je ne puis oublier ce
« que j'ai perdu , ni qu'elle me fut
« chere. »

« Quel galimathias est - ce là , de-
« manda Adams ? Je l'ai retenu d'une
« Tragédie que j'ai vu jouer , répon-
« dit Joseph. Fi , s'écria le Ministre , ces
« pièces de Théâtre n'apprennent que
« du paganisme ; je n'ai jamais crû
« qu'un Chrétien pût lire d'autres pié-
« ces de Théâtre que *Caton* & *l'An-*
« *drienne* , qu'on a renouvelée de Te-
« rence. Dans cette dernière il faut
« avouer qu'il y a des maximes aussi
« saines que dans des Sermons. » Ici il
« faut les laisser , pour courir après l'ob-
« jet des douleurs de Joseph.



CHAPITRE XII.

*Autres Aventures qui surprendront le
Lecteur.*

LE Capitaine, qui avoit enlevé Fanny de si grand matin, se hâtoit de la conduire au Château. Non content de mépriser ses prières & ses larmes durant le chemin, il l'insultoit encore par des propos insolents, qu'elle entendoit à peine, parce que c'étoit pour la première fois que ses oreilles étoient souillées de pareils discours. Cependant il changea de ton, & se mit à la flatter, en lui étalant la gloire & l'abondance dont elle alloit jouir, chez un Seigneur qui avoit la volonté & le pouvoir de la rendre heureuse.

« Dans peu, lui dit-il, vous me regarderez comme le meilleur de vos amis, puisque je suis l'instrument dont la fortune se sert pour vous élever au comble de la félicité. Allons, ajoûtez, s'il vous plaît, à ce que je vous dis, & méprisez ce misérable à qui vous alliez vous sacrifier,

» si

» si je n'étois venu vous arracher de
» les mains ; c'est votre ignorance qui
» vous a fait faire un choix si indigne
» de vous. »

» Je n'ai jamais aimé , répondit-elle ,
» un homme digne de mépris , ni un
» misérable. Vous vous fâchez , Ma-
» demoiselle , reprit le Capitaine , de
» ce que je le traite de misérable ; mais
» que peut-on dire autre chose d'un La-
» quais ? Je ne vous entends pas , re-
» pliqu'a-t'elle ; celui dont vous me
» parlez a été domestique , il est vrai ,
» dans la maison où je servois moi-
» même. Ainsi il n'est point indigne de
» moi. Croyez-moi , repartit le Capi-
» taine , cédez de bonne grace ; vous
» ne pouvez vous échapper : la résis-
» tance est inutile , & Mylord vous ai-
» mera bien plus , si vous vous don-
» nez à lui , que s'il est obligé de vous
» y contraindre. »

A ces mots , Fanny se mit à crier au
secours ; car il faisoit déjà jour ; mais
ne voyant personne , elle leva les yeux
au Ciel , pour implorer l'assistance
du souverain Protecteur de l'innocen-
ce. Le Capitaine la menaça de lui fer-
mer

mer la bouche , si elle ne cessoit de crier. Elle fut donc forcée de se taire , & prononça seulement trois ou quatre fois le nom de Joseph , en versant un torrent de larmes ; mais tout à coup la vuë d'un Cavalier qui venoit vers eux , lui rendit l'usage de la parole. Elle l'appella malgré les menaces du Capitaine , & implora son secours , pour la tirer des mains de son ravisseur. L'homme s'arrêta. Mais le Capitaine lui dit que c'étoit sa femme , qu'il venoit d'enlever d'entre les bras de son amant pour la ramener chez lui. Le Cavalier le crut sur la parole , & lui souhaitant un bon voyage , s'éloigna au trot. Quand il fut loin , le Capitaine maltraita beaucoup la pauvre Fanny , en lui jurant qu'il lui mettroit un baillon dans la bouche pour la punir de sa désobéissance. Ce qu'il auroit exécuté , s'il n'avoit dans le moment fait la rencontre de deux hommes armés de bons pistolets , à qui elle demanda encore du secours. Le Capitaine leur répéta la même histoire , dont il avoit amusé le premier. « Morbleu qu'elle est jolie , s'écria un de ces » hommes ,

« hommes , le drole avoit le goût fin ;
« que n'étois-je à sa place ? Son cama-
« rade , au lieu de lui répondre , s'é-
« cria à son tour ; Parbleu je la con-
« nois , n'êtes-vous pas François Good-
« wille ? Oüi , oüi , c'est moi , répon-
« dit-elle. Ah ! Jean , c'est donc vous
« que le Ciel m'envoye , pour me ti-
« rer des mains de cet infame , qui
« m'emmene malgré moi , pour me des-
« honorer. Au nom de Dieu , tirez-
« moi de ses mains. » Le Capitaine
crut l'emporter à force de poulmons ;
mais ces hommes étant bien armés , &
le Carosse qu'ils escorteient arrivant à
propos , il vit à son grand regret , que
la force & la ruse lui devenoient inu-
tiles : de sorte qu'il ne pensa plus qu'à
se tirer d'affaire. La personne qui étoit
dans le Carosse , le fit arrêter , & d'un
air d'autorité examina le cas. La dé-
position de Fanny fortifiée du témoi-
gnage du Laquais , dont elle étoit con-
nuë , fut écoutée. On se saisit du Ca-
pitaine , qu'on mena en triomphe ,
garotté sur son cheval , à la suite du
Carosse où l'on fit monter Fanny. Ce
Seigneur d'importance , qui étoit ainsi

voituré , n'étoit autre que Monsieur Pierre Ponce , Intendant de Lady Booby , qui dévançoit sa Maîtresse de quelques milles ; & qui dans le fond de l'ame , après son argent & celui d'autrui , n'aimoit rien tant qu'une jolie Fille.

Le Carosse arriva à l'Hôtellerie , qui étoit située sur leur chemin , dans le tems que le Poëte & le Comédien s'entretenoient , & que M. Adams & Joseph dispuoient ensemble , liés , comme nous les avons laissés. Fanny descendit à la porte , & vola plutôt qu'elle ne marcha , jusqu'à la chambre où étoit son cher Joseph. Lecteur figurez-vous la joie que ressentirent alors ces deux amans : il faut avoir aimé pour la comprendre.

Monsieur Ponce , qui avoit appris par Fanny que M. Adams étoit là , s'arrêta pour recevoir ses hommages ; car celui-ci étant un cagot , Adams le révéroit , parce qu'il prenoit le masque pour le visage , & il rendoit à cet hypocrite le respect qu'il croyoit dû au vrai mérite ; ce que l'autre attribuoit méchamment à la vénération dont il croyoit

croioit le Ministre pénétré, non pour sa personne, mais pour sa bourse: ce qui le rendoit si fort son ami, qu'une fois qu'Adams fut actionné pour une petite dette, il lui prêta cent francs, pour l'empêcher d'aller en prison, sans en exiger d'autre sûreté, qu'un Contrat dans les formes, par lequel le Ministre lui donnoit hypothèque sur tous ses meubles.

Il seroit difficile de dépeindre la figure du pauvre Adams. Il s'étoit habillé si à la hâte, qu'on le trouva sans bas ni culotte; sa perruque retournée, la coëffe en dehors, étoit attachée sur sa tête avec un mouchoir de soie rouge. Sa robe déchirée pendoit sous son surtout, & on appercevoit quelques lambeaux d'une chemise assez sale. Son visage conservoit les couleurs que le torchon y avoit empreintes. Cette figure, que Fanny venoit de tirer des cordes qui la tenoient captive, en s'offrant aux yeux de Mr. Pierre Ponce, déranger toute sa gravité; cependant il lui dit de s'aller nettoyer, ne voulant pas lui permettre de lui rendre ses hommages dans un état si indécent.

Le Poëte & le Comédien voyant le Capitaine lié, crurent que la prudence exigeoit d'eux de pourvoir à leur propre conservation ; & une retraite précipitée leur parut le plus sûr moyen de se retirer du péril. Ils monterent tous deux sur le cheval du Poëte, qui leur étoit resté, & partirent avec toute la diligence possible.

L'hôte, qui connoissoit M. Ponce & les livrées de Lady Booby, fut fort surpris de ce changement. Sa femme qui venoit de se lever, ayant appris toute l'histoire, le consola, en l'appellant, bête, animal &c. « Que ne m'as-tu demandé conseil, insensé que tu es, » lui dit-elle. Tu ne cesseras jamais de faire des sottises, que moi & mes enfans ne soient ruinés. »

Quand Ponce eut fini de déjeuner de quelques provisions qu'il avoit dans son Carosse, & qu'Adams se fut ajusté le mieux qu'il lui fut possible, cet homme d'importance commanda que le captif fut conduit à son tribunal ; mais les Laquais, Nation peu vindicative, satisfaits de la vengeance que Joseph avoit pris de lui (car il lui
avait

avoit donné un coup de bâton) & le croyant suffisamment puni, l'avoient relâché : & il étoit parti en menaçant Joseph d'un châtiment, dont il ne se mit jamais en peine.

Cependant l'Hôtesse se présenta devant M. Ponce, & après une centaine de révérences, elle s'expliqua dans ces termes. « J'espère, Monsieur, que
» votre Grandeur pardonnera à mon
» mari, qui n'a point d'esprit, pour
» l'amour de moi & de mes enfans.
» S'il pouvoit payer sa sortise tout seul,
» je ne le plaindrois pas. Mais je suis
» une pauvre femme avec trois enfans,
» qui ne sont point capables de gagner
» leur vie. Si le Pere va en prison, il
» faut que la Paroisse nourisse les en-
» fans. Ainsi j'espère que votre Gran-
» deur pardonnera à mon sot mari, en
» ma considération. Je réponds qu'il l'a
» fait sans malice. C'est dans le fond
» un bon homme : j'ai eu trois enfans de
» lui en moins de trois ans, & il y en
» a un quatrième en chemin. » Elle
auroit continué encore une heure, si
Ponce n'avoit arrêté le torrent, en lui
disant qu'il n'avoit que faire de ses ex-

cuses , ni de son Mari non plus. Adams & les autres l'ayant assurée que tout étoit pardonné , elle fit une profonde révérence , & se retira.

Monsieur Ponce vouloit que Fanny reprît sa place dans son Carosse ; mais elle aima mieux monter en troupe derrière Joseph, sur un cheval qu'un Laquais de Ladi lui avoit prêté. Mais quand ce fier coursier fut sorti de l'écurie , on vit avec étonnement que c'étoit celui-là même qu'Adams avoit laissé à l'Hotellerie, que les Laquais reconnurent , & que par amitié ils avoient ramené. Joseph ne voulut point le monter , tandis que M. Adams iroit à pié. M. Adams vouloit aller à pié & faire monter Joseph & Fanny à cheval. Mais M. Ponce , qui désespéroit de pouvoir avoir Fanny dans son Carosse, termina le différend, en offrant une place au Ministre. Cet honneur fut reçu avec des actions de grâces & de grandes révérences de la part d'Adams , & en même tems accepté: il déclara néanmoins dans la suite qu'il n'étoit monté dans le Carosse que par complaisance , préférant la lenteur *pedestre* , à la promptitude du *vehicule*.

CHAP.

CHAPITRE XIII.

*Dialogue entre Mr. Abraham Adams
& M. Pierre Ponce.*

LA Voiture n'avoit pas roulé bien loin, que M. Adams fit remarquer à M. l'Intendant le beau tems qu'il faisoit. « Oüi, repliqua Ponce, le tems » est beau, & le pays aussi. Je le trou- » verois tel, répondit le Ministre, si je » n'avois pas traversé les Dunes de- » puis peu; il me semble que c'est la » plus belle vuë qu'il puisse y avoir » dans le monde. Quel paysage char- » mant! Je ne me soucie guère d'un paï- » sage, repartit l'Intendant; je n'ai ja- » mais regardé des terres avec plaisir, » que celles qui sont à moi. Vous pou- » vez donc, repartit Adams, vous ré- » galer de la vuë de plusieurs beaux » pays dont vous êtes le propriétaire, » & le Maître. J'ai peu de chose, reprit » Ponce; mais je m'en contente: je fais » beaucoup avec peu. Ah! mon cher » Monsieur Adams, j'ai bien de la pei-

» ne à vivre. Les richesses , répondit
» le Ministre, ne sont des bénédictions
» qu'autant qu'elles sont accompagnées
» de la charité , & que celui qui les
» possède , les répand sur les pauvres.
» Votre idée de la charité & la mien-
» ne sont un peu différentes , repartit
» l'Intendant. Ce terme comme on l'en-
» tend ordinairement , exprime une
» chose. C'est une qualité qui peut con-
» venir à un Ecclésiastique. Mais pour
» nous autres gens du monde , elle ne
» nous convient point. Je ne prétens
» pas non plus insinuer que tous les
» Ecclésiastiques la possèdent. Ma défi-
» nition de la charité , répondit Adams,
» me la fait regarder comme une dis-
» position généreuse qui nous porte à
» soulager les misérables. Il y a bien
» quelque chose dans cette définition
» qui me plaît , répartit Ponce. Une
» disposition dites-vous ? Oüi , vous
» avez raison ; la charité consiste en
» effet dans la disposition plutôt que
» dans l'action. Mais M. Adams , qui
» sont ces misérables que nous devons
» soulager ? Les miseres des hommes ,
» ne consistent que dans leur imagina-
» tion

» tion déréglée. Croyez-moi, ce seroit
» plutôt une extravagance, qu'une ac-
» tion louable, si l'on se mettoit dans la
» tête de vouloir les soulager. Comment,
» Monsieur, s'écria le Ministre, vous
» voudriez faire passer la faim, la soif,
» le froid, & la nudité, pour des maux
» imaginaires, ainsi que cent autres
» malheurs auxquels les pauvres sont
» exposés ? » Un homme à votre avis,
» repliqua Ponce, peut-il se plaindre
» de la disette, dans un pays où il trou-
» ve de bonnes herbes dans chaque
» prairie ? peut-il se plaindre de la soif,
» tandis qu'il est environné de fontai-
» nes & de rivières ? Le froid & la nu-
» dité sont encore des maux imaginai-
» res, que le luxe & la coutume ont
» sottement réalisés. Pourquoi un hom-
» me a-t'il besoin d'un habit, plutôt
» qu'un cheval, ou un autre animal ?
» Il y a mêmes des Nations entieres
» qui en ignorent l'usage. Mais vous
» qui n'avez aucune expérience du mon-
» de, vous ne sçavez pas toutes ces
» choses là. Pardonnez-moi, Monsieur,
» répondit Adams, j'ai lû que les *Gym-*
» *nosaphistes*. . . . Laissons-là vos pedan-
» teries,

» teries, interrompit brusquement Ponce.
» Je vous soutiens que le plus grand abus
» qu'il y ait dans nos loix & dans nos
» mœurs, est la provision qu'on fait
» tous les ans pour les pauvres. Si nous
» exceptons celle qui donne sottement
» de quoi vivre à une autre classe aussi
» pernicieuse. En vérité, je ne possède
» pas un pouce de terre, qui ne soit mis
» à contribution pour tous ces coquins.
» Je crois qu'à la fin je serai obligé d'al-
» ler demander l'aumône moi-même.

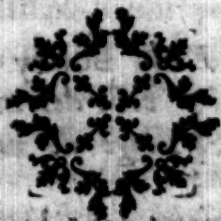
Ponce continua de la sorte. « Pour
» vous, M. Adams, vous êtes peut-
» être de ceux qui croient que je suis
» tout argent : car il y a des gens qui
» s'imaginent que je regorge de richesses,
» & que mon habit est doublé
» d'actions sur la Compagnie des In-
» des : on se trompe bien, je vous en
» réponds. Je ne suis point riche, Mr.
» Adams : il s'en faut bien ; j'ai bien
» de la peine à me soutenir dans le
» monde. J'ai fait trop d'acquisitions.
» Plût au Ciel que j'eusse gardé mon
» argent ! mais je suis trop porté à le
» dépenser ; & je crains bien que mon
» héritier ne trouve mes affaires tout

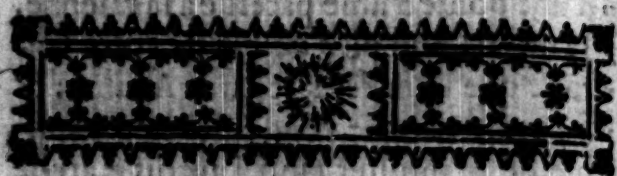
» à fait dérangées après ma mort. Il au-
» ra lieu de se plaindre que j'ai trop
» aimé les terres , & que j'ai eu trop de
» mépris pour l'argent. Après tout, mon
» cher M. Adams, où aurois-je puisé ces
» trésors , à moins que je ne les eusse
» volés? A dire le vrai, répondit Adams,
» j'ai toujours pensé comme vous, &
» j'ai souvent été surpris de la hardiesse
» de ceux qui parlent tant de vos richesses,
» parce que la chose est réellement
» impossible. Car enfin vous n'avez ja-
» mais exercé d'autre profession que
» celle d'Intendant de Maisons de Sei-
» gneurs , & vous m'avez dit vous-mê-
» me que vos biens étoient des acqui-
» sitions que vous aviez faites. Est-il
» donc croyable que vous ayez amassé
» des trésors immenses ?

» A combien montent les richesses
» que le public me donne , demanda
» Ponce ? J'ai entendu des gens , ré-
» pondit Adams , assurer que vous aviez
» plus de quarante mille pistoles.» A ces
» mots Ponce fronça les sourcils : ce qu'A-
» dams ayant remarqué. « Il lui dit, Mon-
» sieur, souvenez-vous que ce n'est que
» de l'opinion d'autrui que je vous par-
» le ;

» le ; pour moi, j'ai toujours soutenu
» le contraire ; car je ne crois pas que
» vous en ayez la moitié. Mr. Adams,
» répondit l'Intendant, je ne voudrois
» pas encore leur vendre mon bien pour
» le double de la somme que vous avez
» dite ; & pour ce qui est de votre opi-
» nion & de la leur, je m'en mocque. Je
» ne suis point pauvre, quoique vous
» vouliez me faire passer pour tel, afin
» de me rendre méprisable. Car la pau-
» vreté est la chose du monde la plus ri-
» dicule & la plus méprisée. Je connois
» mes envieux ; mais Dieu merci, je suis
» trop au-dessus d'eux pour les craindre.
» Il est vrai que mon bien est en acquets,
» & que je ne l'ai pas reçu de mes peres
» comme le Lord Booby ; mais j'ai vû
» des héritiers de ces grands noms cou-
» rir le pays avec des robes sales & dé-
» chirées, & quêter un malheureux bé-
» néfice pour subsister : oüi, oüi, Mon-
» sieur Adams, de vrais gueux, & des fi-
» gures viles, aussi basses que la vôtre,
» qu'un homme comme moi se garde-
» roit bien de placer à côté de lui dans
» son Carosse, quoique vous y soyez
» actuellement, à moins qu'il ne fût doüé
» d'une

» d'une bonté d'ame pareille à la mienne.
» Je ne fais non plus de cas de votre Carrosse que d'un fêtu, repartit Adams ; &
» si j'avois cru que vous eussiez été capable de m'insulter ainsi, j'aurois marché
» à pié jusqu'au bout du monde, plutôt que d'y prendre place. Mais, Monsieur, je m'en vais vous débarrasser de
» ma vile figure. » Comme il parloit encore, il ouvrit la portiere & s'élança dehors, sans faire arrêter le Carrosse. Mr. Ponce, lui jeta son chapeau, qu'il avoit oublié dans sa colère. Joseph, & Fanny s'arrêtèrent pour l'attendre. Il les eut bientôt rejoints, & dans moins d'une heure ils arriverent tous ensemble au village de Booby.





LES AVANTURES
 D E
 JOSEPH ANDREWS,
 ET DU MINISTRE
 ABRAHAM ADAMS.
 LIVRE QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER.

*Arrivée de Lady Booby au Château
 de Booby, & celle des autres Voya-
 geurs au Village de même nom.*

L'Equipage dans lequel étoit La-
 dy Booby, arriva à l'entrée du
 Village, en même-tems que nos
 Voyageurs. La vue de Joseph la fit rou-
 gir,

gir, mais cette rougeur se changea presque dans l'instant même, dans une pâleur extrême. Elle fut reçue de ses vassaux avec de grandes démonstrations de joie; ces pauvres gens étoient charmés tous de revoir leur Dame, qui amenoit à sa suite la paix & l'abondance. Car si la Cour est nécessaire à Londres pour faire fleurir le Commerce, à plus forte raison le Seigneur d'un Village est-il nécessaire aux habitants, qui souvent meurent de faim pendant qu'il dépense ses revenus à la Ville: ils renaissent, dès qu'il revient chez lui, parce qu'il occupe les forts & nourrit les foibles.

L'intérêt pouvoit bien avoir part aux démonstrations de joie, que Lady inspira par son heureux retour. Mais celle que les Paroissiens firent paroître à la vue d'Adams, ne fut point équivoque. Ils s'assemblerent autour de lui, comme des enfans respectueux accourent vers un Pere tendre & bienfaisant, en lui faisant mille protestations de leur sincere attachement. Le Ministre n'y fut point insensible. Il les caressa tous, les appella ses chers enfans, & les em-
brassa

brassa tendrement, sans oublier les absens dont il s'informa, tandis qu'on voyoit briller dans ses yeux la satisfaction d'une âme, qui fait consister la félicité dans celle de ses inférieurs. Joseph & Fanny eurent leur tour; chacun s'empressoit pour les embrasser. Enfin jamais on ne revit trois personnes avec plus d'allégresse; & pour leur rendre justice, il faut convenir qu'on ne voit que très rarement des personnes aussi dignes d'être universellement aimées.

Adams amena ses Compagnons de Voyage chez lui, où il les obligea d'accepter un petit repas, & où il trouva sa femme & ses enfans en joie & en santé. Nous les laisserons assis à table prenant ce repas simple, & nous nous transporterons au Château de Lady Booby. La passion que Joseph lui avoit inspirée, ne s'étoit point éteinte par le congé qu'elle lui avoit donné. Le trait qui l'avoit percée, étoit trop enfoncé dans son cœur pour pouvoir l'arracher facilement. Son image, qu'elle ne pouvoit effacer, troubloit son repos, & se présentoit à elle jusque dans son sommeil.

meil. Des songes fâcheux la troublèrent la nuit de son départ. Elle se réveilla en sursaut, & ses yeux se fixèrent d'abord sur l'endroit, où elle l'avoit vû le jour précédent : ce qui le représenta encore plus vivement à son esprit. Ses froideurs, dont elle se souvenoit, n'eurent point la force de le rendre odieux : elle l'excusa, en les attribuant à sa timidité, à sa jeunesse, à son respect, & à sa religion.

La réflexion, loin de la soulager, ne fit qu'augmenter ses peines ; puisqu'elle lui fit envisager Joseph comme perdu pour toujours, par sa propre faute. Elle l'avoit chassé de chez elle, avec une espèce d'opprobre, tandis que tout son crime n'étoit peut-être que la crainte & sa modestie. Cependant l'orgueil, qui est la passion dominante dans la plupart des femmes, lui fit envisager la bassesse de ses sentimens. Les charmes de l'objet s'évanouirent tout d'un coup : le mépris succéda à l'estime, & la haine sembla prendre la place de l'amour. Une fois l'idée lui vint qu'il avoit du dégoût pour elle ; mais ne pouvant la supporter, elle s'éforça de la dé-

troire. Enfin le sel de la vengeance assaisonna sa passion : elle se le représenta dans la plus affreuse misère ; & la seule imagination du plaisir qu'elle se promettoit , en le voyant dans cet état , lui arracha un sourire amer , composé de joie , de mépris , & de colere.

Se croyant Maîtresse absolue de toutes ses facultés , elle sonna ; la fidele Slipslop ne se fit point attendre. Lady se leva & s'étant mise aussi-tôt à sa toilette. « Slipslop , dit-elle , suis-je obéie ? » a-t-on chassé ce garçon ? J'ai déjà dit » à Madame , répondit Slipslop , qu'il » étoit parti hier au soir. » Et comment » a-t'il pris cela , demanda Lady ? D'une » manière qui a affecté de compassion » & de tristesse toute la maison, repliqua » Slipslop. On ne lui devoit que peu de » chose , parce que le pauvre garçon » donnoit la moitié de ses gages à son » Pere ; de sorte qu'ayant déposé sa li- » vrée , selon vos ordres , il ne lui res- » toit que sa chemise. Et à dire le vrai , » Madame , c'étoit une figure bien ton- » chante dans cet état. Le pauvre gar- » çon étoit nud , & n'avoit pas de quoi » ménager

» ménager la décence. Il auroit fallu le
» voir mourir de froid, si un de ses
» camarades n'avoit pris pitié de lui,
» en lui prêtant un antique habit. Quand
» on lui a dit que vous aviez refusé le
» certificat de son service, il a soupiré
» du fond de son cœur, & nous a dit
» qu'il ne sçavoit pas quel crime il avoit
» commis; que vous étiez cependant
» une très-bonne Maîtresse: il a ajouté
» qu'il prieroit Dieu pour vous toute
» la vie, quoiqu'on l'eût mit mal dans
» votre esprit. Pour moi, continua-
» t'elle, je suis bien fachée qu'il soit
» sorti; car je crois bien sincèrement
» qu'il n'y avoit pas dans l'Hôtel un
» meilleur supôt, ni un garçon plus
» fidèle. Pourquoi, m'avez-vous donc
» tant pressée de le renvoyer, demanda
» la Dame? » Qui? moi, Madame, s'é-
» cria Slipstap! Vous êtes trop juste
» pour m'accuser de cela. N'ai-je pas
» fait mon possible, pour vous en
» empêcher? Mais j'ai vû que vous étiez
» en colère; & ce n'est pas à nous autres
» domestiques supérieurs, à nous mê-
» ler des affaires de cette conséquence.
» Et qui est-ce donc qui m'a si fort ir-

« ritée , repartit Lady , si ce n'est vous-
« même avec vos contes, que je ne dou-
« te point que vous n'ayez inventés ?
« Joseph peut vous remercier de son
« malheur, & moi d'avoir perdu un bon
« Domestique fort mal à propos, un gar-
« çon , qui peut-être valoit mieux que
« tous tant que vous êtes. Quelle
« bonté d'ame ! Donner la moitié de
« ses gages pour soulager la misère de
« son Pere ! Que ne me l'avez-vous dit
« plutôt , sans me laisser renvoyer un si
« bon enfant , dépourvu de Certificat.
« Mais j'entrevois votre politique , en
« me portant des plaintes contre lui.
« Vous étiez jalouse de mes Filles. Moi,
« jalouse, interrompit Slipflop ! Je m'es-
« time trop pour vouloir d'un miséra-
« ble Laquais pour amant. Sans vanité,
« les Maîtres ne sont pas trop bons. »
La Dame se mit en colere à ces mots,
& chassa Slipflop de sa présence. Elle
se retira en haussant les épaules & re-
pliquant entre ses dents. « Jalouse ! vrai-
« ment c'est bien moi qui suis jalouse.
« En tout cas, je ne suis pas la seule qui
« l'est. » Lady l'avoit bien entendu ;
cependant elle n'en fit pas semblant.
Mais

Mais cela donna occasion à un combat intérieur, si ressemblant à celui que nous venons de dépeindre, que nous le passerons sous silence, de crainte de tomber dans des redites inutiles. La pauvre Lady eut tout lieu de douter de la victoire; & ce doute accablant lui fit prendre une résolution plus ordinaire que prudente, qui fut de se retirer à la Campagne. Elle y envoya Slip-slop dès le lendemain, ne pouvant se résoudre à la chasser. Le Lecteur a été déjà instruit de l'arrivée de la suivante, de celle de Ponce, & des autres; c'est de l'arrivée de Lady dont il s'agit à présent.

Le lendemain étant un Dimanche, Lady, au grand étonnement de toute la Paroisse, alla à l'Eglise, où elle fut à peine entrée qu'elle aperçut Joseph. Quand l'Office fut fini, M. Adams publia les bans de *Joseph Andreus*, & de *Françoise Goodville* dite Fanny ou Fanchon, tous deux de la Paroisse &c. Si Lady changea de couleur en entendant cette première publication, c'est ce que nous n'avons pu apprendre, parce que sa place à l'Eglise étoit construite de fa-
çon

son qu'on ne pouvoit le remarquer ; mais il est certain qu'elle se leva un quart-d'heure après, & se tournant du côté des Femmes, elle les examina l'une après l'autre, avec des yeux pleins de colere ; ce qui leur fit craindre qu'elle ne fût irritée contre quelqu'une d'elles.

De retour au Château, elle dit à Slip-slop, qu'elle ne pouvoit s'imaginer pour quelle raison Joseph se trouvoit domicilier dans la Paroisse. Pour la satisfaire là-dessus, Slip-slop lui conta, avant qu'elle jugea convenable, tout ce qui s'étoit passé pendant le voyage, depuis la rencontre qu'elle avoit faite de lui & d'Adams, jusqu'à leur séparation. Elle l'instruisit autant qu'il fallut sur le sujet de Fanny. Lady ordonna qu'on avertît M. Adams de lui venir parler, & elle lui fit sçavoir ses volontés de la manière que nous allons voir.

CHAPITRE II.

Entretien de Lady Booby & de Monsieur Adams.

DEs que M. Adams parut devant Lady. « Je suis bien surprise ,
» Monsieur , lui dit-elle , que sans vous
» souvenir de ce que vous devez à ma
» famille , vous preniez plaisir à m'of-
» fenser , en protégeant un garçon que
» j'ai chassé de chez moi pour sa mau-
» vaise conduite ; d'ailleurs convient-il
» à un homme de votre caractère de
» courir le pays avec un fainéant & une
» petite Païsane ? Pour ce qui est de la
» Fille , je n'en ai pas entendu dire de
» mal ; au contraire , Slipslop m'a dit
» qu'elle servoit ici autrefois , & qu'on
» en étoit assez content ; elle pourroit
» même être bonne à quelque chose
» dans la suite. Mais pour ce qui est de
» les marier ensemble , c'est une extra-
» vagance , dont je vous avoue que je
» ne vous crois pas capable. C'est le
» vrai moyen de les perdre tous deux.
» Je

» Je vous proteste, Madame, répondit
» le Vicaire, que je n'ai jamais enten-
» du dire le moindre mal de Monsieur
» Joseph. Si j'avois oïï parlé de lui dé-
» savantageusement, je l'aurois corri-
» gé : car je ne souffre point que ceux
» qui sont sous ma direction, fassent du
» mal, sans les en avertir. Pour la Fil-
» le, j'ai aussi bonne opinion d'elle que
» votre Grandeur. Elle est d'une hu-
» meur si douce, d'une vertu si pure,
» & d'un caractère si parfait, que nous
» sommes tous enchantés d'elle ; & à
» l'égard de sa beauté, quoique je ne
» fasse pas grand cas d'un si foible avan-
» tage, je vous puis assurer que c'est la
» plus belle créature qu'on ait jamais vüe
» dans cettè Paroisse. » Vous êtes bien
» impertinent, M. le Vicaire, interrom-
» pit Lady, de me tenir des propos
» aussi fadés. Il convient bien à un Mi-
» nistre, de prendre garde à la beauté
» des Filles. Vous êtes un juge excellent
» sans doute. Un homme qui n'est jamais
» sorti de cette Paroisse, se connoître
» en beauté ! quel ridicule ! de la beau-
» té, vraiment ! une Païsanne, être une
» beauté ! Cette Venus, sans doute peu-
» plera

» plera la Paroisse d'une race de beau-
» tés. Enfin sçachez , M. Adams , que
» nous n'avons déjà que trop de pau-
» vres ; & je ne veux point du tout per-
» mettre qu'on en augmente le nombre.
» Votre Grandeur se fâche contre moi
» un peu sans raison, repartit le Ministre.
» Il y a long-tems que ces deux jeunes
» gens désirent la consommation ; mais
» je les en ai empêchés. Je puis dire
» avec vérité , que je suis l'unique qui
» aurois pu leur persuader d'attendre
» la cérémonie. Mais je suis à présent
» obligé de prêter mon Ministère à
» M. Joseph , qui du consentement de
» Fanny , donné en ma présence , a re-
» quis la publication des bans. Oh je
» n'en doute point , répondit Lady ,
» qu'elle n'ait consenti. On ma dit qu'elle
» est folle des hommes. C'est là ap-
» paremment une de ses bonnes quali-
» tés : mais ils auront à requérir l'un
» & l'autre. Je vous défends de pu-
» blier le second ban sans mon or-
» dre. » Madame , repartit Adams , je
» les surtoirai , si quelqu'un y met ju-
» ridiquement opposition , & me la si-
» gnifie. Car cela est nécessaire , pour

» que je puisse les refuser. » Je vous
» en ai donné une raison suffisante, re-
» pliqua Lady. Ce Joseph est un misé-
» rable, & je ne veux point qu'il me
» couve un nid de gueux dans la Pa-
» roisse. » Avec la soumission & tout le
» respect que je vous dois, répondit
» M. Adams, votre Grandeur me per-
» mettra de lui dire, que le Procureur,
» M. la Mouche, m'a dit que celui qui
» sert un an dans la Paroisse, a droit
» de s'y établir. La Mouche, dit La-
» dy, est un Visionnaire & un faquin, de
» se mêler de ce qui me regarde. Je
» vous dis encore une fois, que je ne
» veux plus de ces embarras là ; ainsi
» je vous prie de ne point passer ou-
» tre. Madame, repliqua Adams, je
» vous obéirai en tout ce qui est lici-
» te ; mais la pauvreté des contractans,
» n'a jamais été regardée comme un em-
» pêchement, qui dûr les priver du
» mariage. Les Loix sont trop justes
» pour les maltraiter jusqu'à ce point
» là. Les pauvres sont privés de la plû-
» part des douceurs de la vie par leur
» pauvreté. Ce seroit être bien barba-
» re, que de vouloir encore leur inter-
» dire

» dire les innocens plaisirs d'un amour
» légitime , & de leur enlever les privi-
» lèges dont la nature a gratifié les ani-
» maux mêmes. Puisque vous vous mé-
» connoissez , s'écria la Dame , jusqu'à
» me perdre le respect en me tenant
» des discours si libres, je n'ai plus qu'un
» mot à vous dire. Je vous deffends de
» publier les bans , & si vous osez
» désobéir , je prierai le Docteur , vo-
» tre Maître , de vous mettre dehors.
» Oüi, Monsieur, voilà le parti que je
» prendrai, sans m'embarrasser ni de
» votre femme , ni de vos enfans. Alors
» vous pourrez aller demander votre
» pain , avec la Venus dont vous fai-
» tes tant de cas. Je ne sçai , repartit M.
» Adams , ce que votre Grandeur veut
» dire par les termes de *Maître* , & de
» *mettre dehors*. Je sers un Maître sou-
» verain qui ne m'abandonnera jamais ,
» pour avoir fait mon devoir ; & si le
» Docteur , c'est-à-dire M. notre Rec-
» teur , juge à propos de changer de
» Vicaire , j'espère que Dieu me pour-
» vira d'une autre place. Au pis aller ,
» nous avons des mains ; nous travail-
» lerons , & je ne doute point de la

» bénédiction du Ciel. Tandis que j'ai
» la conscience nette, je ne crains per-
» sonne. Je ne sçai à quoi j'ai pensé,
» dit Lady, quand je me suis abaissée
» jusqu'à vous parler. Je vois que vous
» êtes leur complice; ainsi vous n'avez
» qu'à vous en aller. Je vais ordonner
» qu'on ne vous laisse plus entrer au
» Château : je ne veux point que ma
» porte soit ouverte à des Ministres,
» qui courent le pays avec des beautés.
» Madame, repartit Adams, vous pou-
» vez vous épargner cette peine; je
» n'entre chez personne sans leur aveu.
» Cependant je suis persuadé, que quand
» vous aurez considéré cette affaire
» avec plus de sang froid, vous louie-
» rez plutôt que vous ne blamerez
» la conduite de votre très-humble ser-
» viteur. » Ensuite, après bien des ré-
» vérences, il lui dit, adieu.



CHAPITRE III.

Entretien de Lady Booby avec le Procureur la Mouche.

Après le dîner, Lady envoya chercher Monsieur la Mouche, qu'elle gronda violemment, de ce qu'il se donnoit les airs de se mêler de ses Domestiques. Il le nia fortement, & il avoit raison; tout son crime étant d'avoir dit à M. Adams, que les Domestiques avoient droit de s'établir dans les Paroisses, où ils avoient servi un an; ce qui est réellement selon les Loix. « Je ne prétend point, dit Lady, qu'aucun de ceux que je renvoye de mon service, vienne s'établir ici. Si c'est là tout ce que vous sçavez du Droit, je ferai venir un autre Procureur. » Si vous en faites venir cent, répondit la Mouche, ils ne peuvent, Madame, non plus que moi, changer la nature des Loix. Tout ce que nous pouvons en pareil cas, est de les éluder; & je sçaurai faire cela aussi bien qu'un autre, dès qu'il est question de vous
R iij » obéir.

» obéir. D'ailleurs, votre Grandeur a
» pu se tromper, en prenant la chose
» du mauvais côté. Il est vrai que j'ai
» dit qu'un homme qui avoit servi un
» an, s'étoit acquis un établissement.
» Or il y a une distinction à faire
» entre un établissement de droit,
» & un établissement de fait. L'é-
» tablissement de droit est préféra-
» ble à l'autre : c'est celui que j'ai sou-
» tenu. Admettons, s'il vous plaît, cet
» établissement de droit ; il lui est inu-
» tile, s'il n'a l'autre aussi pour lui. Or
» il n'est point établi de fait ; par con-
» séquent il n'est pas habitant ; s'il
» n'est pas habitant, il ne doit point
» être marié ici. M. Adams m'a dit
» votre volonté là-dessus, & vos rai-
» sons qui sont très valables : c'est afin
» que nous n'ayons point une augmen-
» tation de pauvres : nous n'en avons
» que trop déjà ; on devoit envoyer
» tout cela aux Isles. Si nous prouvons
» qu'il n'est pas établi de fait, la chose
» change de face. Ce que j'ai dit à
» M. Adams n'étoit donc qu'en suppo-
» sant qu'il l'étoit ; & s'il étoit ainsi, je
» craindrois. Je n'ai que faire de
» vos

» vos droits & de vos faits, ni de toutes
» vos subtilités, interrompit la Dame ;
» je n'entends rien à ce galimathias :
» vous êtes un impertinent de vous
» donner les airs de décider dans cette
» Paroisse ; on vous apprendra à vous
» taire : je vous le promets & vous tien-
» drai parole plutôt que vous ne voti-
» driez. Mais pour la Fille , je suis ré-
» solue de la chasser d'ici. Qu'elle soit
» aussi belle qu'elle voudra , je ne pré-
» tends point que mes terres leur payent
» contribution. Belle ! Oh vraiment vo-
» tre Grandeur veut se divertir , repli-
» qua la Mouche. M. Adams m'a fait
» son portrait, reprit la Dame , com-
» me si elle étoit une Déesse ; mais
» vous qui avez vû le monde , dites-
» moi un peu quelle espèce c'est. La
» plus forte guenon que j'aye vûe , re-
» partit le Procureur : votre Grandeur ,
» ne l'a donc jamais regardée. Ah la
» villaine ! la laide ! N'importe , reprit
» Lady ; vous sçavez , notre ami , que
» ces laides font des enfans aussi bien
» que les belles : ainsi il faut absolu-
» ment empêcher ce mariage. Vous
» avez raison , Madame : car l'o-

» pération de la cérémonie juridique
» des épousailles , avec la lettre de la
» Loi , transformeroit le droit en fait.
» Quand un homme est marié, il est éta-
» bli de fait , & par conséquent il ces-
» se dès ce moment là d'être regardé
» comme un Ambulant , ou , selon l'i-
» diome vulgaire , comme un Vaga-
» bond. Je verrai M. Adams, & je me
» fais fort de le gagner. La perte de
» son casuel lui tient peut-être au cœur.
» Je leverai moi-même cet obstacle :
» alors il n'aura plus d'objections à nous
» faire. Non , il est impossible que cela
» soit autrement : il faut que ce soit le
» casuel qui lui fasse peine , & votre
» Grandeur doit le pardonner : tout
» homme qui a une profession, est jaloux
» de ses honoraires. Pour cette affaire
» ci , en cas que votre Grandeur veuil-
» le m'y employer , je suis assuré d'y
» réussir. Les Loix de ce Royaume ont
» trop de sagesse , pour se prêter en fa-
» veur d'un Laquais , contre une Da-
» me , qui a autant de richesses & de
» noblesse que vous. Nous avons une
» carte sûre à jouer , c'est de le mener
» devant le Commissaire Tête-de-fer ,
» qui

» qui l'envoyera en prison sur le champ,
» en votre considération. Pour ce qui
» est de sa laidron , nous en ferons
» délivrés dès que le garçon sera cof-
» fré. Faites comme vous voudrez ,
» Monsieur , répondit Lady. Cepen-
» dant je voudrois être débarrassée d'el-
» le; car Slipslop m'a conté de ses tours.
» Je deteste les coquines ; & quoique
» vous m'assuriez qu'elle est laide , vous
» sçavez que ces créatures effrontées
» trouvent souvent des hommes , qui
» en veulent. Ainsi , pour empêcher
» que nous n'ayons une race de gueux
» à nourrir , faites la dénicher d'ici. »
» Rien n'est plus raisonnable , reprit
» le Procureur. Cependant je crains
» que les Loix ne vous manquent au
» besoin. Mais le Commissaire y sup-
» pléera de son mieux , pour vous oblir-
» ger. C'est une bénédiction pour ce
» pays , que cet homme là. Il nous
» a soulagé de bien des mendiants , que
» les Loix ne pouvoient attaquer. Je
» connois des Commissaires imbécil-
» les , qui font tout autant de façons
» pour mettre les gens en prison , &
» pour les y faire fouetter , que nos Ju-
» ges

» ges en font pour les faire pendre.
» Mais lui, il y en envoye quelque-
» fois une douzaine tout à la fois : il
» semble qu'il nage alors dans la joie.
» Dès qu'ils y sont entrés, ils n'en
» sortent que bien rarement ; la disette
» & les mauvais traitemens les ont bien-
» tôt consumés. » Une visite interrom-
pit cette conversation. Lady s'en al-
la pour faire les honneurs de chez
elle, & la Mouche fit sa révérence,
en promettant un bon succès.

Ce la Mouche étoit de ces gens qui
s'érigent en Procureurs : Avocats sans
étude, & sans connoissance du droit,
qui, au mépris de Themis, se mêlent
de tout, font naître des procès, broüil-
lent les familles, & prêtent leur ini-
que ministère à l'oppression & à la chi-
cane. Ce sont des pestes publiques,
qui avilissent la robe qu'ils portent,
& la font detester, en la faisant servir
à de si indignes usages. La passion, dont
Lady étoit prévenue pour Joseph, la
fit donc condescendre, ou plutôt se ra-
baisser jusqu'à comploter avec un mi-
sérable Procureur, à qui elle n'auroit
pas daigné parler sans cela. Sa jalousie
lui

lui fit lâcher aussi plusieurs mots, qui confirmèrent les soupçons que Slip-slop, à qui ce Procureur faisoit l'amour, lui avoit donnés des raisons qui porteroient Lady à persécuter avec tant d'opiniâtreté la pauvre petite Fanny. Ce qui fit que cette fourbe insigne débita tant de faussetés d'elle, dont le Lecteur se scandaliseroit avec raison, s'il n'étoit instruit de cette particularité.

CHAPITRE IV.

*Arrivée de M. Booby & de Pamela
son Eponse.*

Lady passa la nuit dans des inquiétudes mortelles ; son cœur étoit alternativement déchiré par l'amour, la haine, la jalousie, & la vengeance, sans qu'aucune de ces différentes passions pût vaincre l'autre.

Le Mardi étant un jour de Fête, elle fut à l'Eglise ; où elle eut la mortification inattendue d'ouïr M. le Vicaire publier à haute voix le second ban. Par bonheur il ne prêcha point ce jour là ; de sorte qu'elle eut
la

la facilité de s'en retourner tout de suite au Château , exhaler un venin qu'elle avoit retenu près de cinq minutes , par un effort presque surnaturel. Elle passa brusquement au travers de l'Auditoire, qui n'étoit alors composé que de M. Adams , son Clerc , sa femme, & Joseph qui portoit son Livre. En entrant dans son appartement , Slipslop l'aborda , en criant : Ah Madame !
» la Mouche a fait arrêter Joseph &
» Fanny , pour les mener devant le
» Commissaire. Toute la Paroisse est
» en allarme : ils disent qu'on va les
» faire pendre ; ce n'est que pleurs par
» tout. » Apparemment qu'ils l'ont mé-
» rité , répondit froidement Lady. Pour-
» quoi me rompez-vous la tête au su-
» jet de ces misérables ? Mais Madame ,
» reprit Slipslop , n'est-ce pas domma-
» ge qu'un si beau jeune homme soit
» exposé à mourir d'une mort virulen-
» te ? J'espère que les Juges auront de
» la commisération pour sa jeunesse.
» Pour Fanny , il n'importe ce qu'elle
» devienne ; car si Joseph a fait du
» mal , c'est elle qui l'a interverti : les
» hommes ne font de grandes mé-
» chan-

» chancetés , que quand ils sont métam-
» pſycoſés par ces créatures , qui ſont la
» dégradation de notre ſexe. » Après
un moment de réflexions , Lady fut
auſſi frappée de cette nouvelle que
Slipſlop ; car quoiqu'elle eût tout fait
pour ſe délivrer de Fanny ; elle pen-
ſoit tout autrement à l'égard de Jo-
ſeph.

Elle étoit abſorbée dans les réflexions
les plus trilles , quand elle fut tirée de
cet état , par le bruit d'un équipage qui
entra dans l'avant-Cour du Château.
Alors un Laquais vint lui annoncer
ſon Neveu , Mr. Booby , & avec Pa-
mela ſon épouſe. Elle ordonna auſſi-
tôt qu'on les fît entrer dans ſon ap-
partement , & en les attendant elle
compoſa ſon viſage le mieux qu'elle
put , étant un peu moins embarraſſée
que de coutume , parce qu'elle voyoit
les nôtces de Joſeph reculées , & qu'elle
ſe flattoit qu'en gagnant du tems , la
Mouche viendrait à bout de les rom-
pre tout à fait.

Cependant Lady crut que ſon La-
quais s'étoit trompé , en lui annon-
çant M. & Madame Booby ; car elle
ignoroit

ignoroit encore le mariage. Mais quelle fut sa surprise ! quand son Neveu lui présenta sa femme, en lui disant : ma Tante, voici mon épouse, l'aimable Pamela, dont vous avez sans doute entendu parler. Lady, toute fière qu'elle étoit, la reçut avec beaucoup de politesse, & lui témoigna même de l'amitié. Peut-être que Pamela fut redevable de cette bonne réception aux sentimens de Lady pour Joseph. C'étoit une conduite conséquente. Au milieu de leur entretien, un Laquais vint dire quelque chose à l'oreille de M. Booby, qui demanda alors à sa Tante la permission de s'absenter quelques momens, & à l'instant il sortit.

CHAPITRE V.

Cause & effets de la sortie de M. Booby.

Monsieur Booby & sa charmante femme s'étoient à peine assis, qu'un de leurs Laquais demanda à ceux de la maison des nouvelles de M. Joseph, de qui, disoit-il, Madame est
fort

fort en peine : car elle n'a point entendu parler de lui , depuis son départ de chez Lady. On ne tarda guères à lui conter l'avanture qui venoit de lui arriver. Celui-ci alla aussi-tôt en avertir son Maître , qui partit sur le champ , bien résolu de rendre un frere à Pamela , avant même qu'elle eût appris sa disgrâce.

Le Commissaire , qui ne demouroit qu'à un mille du Château , étoit connu de M. Booby , dont les terres étoient contigues à celles de cette espèce de Magistrat. Il alla droit chez lui , où il arriva dans le moment que le Commissaire mettoit la dernière main à l'œuvre. M. Booby s'étant fait annoncer , on lui répondit , que le Commissaire étoit occupé à signer la condamnation d'un homme & d'une femme , qu'il alloit faire écrouer dans les prisons , & que dès qu'il auroit fini il se rendroit auprès de lui. Cette réponse fit comprendre à M. Booby qu'il étoit tems d'agir : il entra donc sans façon dans la Sale où se tenoit ce ridicule Tribunal , & après les premiers complimens , il demanda de quel crime ces deux

deux jeunes personnes étoient coupables ; car c'étoit réellement Joseph & Fanny qu'il alloit envoyer en prison. Ce n'est qu'une bagatelle , répondit le Commissaire ; aussi je ne les ai condamnés qu'à un mois de prison avec la correction ordinaire tous les jours. Mais encore , qu'ont-ils fait pour mériter ce châtiment , demanda M. Booby ? Une petite friponnerie , répondit le Commissaire ; comme qui diroit un larcin : le fouet les corrigera. Fanny , qui s'étoit consolée de tout , dans l'idée de jouir , dans la prison même , de la compagnie de son cher Amant , pensa s'évanoüir aux paroles que le Commissaire venoit de prononcer : Helas ! Où auroit-il trouvé un bourreau assez cruel pour exécuter la Sentence. « J'ignore encore , reprit M. » Booby , dequoi il est question : le » fait , s'il vous plaît ; c'est cela que je » voudrois sçavoir. Lisez Monsieur , » lisez , il est écrit sur ce papier , » dit le Commissaire , en lui présentant un papier griffonné de sa propre main : car son Clerc étoit absent. M. Booby lut ce qui suit.

Dépo-

Déposition de Thomas Manceau, Laboureur, faite devant moi, un des Commissaires du Roi pour la Province de Sommerset.

LE déposant dit. Et en premier lieu ledit Thomas Manceau fait serment pour lui-même, disant que le 20 Octobre, il a vu & apperçu Joseph Andrews & Françoise Goodville, qui se promenoient dans un certain verger de Pommiers du Domaine & appartenance de Robert la Mouche ; que ladite Françoise Goodville s'est avancée du côté d'un noisetier, en foulant l'herbe sous ses pieds, au grand dommage dudit Robert la Mouche ; ce que voyant ledit Joseph Andrews, il a quitté le sentier battu pour la suivre, & a tiré de plus un couteau de sa poche, avec lequel il a coupé une baguette du noisetier, qu'il a donnée sur le champ à Françoise Goodville ; ce qui a été agréé d'elle : ainsi elle est la receleuse & complice dudit larcin. De plus, ledit Robert la Mouche dit avoir fait

Tome II.

S

» dans

» dans les mains de ladite François
» Goodville une baguette qu'il croit
» être sienne, & à lui appartenante, &c.

« Ah ! Ciel ! s'écria Monsieur Boo-
» by, quoi, Monsieur, vous écroule-
» rez deux jeunes gens dans une prison
» pour y être fouettés, parce qu'en se
» promenant ils ont coupé une baguet-
» te de noisetier ? » Je prétends leur
» faire grace encore, répondit le Com-
» missaire ; car si j'avois écrit à la pla-
» ce d'une baguette, que c'étoit un
» jeune arbre, ils seroient pendus tous
» deux. Ecoutez, s'il vous plaît,
» ajouta-t'il, en tirant M. Booby à l'é-
» cart ; je ne suis pas accoutumé à cer-
» te sévérité ; mais Madame votre Tan-
» te, Lady Booby, veut les chasser de
» sa Paroisse ; ainsi j'ai fait avertir le
» Chasse-gueux par la Mouche, que c'est
» ma volonté qu'il les laisse s'évader,
» en les conduisant en prison à la Vil-
» le. Ils étoient prêts à s'épouser : La-
» dy n'a pas eu d'autre moyen pour les
» en empêcher. J'aurai soin de satisfai-
» re ma Tante, repliqua Booby. Jo-
» seph n'est pas fait pour être à charge
» à la Paroisse, ni à personne. Si vous
» voulez

« voulez m'obliger vous les remettrez
« entre mes mains , au lieu de les en-
« voyer en prison. Oüi-da , répondit
« le Commissaire , de tout mon cœur :
« je suis prêt à faire tout ce que vous
« voulez. » Nos deux criminels furent
donc remis entre les mains de leur pro-
tecteur : l'ordre du Commissaire fut
déchiré , le Chasse-gueux renvoyé , le
Procureur condamné à se taire , & les
prisonniers rendirent grâces à leur Li-
bérateur , avec une joie plus aisée à
comprendre qu'à décrire. Joseph con-
noissoit M. Booby , mais non pour son
beaufrere , ignorant le mariage de sa
sœur. Il fut donc bien surpris de voir
entrer chez le Commissaire un La-
quais chargé d'un porte manteau , &
d'entendre ce Gentilhomme demander
une chambre , où il pût se retirer avec
Joseph. Le Commissaire ayant fait ou-
vrir une salle , M. Booby y entra , en
disant à Joseph de le suivre. On tira
du porte-manteau un habit & du lin-
ge , & on dit à Joseph de s'habiller , &
que ces vêtemens étoient pour lui. Aus-
si-tôt il retourne auprès du Commis-
saire , laissant Joseph dans un étonne-

ment inconcevable. Le Commissaire s'entretenoit avec Fanny, qui étoit entrée chez lui. Son chapeau de paille baissé sur ses yeux, pour cacher son visage & ses pleurs, l'avoit empêché de voir des charmes, qui eussent rendu l'arrivée de M. Booby inutile, du moins pour elle, si ce Commissaire eût pu l'envisager. Il ne l'eut pas plutôt regardée, qu'il fit mille imprécations contre lui-même, d'avoir jamais conçu la pensée de la mettre en prison, pour y être fouettée. Il y eût volontiers envoyé sa propre femme à sa place, si, à ce prix, la charmante Fanny eût consenti d'occuper la sienne. Ses yeux étant charmés, son cœur conçut des desirs, & sa tête des projets. Il profita donc de quelques instants que Mr. Booby le laissa libre avec elle, pour dire à cette fille, combien il étoit mortifié de l'avoir traitée si durement avant de la connoître, ajoutant que puisque Lady Booby ne la vouloit pas souffrir dans sa Paroisse, il lui offroit une place chez lui, où elle pourroit vivre en repos sous sa protection. . . Fanny le remercia très respectueusement, & lui

lui dit que si Joseph y consentoit, elle le accepteroit son offre ; elle ajouta que Lady leur en vouloit sans sujet ; & qu'elle croyoit que Mademoiselle Slipslop étoit la cause de cette persécution.

Le retour de M. Booby interrompit cet entretien, & le Commissaire, plutôt par jalousie que par respect, envoya Fanny à la Cuisine ; ce que M. Booby permit, afin d'éviter une explication qu'il n'eût pu fuir, s'il se fût opposé à sa retraite. Après quelques momens d'entretien sur diverses choses assez indifférentes, Joseph se présenta à eux avec une épée, un habit bleu bordé d'or & une veste d'écarlate galonnée. Le Commissaire fut fort surpris de cette métamorphose, & encore plus, lorsqu'il vit M. Booby, faire monter Joseph & Fanny dans son Carrosse. On prit congé de lui, & on se rendit au Château.

Ils n'avoient fait que très peu de chemin, quand M. Booby, voyant un homme empressé courir dans les champs, demanda à Joseph s'il le connoissoit :
" Je n'ai jamais, dit-il, vu faire de
" pareilles

» pareilles enjambées. Monsieur, s'écria
» Joseph, c'est notre bon Vicaire
» Adams. » Helas ouï, ajouta Fanny !
» Le bon homme croit que nous som-
» mes encore dans la peine. Dieu le
» benisse, reprit Joseph ! il n'a pas son
» semblable dans l'univers. Est-il donc
» si honnête homme, demanda Mon-
» sieur Booby ? appelez-le, Joseph,
» nous le ramènerons avec nous. » Le
Cocher arrêta ses chevaux, & Joseph
appella M. Adams, qui reconnoissant
sa voix, s'avança du côté du Carosse.
M. Booby, qui se contraignit pour ne
point rire (tant sa figure étoit comi-
que) le pria de prendre place dans la
voiture. Il s'en défendit long-tems,
peut-être par le souvenir du Carosse
de M. Pierre Ponce ; cependant il fa-
lut céder aux pressantes sollicitations
de M. Booby. Ce fut alors que ce Gen-
tilhomme instruisit Joseph de son ma-
riage avec Pamela : ce qu'il avoit dé-
jà appris du Laquais qui l'avoit aidé à
s'habiller. M. Booby peignit son bon-
heur dans la possession d'une si charman-
te épouse, & ajouta que tous ceux qui
lui appartenoient, lui étoient chers. Jo-
seph

seph lui témoigna sa reconnoissance, le plus vivement qu'il lui fut possible. Mais M. Adams l'interrompit par un cri de joie. Il venoit de s'appercevoir de l'habit magnifique de Joseph : ce qui lui fit verser des larmes, & claquer de ses doigts, comme un extravagant.

Quand ils furent arrivés au Château, M. Booby leur dit le reste dans le vestibule, jusqu'à ce qu'il eût le tems de prévenir Lady, qu'il trouva s'entretenant avec Pamela. Il lui dit, qu'il avoit à l'entretenir en particulier ; ils passerent donc l'un & l'autre dans un cabinet, où il lui parla dans ces termes.

« Madame, lui dit-il, j'ai résolu d'a-
« voïer & de considérer tous les parens
« de la vertueuse & charmante per-
« sonne que j'ai eu le bonheur d'épou-
« ser, comme mes parens propres. J'au-
« rai à ceux-ci des obligations intimes,
« s'ils veulent bien en faire autant.
« Son frere Joseph, il est vrai, a été
« votre domestique : mais il est aujour-
« d'hui mon beaufrere ; & j'ai la con-
« solation de voir que ni son caracte-
« re, ni sa figure, n'ont rien qui doi-

» ve

« ve me faire rougir , en lui donnant
« ce nom. Il est là-bas , vêtu en Cava-
« lier, & sur le pied que je prétends qu'il
« paroisse dans le monde. Vous me
« comblerez de joie , si vous voulez
« bien l'admettre à votre table , où
« mon Epouse le verra avec plaisir ,
« quoiqu'elle n'ose le témoigner.

Ce coup de fortune passoit l'espé-
rance de Lady : elle fut si transportée
de joie , qu'elle répondit avec un peu
d'imprudencce : « Mon cher Neveu, il est
« facile de me persuader , de faire tout
« ce qui peut flatter Joseph Andrews.
« Qu'est-ce que je dis ? ajouta-t-elle ,
« en s'interrompant, je suis folle. Je veux
« dire , que je suis prête à faire tout ce
« qui peut vous faire plaisir. Puisqu'il
« a l'honneur d'être votre beaufrere, je
« ne refuse point de le reconnoître &
« de le recevoir sur ce pied-là. » M. Boo-
by la remercia de sa complaisance &
de sa politesse. « Mais , Madame , re-
« prit-il , j'ai encore une grace à vous
« demander. Il y a une jeune personne
« avec lui..... » Mon Neveu , s'écria
« Lady , sans vouloir l'entendre , il ne
« faut point abuser de ma facilité. Quoi !
« parce

» parce que je veux bien recevoir vo-
» tre beaufrere à ma table, vous vou-
» driez encore que je mangeasse avec
» toutes les petites gredines du pays. »
» Vous ne la connoissez point ma che-
» re Tante, repartit M. Booby; c'est
» la plus aimable fille que vous ayez ja-
» mais vuë. Sa figure a été formée par
» les graces. Sa vertu, sa douceur, son
» air noble. Je ne m'embarrasse
» point de sa figure, ni de son air,
» interrompit Lady. Cela est inutile,
» je ne la souffrirai point à ma table.
» La priere que vous me faites, mon
» Neveu, est une injure. »

Monsieur Booby, qui sçavoit qu'elle étoit ferme dans ses résolutions, lui fit des excuses, & promit de ne lui en plus parler. Lady & lui se séparèrent, elle pour aller rejoindre Pamela, & lui, pour dire à Joseph le succès de sa négociation. « Je vais vous mener auprès de votre sœur, lui dit-il; mais pour Fanny, je ne puis rien obtenir. » Joseph le pria de permettre qu'il ne vît sa sœur qu'en particulier, afin de revenir auprès de sa chere Maîtresse. Mais M. Booby, qui

Tome II. T sçavoit

ſçavoit le plaisir que Pamela ressentiroit à la vuë de son frere , ne voulut point y consentir. « Vous êtes assuré , » lui dit-il , que votre Fanny est en sûreté & en bonne main ; vous ne vous en éloignez que pour peu de tems , ou plutôt vous ne vous en éloignez point , puisque vous la rejoindrez quand il vous plaira. Cependant je me flatte que vous resterez sans ennui auprès d'une sœur , qu'il y a si long-tems que vous n'avez vuë , & qui vous aime si tendrement. » Joseph , qui aimoit véritablement sa sœur , céda aux remontrances de M. Booby , & après avoir mis Fanny (qui étoit charmée de n'être point forcée de paroître devant Lady) entre les mains de M. Adams , il suivit M. Booby à l'appartement où étoient les Dames ; tandis que Fanny avec le Ministre prit le chemin de son Presbytere.

CHAPITRE VI.

Joseph Andrews couche au Château.

Dialogue entre Lady Booby & Slipslop sa suivante.

L'Entrevue de Pamela & de Joseph, se passa en des témoignages réciproques de tendresse & de joie, accompagnées de larmes, que M. Booby vit avec plaisir couler de leurs yeux, & sa Tante avec dépit. Ces innocentes caresses augmentèrent sa passion, déjà réveillée par l'air galant que Joseph avoit sous son nouvel ajustement. Sa force, sa grace, & tous ses charmes lui parurent dans un nouveau degré. Afin de juger de son esprit, dont elle ignoroit la vivacité, faute de s'être assez abaissée pour l'entretenir familièrement, elle se joignit à M. Booby son Neveu, & à Pamela, pour le prier de leur conter ses Aventures: ce qu'il fit de très-bonne grace. Elle en fut peu contente, par rapport aux traits qui pouvoient concerner Fanny, dont M. Booby

by lui vanter la beauté & les agré-
mens ; ce qui l'aigrissoit encore con-
tre cette charmante Fille. « Je m'éton-
ne, Madame, dit-elle, en s'adressant
à Pamela, que mon Neveu qui pré-
tend vous avoir épousée par inclina-
tion, s'avise de vous entretenir de
la beauté d'une autre. Pour moi, j'a-
voüe que j'aurois de la peine à le
soutenir, si la chose me regardoit :
j'en serois jalouse. Vous avez raison,
Madame, répondit Pamela, mais il
faut avoir de l'indulgence pour M.
Booby : ses yeux sont sujets à se mé-
prendre à l'égard de notre sexe ; il
y trouve quelquefois plus de charmes
qu'il n'y en a. » A ces mots, les Da-
mes fixerent leur vuë sur une grande
glace qui étoit devant elles, & Lady
continua, en disant que les hommes
étoient fort sujets à se tromper sur la
beauté. Puis sans regarder que leurs
propres visages, elles s'exhalerent en
complimens réciproques.

Quand l'heure de se coucher fut ve-
nue, Lady dit à Joseph, qu'elle lui
avoit fait préparer un lit. (Le Lecteur
aura la bonté de se souvenir que desor-
mais

mais nous ajoûterons le titre de *Monsieur*, en parlant de *Joseph*, puisqu'il peut à présent y prétendre avec autant de raison que bien d'autres, en vertu d'un droit incontestable, consistant dans son habillement.) M. Joseph s'excusa de son mieux, sans oser cependant refuser de coucher au Château; quoiqu'il eût bien mieux aimé aller rejoindre Fanny chez M. Adams. Mais Lady persista à le vouloir retenir, sous prétexte qu'il ne trouveroit point dans le village une maison qui fût propre à loger un homme du rang auquel il étoit destiné. Pamela & son mari se mirent de la partie, & il fallut abandonner l'espérance de revoir Fanny jusqu'au lendemain. Cependant cette tendre amante l'attendoit jusqu'à minuit, avec M. Adams & sa famille, qui eurent la complaisance de veiller avec elle. A la fin elle se coucha, non pour dormir, mais pour rêver à celui qui causoit toutes ses peines & tous ses plaisirs.

M. Joseph se leva de bonne heure pour l'aller trouver. Elle entendit sa voix, & s'étant habillée à la hâte, elle descendit dans la salle où il étoit.

Ils passerent deux heures ensemble, avec un plaisir inexprimable ; & avec la permission de M. Adams , ils fixerent leurs nôces au lundi suivant. Après avoir pris cette résolution , M. Joseph retourna au Château , selon sa parole , pour y déjeuner avec sa sœur.

Il est tems de retourner à Lady , pour instruire le Lecteur de ce qui se passa chez elle le soir , lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre. Que pensez-vous , Slipslop , demanda-t-elle en entrant dans sa chambre , de cette merveille que mon Neveu a épousée ? Slipslop , qui ne sçavoit sur quel ton elle devoit répondre , ne repliqua que par un *plait-il , Madame ?* Je vous demande, repeta Lady , ce que vous pensez de cette petite poupée , qu'on veut que je nomme ma nièce ? Slipslop , instruite autant qu'il falloit par l'épithète & par le ton , se mit à déchirer Pamela. Elle la défigura si bien , que son mari même ne l'auroit pas reconnue. Lady l'aida dans ce pieux ouvrage , & conclut son panégyrique par ces mots. Vous lui rendrez justice , Slipslop : cependant toute laide qu'elle est , c'est

un

un Ange en comparaison de Fanny. Slipslop alors quitta Pamela , pour mettre en pièces Fanny : ce qu'elle fit d'une façon barbare , & elle conclut en priant Madame , de lui dire , si elle avoit jamais vû aucun de ces gens de la lie du peuple , qui ne se ressentit de sa basse origine. « J'ai vû une seule ex-
» ception , repartit Lady. Vous devinez
» qui je veux dire. Non en vérité , ré-
» pondit la suivante. C'est un jeune hom-
» me , reprit sa Maîtresse..... Vous avez
» aujourd'hui l'esprit étrangement bou-
» ché. Oh ! que vous avez bien raison ,
» répondit Slipslop , & que je suis stu-
» pide ! Oüi , Madame , il y a une
» modification à cet apophrème , &
» une exception à cet axiome , actuel-
» lement dans le Château. N'est-il pas
» vrai , reprit Lady ? Il a un air si no-
» ble , qu'un Prince pourroit l'avoüer
» pour son fils. Ses manieres feroient
» honte en vérité à nos gens de Cour.
» Il n'emprunte de sa naissance qu'une
» complaisance parfaite , qui le fait cé-
» der en tout à ses supérieurs , sans ce-
» pendant aucune trace de servile sou-
» mission. Toutes ses actions n'expri-

ment que le respect & la reconnois-
sance , & n'inspirent que l'amour.....
Enfin sa vertu , sa piété à l'égard
de ses parens , la sincérité qui règne
dans ses paroles , sa fidele amitié ,
son ouvrage , la bonté de son cœur.
..... Ah , Slipslop , que n'est-il
Gentilhomme , pour faire le bonheur
de quelque Dame , doüée d'un égal
mérite ! C'est bien dommage en vé-
rité , répondit Slipslop. Il est certain ,
continua Lady , qu'une femme qui
penseroit à lui , deviendrait méprisa-
ble , malgré toutes les qualités du
corps & de l'esprit que nous venons
de remarquer. Pour moi je me dé-
testerois si j'étois capable d'une telle
sottise. Sans doute , Madame , dit
la suivante. Et pourquoi *sans dou-*
te , s'il vous plaît ? Je vois que vous
êtes l'écho de chaque personne qui
vous parle. Ne mérite-t'il pas mieux
la tendresse & l'attachement d'une
femme sensée qu'un noble Campa-
gnard , qu'un libertin de la Cour , ou
qu'un ridicule petit-maître ? Cependant
c'est toujours à quelqu'une de ces trois
espèces que nous sommes forcées de
nous

» nous sacrifier , pour éviter la criti-
» que du monde & la colère de nos
» parens. Il faut nous donner à l'objet
» de notre mépris , & mépriser ceux
» qui méritent notre estime. Contu-
» me , bienséance , honneur , tyrans
» impitoyables ! Vous voulez qu'on s'im-
» mole , & qu'on préfère la naissance ,
» le bien , le rang , au mérite , &
» aux dons les plus précieux de la na-
» ture. En vérité , s'écria Slipflop ,
» qui voyoit de quel côté venoit le
» vent , si j'avois été grande Dame , je
» me serois mocquée de la coutume.
» Voyez - vous , Madame , pour vo-
» tre bien , & pour votre rang , qui
» n'est pas peu de chose , je ne voudrois
» pas me gêner comme vous faites. Je
» ne parle point de moi , répondit La-
» dy : je supposois le cas qu'une fille
» de condition eût du goût pour ce
» jeune homme là , faute d'avoir vû le
» monde. Qui ? moi ? Tu ne me soup-
» çonnes pas assurément. Non ,
» Madame , certainement , dit la sui-
» vante. Quoi , *non* , reprit Lady , &
» à propos de quoi répondez - vous
» avant qu'on ait achevé de parler ? Il
» faut

» faut avouer qu'il est charmant : Mais,
» non , Slipslop , mon tems est passé ;
» les hommes ne me touchent plus :
» j'ai perdu un Mari qui..... Tu le
» sçais : à quoi bon le rappeler , puis-
» que mon unique ressource est dans
» l'oubli ? Allons Slipslop , conte moi
» quelqu'une de tes sornettes , pour me
» distraire : conte moi quelque chose
» de M. Andrews. » Hé bien , dit la
» suivante , Monsieur Joseph Andrews
» est le plus bel homme que j'aye vû
» de ma vie ; & si j'étois Duchesse , il
» ne resteroit pas long-tems comme il
» est. Vous direz tout ce qu'il vous
» plaira de la coutume & de la bien-
» séance. Mais je sçais bien moi , que de
» tous les jeunes Seigneurs qui venoient
» chez vous à Londres , il n'y en a pas
» un seul que je voulusse mettre en
» comparaison avec M. Joseph. Ce ne
» sont que des freluquets. J'aimerois
» mieux , Dieu me pardonne , être la
» femme de notre M. Adams , que d'au-
» cun de ces colifichets. Je m'embaras-
» serois bien de ce que le monde diroit
» de moi , si j'étois dans les bras d'un
» homme que j'aimerois. Il y a des
» gens

» gens qui critiquent les autres , parce
» qu'ils possèdent un bien que ces mê-
» mes gens *appétent*. De sorte donc , dit
» Lady , que si tu étois femme de con-
» dition , tu n'hésiterois pas d'épouser
» M. Joseph Andrews ? Pas un instant ,
» répondit Slipslop , s'il vouloit de moi.
» Bête , animal , s'écria la Dame : s'il
» vouloit d'une femme de condition !
» Est-ce que la chose est douteuse ? Je
» ne le croirois pas , répondit la sui-
» vante , si Fanny étoit plus éloignée
» de lui. Pour moi , si j'étois à votre
» place , ayant tant soit peu de goût
» pour M. Joseph Andrews , je la ferois
» chasser de la Paroisse. La Mouche fe-
» roit bientôt cette affaire là , si vous
» vouliez lui en parler.

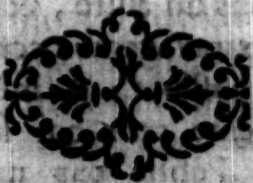
Ce que Slipslop venoit de dire , dé-
concerta sa Maîtresse. Elle craignoit
que la Mouche ne l'eût trahie , ou
qu'elle ne se fût trahie elle-même. Après
quelques momens de silence , s'étant un
peu remise , elle parla en ces termes.
« Je suis étonnée, Slipslop, de la liberté
» que vous vous donnez , en parlant
» comme vous venez de faire. Préten-
» dez-vous insinuer que c'est moi qui
» ai

» ai suscité la Mouche contre cette
» Fille, par rapport à Joseph ? Ah !
» Madame, s'écria la Suivante toute ef-
» frayée, me soupçonnez-vous d'inven-
» ter des impertinences comme celles-
» là. Je ne vous crois pas assez har-
» die pour oser le faire, repliqua La-
» dy. Ma conduite a été trop régulière,
» pour que la malice même y trouve à
» mordre. Je ne me suis jamais com-
» portée, de façon à donner prise à la
» médifance, & je n'ai pas suivi l'é-
» xemple de plusieurs femmes que vous
» connoissez, en prenant des libertés
» indécentes, même avec mon Epoux.
» Mais le cher homme qui n'est plus
» dans ce monde (ici elle sanglota)
» s'il étoit encore vivant, (ce mot en-
» traîna quelques larmes) ne pourroit
» me reprocher une seule action ten-
» dre, ou même passionnée à son égard,
» pendant tout le tems que nous avons
» vécu ensemble. Il ne m'a jamais em-
» brassée, que je ne lui aye bien rémoi-
» gné qu'il me faisoit de la peine. Je
» suis sûre que pour cet effet il n'a ja-
» mais cru que je l'aimois. Depuis sa
» mort, tu le sçais toi-même, quoiqu'il
» y ait

« y ait six semaines (un jour seulement
« de moins) je n'ai reçu aucune visite
« jusqu'au moment que mon fou de
« Neveu s'est avisé de me venir voir
« avec sa poupée. Jusques-là, je m'é-
« tois bornée à certain nombre d'amis
« choisis. Cependant tant de circon-
« pection ne me garantit peut-être pas
« d'un soupçon offensant. On peut me
« croire livrée à une passion que je mé-
« prise ; & pour qui ? pour un jeune
« homme de la lie du peuple, pour un
« garçon qui a porté ma livrée. Je n'en-
« tends rien dans tout ceci, Madame, je
« vous assure, interrompit Slipshod. Je
« vous crois, reprit la Dame ; cette fa-
« çon délicate de penser n'existe que
« dans un cœur pétri d'une matière
« plus noble que le sien. Tu es une
« créature d'une espèce inférieure. La
« race d'Andrews & la tienne sont de
« niveau : tu es une insecte organisée
« sous la forme d'une femme. Je vous
« assure, Madame, repliqua la suivan-
« te, piquée de ce discours, que je ne
« suis non plus insecte qu'organisée ;
« ou du moins que je ne le suis pas
« plus qu'une autre. Vous parlez vrai-
« ment

» ment comme si les domestiques étoient
» faits de toute autre chose que les gens
» de qualité. Mais, Madame, les Do-
» mestiques sont chrétiens aussi bien
» que leurs Maîtres; ils sont comme
» eux faits de chair & de sang, &
» Monsieur Andrews en est une bon-
» ne preuve. N'est-il pas aussi beau
» qu'un Mylord? Par conséquent son
» sang est aussi bon. Pour moi je crois
» que mes *Corpucules* ne sont pas plus
» grossiers que ceux des autres: & si
» Monsieur Andrews étoit mon amant,
» je ne rougirois point de dire pu-
» bliquement qu'il est Gentilhomme;
» car tous ceux qui l'ont vû dans son
» bel habit, disent qu'il a l'air d'un Duc.
» Lui grossier! Non, je ne puis souff-
»rir d'entendre parler si mal de lui,
» puisqu'il ne parle jamais mal des
» autres. Sa grossièreté ne git assuré-
» ment pas dans son humeur; car il
» est doux & très-poli; ni dans sa
» peau, car elle est unie comme une
» glace, & blanche comme celle d'un
» poulet. Si j'étois Mademoiselle An-
» drews, avec mille écus de rente, je
» ne voudrois pas changer avec une
» Reine.

» Reine. Une femme qui ne se con-
» tenteroit pas d'un amant tel que lui ,
» mériteroit de n'en avoir aucun dans
» toute sa vie , puisqu'il a tout ce qu'il
» faut pour rendre une femme heu-
» reuse. Ah , que ne suis-je une gran-
» de Dame , pour l'élever si haut , que
» personne n'osât lui reprocher sa nais-
» sance ! » En achevant ces mots ,
elle prit les bougies , & demanda
à Lady , si elle avoit affaire d'elle.
Non , répondit la Dame , qui étoit
au lit dès le commencement de cet
entretien. Va te coucher tu es la plus
plaisante Fille du monde , avec tes fol-
les imaginations.

**CHAP.**

CHAPITRE VII.

*Réflexions judicieuses , qu'on défie de
trouver dans les Romans François.
Conseils salutaires que Monsieur Boo-
by donne à son beaufrere. Avanture
de Fanny avec un petit Maître.*

UNE habitude contractée depuis
long-tems a tant de pouvoir sur
l'homme, qu'il n'y a presque rien d'ex-
traordinaire qu'on ne puisse croire,
quand c'est un effet de cette habitude.
Un avare, qui s'est accoutumé à voler
le public, qui parvient enfin jusqu'au
point de se filouter lui-même, & de
voler ce qu'il met dans un endroit pour
le cacher dans un autre, & prend plai-
sir à cette extravagante occupation, est
une chose possible, & même proba-
ble. De même ceux qui sont faits à
tromper le Public par un extérieur
d'honnête-homme, à force d'en im-
poser aux autres, se persuadent à la fin
qu'ils possèdent toutes les qualités, dont
ils fascinent les yeux des autres. Pour
appli-

appliquer cette observation, il est bon de sçavoir, que la passion qu'on nomme Amour, donne de l'exercice à tous les talens & à toutes les facultés du beau sexe, & que les Dames, quand elles aiment, sont tant soit peu inclinées à la fourberie. Et pouvons-nous nous en plaindre, si nous réfléchissons que cette charmante partie de la création est dès sa naissance instruite dans le grand Art de feindre? Dès que la petite fille commence à béguaier, on lui défend la familiarité avec les enfans de l'autre sexe. Ensuite on commence à lui dire, que le garçon est un animal dangereux, dont il faut se garder; que bien loin de joüer avec lui, ou de le caresser, il faut qu'elle le chasse d'après d'elle, s'il s'avise de l'aprocher de trop près. Quand elle est devenue grande, on lui insinue adroitement, que si elle a aucune liaison d'amitié avec lui, les autres filles la regarderont comme une infame, & la chasseront de leur société. Ces premières impressions, fortifiées par leur Gouvernante & par leurs compagnes, leur inspirent tant d'horreur pour ce monstre, qu'il

quinze ans elles l'évrent comme un fléau, en se targuant d'une antipathie vertueuse, qu'elles jurèrent de conserver toute leur vie. Elles le croient alors, & se flattent de la chimérique espérance, de passer leurs jours sans tomber entre les pattes du monstre, à l'exemple de quelque vieille Vestale leur Tante ou leur Cousine. Mais quand elles ont passé le troisième lustre, & qu'elles commencent à considérer l'avenir, elles pensent avec chagrin que vu le grand nombre de ces monstres qui les environnent, qui fourmillent dans le monde, & qui se présentent sans cesse à elles sous différentes figures, & sous des noms divers, il leur sera comme impossible de s'en garantir. Lorsque ledit monstre se met à leur poursuite (ce qui n'arrive guères qu'après qu'elles ont passé la seconde année climatérique:) elles voyent alors la témérité de leurs projets, & songent à d'autres voies pour se garantir du danger. Elles prennent alors le parti de se rendre aimables à ses yeux, & de lui plaire, afin de lui ôter par ce moyen l'envie de leur nuire. Elles y réussissent, mais

mais en s'apriivoisant avec lui , elles perdent l'idée de sa féroçité , & se hazardent à lui parler. Le trouvant tout autre qu'on le leur avoit dépeint , elles se plaisent à faire des épreuves de sa douceur , de sa tendresse , & de sa complaisance , jusqu'à-ce qu'elles passent , par une foiblesse attachée à la nature humaine , d'un excès à un autre ; avec la même promptitude qu'un oiseau vole de branche en branche Enfin l'Amour prend la place , que la crainte occupoit auparavant. Mais comme l'enfant qu'on élève dans la frayeur de ces riens , qu'on nomme spectres , retient jusqu'à la mort une espèce de crainte de ces êtres imaginaires , malgré la conviction de leur impossibilité ; de même les Filles , quoique convaincues par leur propre expérience que l'animal est fort traitable , ne laissent pas de le traiter toujours comme un animal à fuir , & de l'éviter , pour se garantir de la critique de leurs compagnes , qu'elles entendent déclamer contre lui ; de sorte que plus elles l'aiment , plus elles crient haut , afin d'ébloüir le Public , & de lui persuader qu'elles ont une entre-

re aversion pour lui. En voulant ainsi tromper les autres, elles parviennent à la fin à se tromper elles-mêmes, & croient souvent qu'elles haïssent à la mort celui qu'elles aiment avec la plus vive passion. Lady Booby étoit dans ce cas. Dans le commencement elle avoit aimé Joseph, sans le sçavoir; & dans la suite s'étant apperçue de son amour, elle crut l'aimer bien moins qu'elle ne l'aimoit en effet. Depuis l'arrivée de Pamela chez elle (ce qui l'avoit fait paroître à ses yeux sous une figure honnête) elle avoit conçu, sans le sçavoir, un dessein, que l'amour lui eût encore déguisé long-tems, si un songe ne lui eût dévoilé le mystère.

Dès qu'elle fut en état d'être vuë, elle fit appeller son Neveu; & lui ayant fait de grands complimens sur son choix, « Vous voyez, continua-
» t'elle, par la complaisance que j'ai
» eue pour vous, en admettant Joseph
» à ma table, que je regarde les An-
» drews, non seulement comme vos pa-
» rens, mais presque comme les miens;
» puisque vous vous êtes alliés avec eux.
» Vous avez raison de vouloir les élever

» le

» le plus que vous pourrez. Ainsi vous
» devriez dissuader Joseph de son ma-
» riage ; parce que cela ne peut qu'é-
» tendre la bassesse & la pauvreté de sa
» famille. Au lieu qu'en lui achetant
» quelque emploi honorable , vous le
» mettez en état de profiter des dons
» que la nature lui a prodigués , pour se
» procurer quelque parti plus avanta-
» geux. »

Monsieur Booby goûta cet avis , &
à son retour dans l'appartement de Pa-
mela , où il trouva Joseph , il lui parla
en ces termes. « La tendresse , mon
» cher Joseph , que je ressens pour Pame-
» la mon épouse , s'étend à son frere ,
» & à toute sa famille , que je considère
» autant que s'ils étoient mes égaux. Je
» crois que vous en êtes convaincu. Par-
» donnez donc à mon amitié , qui m'o-
» blige à vous parler sur un sujet , qui
» peut vous faire quelque peine ; mais
» votre propre intérêt le demande : &
» si mon amitié vous est chere , je vous
» conjure , ou plutôt j'exige , que vous
» rompiez vos engagemens avec une
» fille qui ne vous convient point , étant
» mon beaufrere. Je prevois la répu-
» gnance

» gnance que vous aurez à m'accorder
» cette preuve d'amitié ; mais par la suite
» vous me remercirez de ma sévérité.
» J'avoue que votre Maîtresse est char-
» mante ; mais la beauté toute nue ne
» suffit pas pour faire un mariage heu-
» reux. Je vous assure , Monsieur , ré-
» pondit Joseph , que c'est la moindre des
» perfections de cette aimable Fille ; car
» je ne connois aucune vertu dont elle
» ne soit dotée. » Pour ses vertus , re-
» prit M. Booby , vous ne pouvez en
» être le juge : mais vous trouverez
» parmi les femmes d'un plus haut
» rang de quoi vous en consoler. Je me
» propose de vous mettre en état de les
» connoître , à moins que votre obsti-
» nation ne vous porte à vous engager
» malgré moi dans un mariage , qui me
» déplairoit beaucoup , & qui chagri-
» nerait extrêmement vos parens , en
» leur ôtant la douce espérance de vous
» voir faire une figure avantageuse dans
» le monde. Je ne puis croire , repli-
» qua Joseph , que mes parens soient
» en droit de sacrifier mon bonheur à
» leur ambition. D'ailleurs que dirait-
» on de moi , si l'élévation de ma sœur
» me

» remplissoit d'un orgueil assez sauva-
» ge, pour me faire mépriser mes égaux ?
» Non , Monsieur , ajouta-t'il , je ne
» romprois pas avec ma chere Fanny ,
» quand même je serois en état de l'é-
» lever aussi haut que vous avez fait
» ma sœur. » Votre sœur , & moi , ré-
» pondit M. Booby , nous vous sommes
» obligés de la comparaison. Cepen-
» dant votre Fanny , ne doit pas assu-
» rément être comparée à Pamela , ne
» possédant ni ses charmes , ni son es-
» prit. Mais puisque vous me rappelez
» ce que j'ai fait en faveur de Pamela ,
» sçachez que mon rang & ma fortune
» ne m'ont laissé la liberté de faire un
» choix. Cauroit été une foiblesse de
» me refuser cette satisfaction : mais
» c'est une extravagance dans un hom-
» me de votre sorte , de vouloir pareil-
» lement vous satisfaire. » Ma fortune
» me laisse la même liberté , repliqua
» Joseph. J'adore Fanny ; elle m'aime ,
» j'ai des bras & des forces pour culti-
» ver la terre , afin de la soutenir , se-
» lon l'état où elle est née , & dont
» elle est contente. » Ah ! mon cher
» frere , s'écria Pamela , vous avez tort ,

» &

» & Monsieur a raison. Papa & Ma-
» man seront bien fâchés de voir que
» vous voulez abaisser notre famille ,
» après ce que mon cher Maître a fait
» pour l'élever. Vous feriez bien mieux
» d'implorer la grace divine contre
» votre passion , que de la nourrir au
» préjudice de votre gloire ; &.....
» Vous badinez ma sœur , dit Joseph en
» l'interrompant. Que prétendez-vous
» dire avec votre grace divine , & ma
» gloire ? Fanny est notre égale apparem-
» ment. » Elle étoit autrefois la mienne ,
» répondit gravement la sœur ; mais je
» ne suis plus Pamela Andrews : je suis
» la femme d'un Gentilhomme , &
» comme telle , d'un rang bien au-dessus
» du sien. J'espère , avec l'assistance
» de la grace , me préserver de l'or-
» gueil , & ne jamais me mécon-
» noître. » On vint alors les avertir que
le dîner étoit prêt ; ainsi finit la con-
versation , sans qu'aucun d'eux en fût
satisfait.

Pendant ce tems-là , Fanny étoit à
se promener dans une avenue du Châ-
teau , où elle attendoit Joseph , qui
lui avoit promis de l'y joindre , dès qu'il
pourroit

pourroit se dérober de la Compagnie. Elle avoit vécu aux dépens d'Adams, depuis son retour au Village; étant sans argent; ce qui l'embarassoit extrêmement, & la jeta dans une triste rêverie, dont elle fut tirée par un jeune homme à cheval, qui lui demanda si c'étoit là le Château de Booby. Il le sçavoit bien, mais il fit semblant d'en douter, pour avoir l'occasion de lui parler, afin de voir si son visage répondoit à la délicatesse de sa taille. Il en fut si frappé, dès qu'elle eut levé les yeux sur lui, qu'il se jeta à bas de son cheval, en protestant qu'il n'avoit jamais rien vû de si beau, & qu'il vouloit l'embrasser. Elle le pria de ne la pas insulter, & lui accorda cependant avec politesse la légère faveur qu'il avoit demandée; mais voyant qu'il vouloit quelque chose de plus, elle le repoussa si rudement, qu'il lâcha prise, quoiqu'il la tint dans ses bras. Ce jeune homme, qui n'étoit rien moins qu'un Hercule, tout hors d'haleine d'avoir lutté contr'elle, remonta à cheval, & ayant laissé ordre à son valet de chambre de rester avec elle, pour lui of-

frir de l'entretenir à Londres, & de lui donner un équipage, si elle vouloit se donner à lui. Il lui souhaita le bon jour, & s'avança vers le Château.

Son agent, habile Négociateur de Cythere, employa tout son art sans pouvoir réussir. A la fin le Ministre abandonna les intérêts de son Maître pour les siens, & lui proposa de l'épouser : « Quoique je sois valet de chambre, » lui dit-il, j'ai du bien : je vous l'offre : il ne tient qu'à vous d'en être la » Maîtresse, sans blesser votre vertu. Car » je suis prêt à vous épouser, si vous » voulez m'accepter pour Eponx. » Elle répondit, que non seulement lui, mais son Maître, ou le plus riche Seigneur du Royaume, l'en prioient en vain. Voyant que la flatterie étoit inutile, ce malheureux échauffé par la vue de tant de charmes, l'attaqua autrement, mais avec bien plus d'insolence & de vigueur que son Maître. Dans le fond, la beauté de cette Fille auroit tenté le plus austère des anciens Philosophes, ou le Devoir le moins suspect de notre siècle. Fanny se défendant courageusement étoit presque épuisée, quand le bon

Génie

Génie des vertueux Amans envoia son Heros , son cher Joseph , à son secours. A la vuë d'un combat où il étoit si intéressé , plus prompt que l'éclair , il s'élança sur le Ravisseur , dans le tems qu'il lui arrachoit son fichen , & il lui assena un coup de poing à l'endroit du cou , ou un nœud coulant auroit été fort bien placé ; ce qui le fit chanceler. Cependant ce misérable quitta Fanny pour le vanger ; mais avant que de porter son coup , il en reçut un second , qui auroit été peut-être le dernier qu'il auroit reçu de sa vie , s'il s'étoit adressé , selon l'intention de Joseph , au milieu de la poitrine ; mais le valet de chambre en voulant le parer , leva la main de son ennemi ; de sorte que le coup étant seulement appliqué sur le visage , ne lui fit sauter que trois dents. Résolu de ne point ménager son antagoniste , & irrité par la douleur , l'intrépide valet de chambre , adressa un coup formidable à Joseph , qui le para , & qui en même tems riposta avec tant de bonheur , qu'il coucha son ennemi sans mouvemens sur le champ de bataille. Ce coup décida la victoire. Cependant

Joseph saignoit beaucoup du nez.

Fanny voyant son sang couler, appella le Ciel & la Terre à son secours; mais Joseph arrêta ses cris, en l'assurant qu'il n'étoit point blessé. Elle se jeta toute de suite à genoux, pour remercier le Ciel, non seulement de ce qu'il avoit fait Joseph l'instrument de sa délivrance, mais aussi de ce que la victoire qu'il venoit de remporter, ne lui étoit pas plus chère. Elle alloit lui dire quelque chose, quand elle vit le Ravisseur qui étoit assis de terre. Joseph se tournant vers lui, & lui dit: As-tu ton compte, lui dit-il. Oûi, répondit l'autre, car je crois que je me suis battu contre le Diable; si j'avois su que cette fille eût un si bon champion, je me serois bien gardé de l'attaquer.

Quand le combat fut fini par la retraite du vaincu, Fanny pria instamment Joseph de retourner avec elle chez M. Adams, pour ne la plus quitter. Cette proposition lui étoit trop agréable pour qu'il la refusât, supposé qu'il eût été dans ce moment là maître de sa langue. Le Lecteur doit se souvenir que le Ravisseur avoit arraché le fichu de

de Fanny ; de sorte que sa gorge étant à découvert , charma tous les sens de son amant & le rendit immobile. Il a protesté depuis devant plusieurs personnes , que cet original surpassoit toutes les statues qu'il avoit jamais vues , étant en effet plus propre à charmer un Sculpteur , qu'à lui inspirer le dessein de l'imiter. Cette Fille modeste , que le plus ardent éré n'avoit jamais forcée de découvrir sa gorge , (ce qui occasionnoit peut-être la blancheur ébloüissante de cette partie de sa peau) étoit restée fort long-tems la gorge nue en présence de son Amant. La crainte dont elle avoit été saisie , à la vuë d'un sang si précieux qu'elle voyoit couler , l'avoit empêchée de faire réflexion sur elle-même ; jusqu'à ce que le voyant immobile devant elle , & les yeux fixés sur son sein ; elle se souvint que son fichu n'y étoit plus. Un rouge vif , effet de la pudeur , se répandit à l'instant sur son front , & gagna même sa gorge qu'elle couvrit aussi-tôt. Joseph , voyant qu'elle souffroit , se priva d'un si cher objet , en détournant les yeux , de peur d'augmenter son trouble. Jugez , Lecteur , si

sa passion étoit digne d'être appelée
un véritable amour.

Fanny guérie de la honte, & Joseph
du chagrin de l'avoir causée, ils se mi-
rent l'un & l'autre en marche, vers le
Presbytere, & pendant le chemin elle
renouvela la priere qu'elle lui avoit dé-
jà faite; ce qui lui fut accordé avec une
joie parfaite, par celui qui y gagnoit
plus qu'elle.

CHAPITRE VIII.

*Dialogue entre Monsieur & Madame
Adams, Joseph & Fanny.*

DAns l'instant qu'ils frapperent à la
porte du Presbytere, le Ministre
& sa femme venoient de finir un as-
sez long entretien, dont nos deux
Amans étoient le sujet. Madame Adams
avoir l'intérêt de ses enfans si fort à
cœur, qu'elle croyoit licites & même
louables toutes les manières de leur
faire du bien. Elle espéroit depuis plu-
sieurs années, que sa fille aînée auroit
un jour l'honneur de succéder, à la
charge

charge que Mademoiselle Slipslop occupoit, & de faire, par la protection de Lady Booby, son second fils Com-mis à la visite des Caves. Des espé-rances si flatteuses lui tenoient à cœur, & elle enrageoit de voir la droiture in-flexible de son scrupuleux mari sur le point de les détruire, en irritant La-dy par l'appui qu'il donnoit à Fanny.

« Tout honnête-homme, lui disoit-el-
« le, doit avoir soin de sa famille,
« préférablement à toute autre confidé-
« ration. Vous avez six enfans à pour-
« voir; voilà de l'ouvrage, autant qu'il
« vous en faut, sans vous embroûiller
« la tête, au sujet des affaires d'autrui.
« Vous ne cessez de nous rebattre les
« oreilles, quand vous êtes dans votre
« Chaire, de la soumission qu'il faut
« avoir pour les Supérieurs: ne devriez-
« vous pas rougir de nous donner un
« exemple du contraire? Si Lady a tort,
« tans pis pour elle: son péché ne nous
« nuira ni dans ce monde ni dans l'au-
« tre. Fanny a été élevée chez elle; qui
« d'elle, ou de vous, doit mieux la
« connoître? Si elle étoit bien con-
« duite, tandis qu'elle étoit au Châ-

«reau, Lady ne la haïroit pas tant.
 «Vous êtes porté pour elle, parce qu'elle
 «est jolie. Mais les jolies filles sou-
 «vent ne valent rien; celui qui les a
 «faites, a faites les laides aussi: &
 «quand une femme a de la vertu,
 «qu'importe de quelle figure elle soit.
 «Ainsi pour peu que vous soyez sage,
 «vous ferez ce que Lady vous deman-
 «de, en refusant de publier le troisié-
 «me ban. »

Tous ces argumens furent perdus. Le
 Ministre qui persistoit dans la résolu-
 tion de faire son devoir, sans s'embar-
 rasser des conséquences, alloit lui ré-
 pondre, si elle l'eût permis. Mais cette
 femme, qui croyoit son Mari assez pri-
 vilégié, de ce qu'il pouvoit parler pen-
 dant deux heures consécutives tous les
 Dimanches, sans qu'elle osât le contre-
 dire, ne vouloit qu'il parlât chez lui,
 que quand elle même étoit lasse de par-
 ler. Selon les apparences, elle auroit
 poursuivi son Sermon, si Joseph &
 Fanny ne fussent alors entrés dans la
 Salle, où la table étoit mise, avec un
 plat de choux au lard, pour le déjeu-
 né. Madame Adams les salua froide-
 ment.

ment. Des gens plus raffinés y auroient fait attention ; mais son air chagrin , ne fut remarqué par personne : car la cordialité de son mari attiroit les respects , la reconnoissance , & toute l'attention de nos deux Amans. M. Adams les pria de se mettre à table ; puis il descendit à sa cave , pour tirer un broc d'une liqueur très rafraîchissante , qu'il appelloit de la biere , quoique ce ne fût qu'une eau colorée. On lui en avoit la même obligation que si c'eût été d'excellente biere , puisque c'étoit la meilleure boisson qu'il possédât. Joseph lui rendit compte de la conversation qu'il venoit d'avoir avec M. Booby & sa sœur Pamela , touchant Fanny ; ensuite il lui conta l'Avanture du valet de chambre , en ajoutant qu'il ne pouvoit qu'appréhender quelque suite facheuse pour elle, s'il ne lui étoit pas uni au plutôt. « Permettez-moi , Monsieur , ajouta-t'il , d'aller chercher une dispense du troisième ban : j'emprunterai l'argent nécessaire pour l'obtenir. Vous savez comme je pense à ce sujet , répondit M. Adams : dans quelques jours une dispense vous sera inutile. Mais ,

« mon

» mon cher Joseph, je crains que vo-
» tre impatience, n'ait plus de part à
» votre dessein, que vos prétendues ap-
» préhensions. Comme ce dessein tire
» son origine de l'un ou de l'autre, il
» faut que je vous fasse l'analyse de tous
» les deux, chacun selon son rang. Pour
» le premier motif, nommément l'im-
» patience, sçachez, mon cher fils,
» que si vous ne prenez cette Vierge
» pour épouse, que dans la vuë de sa-
» tisfaire votre appétit charnel, vous
» péchez grièvement. Le mariage fut
» institué pour un usage plus noble,
» comme vous l'apprendrez par un Ser-
» mon que j'ai composé pour le jour
» que vous devez être uni avec elle.
» Je vous aime tant, que si vous êtes
» sage, je vous ferai présent du Sermon,
» dans lequel je démontre que l'on ne
» doit avoir aucun égard au sang ou à
» la chair dans ces occasions. Je prend
» mon texte dans l'Evangile de Saint
» Matthieu chapitre 5. verset 28. où l'on
» trouve ces mots. *Si un homme regarde*
» *une femme pour la convoiter*, &c. En
» vérité tous ces appétits &c. convoiti-
» ses doivent être déracinés ou au moins
» répri-

réprimés, avant que le Vase mérite
d'être consacré. Se marier avec des
vuës si criminelles, est une prostitution
d'une cérémonie toute sainte & toute
Chrétienne; prostitution qui attire
toujours la colere céleste sur ceux
qui s'en rendent coupables. Si l'em-
pressement que vous témoignez vient
de l'impatience, vous devez donc la
réprimer. Pour votre crainte, dont
je fais mon second point, elle est
criminelle aussi; parce qu'elle est une
preuve que vous n'avez point la con-
fiance qu'un Chrétien doit avoir dans
celui qui veille sur nous sans cesse, &
qui conduit tout ce qui nous regarde
à une bonne fin, tant que nous som-
mes soumis à ses volontés. Il nous
protégera contre nos ennemis, & fe-
ra avorter tous leurs desseins, si nous
mettons notre confiance en lui: peut-
être même il changera leur cœur. Au
lieu de prendre des précautions, ou
de recourir à des moyens illicites
pour nous garantir d'un malheur, nous
devons plutôt nous mettre en prié-
res, bien sûrs d'obtenir ce qui nous
est le plus utile. Si un accident nous
arrive

» arrive, il ne faut point se désespé-
» rer, mais nous soumettre aux décrets
» de la Providence; & ne jamais nous
» attacher à rien dans ce monde assez
» fortement, pour ne le pouvoir quit-
» ter sans regret. Vous êtes jeune &
» sans expérience; je suis plus âgé & j'ai
» beaucoup vu. Toutes les passions pouf-
» sées à l'excès sont des crimes; l'a-
» mour même, s'il n'est subordonné
» au devoir, nous le fait oublier. Si
» Abraham avoit aimé Isaac, jusqu'à re-
» fuser de le sacrifier, ne le blâmerions-
» nous pas? Je sçais, mon cher Joseph,
» que vous êtes doüé d'excellentes qua-
» lités; c'est pourquoi je vous aime;
» mais votre ame est commise à mes
» soins: il faut que j'en réponde. Ainsi
» je ne puis en conscience vous voir
» faire une faute, sans vous en avertir.
» Vous vous abandonnez trop à votre
» passion; de sorte que si Dieu vous ôtoit
» Fanny, je crains fort que vous ne pûs-
» siez la lui céder de bonne volonté.
» Cependant croyez-moi, un Chrétien
» ne doit jamais s'attacher tellement à
» quoi que ce soit, ni à aucun objet
» tel qu'il puisse être, que si la Provi-
» dence

« doncé l'en prive , il ne puisse se la
« voir enlever sans murmure , sans
« plainte , sans chagrin ; parce qu'il doit
« en tout se conformer à la volonté du
« Seigneur, sans ressentir la moindre al-
« tération dans son ame. »

Monsieur Adams fut interrompu au milieu de son discours , par un Voisin qui vint lui dire , que son second fils étoit noyé. A cette nouvelle M. Adams garda un morne silence pendant quelques instans ; puis il se mit à faire des hurlemens épouvantables. Joseph touché de cet accident , se mit à lui dire la plupart des choses qu'il avoit retenues du Sermon qu'il venoit de lui faire. Le Vicaire étoit ennemi des passions , & ne prêchoit jamais sans exagérer la facilité qu'on trouve à les vaincre , par les secours de la grace & de la raison. Mais il n'entendoit plus alors la voix de l'Evangile , & il trahissoit sa propre Morale. « Mon fils , mon fils , » s'écria-t'il , en interrompant Joseph , « n'entreprenez point ce qui est impossi- » ble. Si c'étoit quelqu'autre de mes » enfans, je le supporterois patiemment ; » mais celui-ci , l'unique consolation de » ma

„ma vieillesse, mon bijou, l'espoir de
 „mes cheveux gris! Pauvre en-
 „fant, on t'arrache à la vie, avant que
 „tu en ayes jouï. Ah! le cher Ange, le
 „meilleur naturel, le caractère le plus
 „doux! aimable enfant, qui ne m'a ja-
 „mais offensé. Ce matin, je lui ai don-
 „né la première leçon de *Qua genus*
 „&c. Voilà son Livre. Helas! mon
 „fils, tu n'en as plus besoin. Il eût été
 „un homme sçavant, une lumière de
 „l'Eglise. Tant d'esprit, & tant de bon-
 „té ne se sont jamais rencontrées dans
 „un enfant si jeune. . . . Ah qu'il étoit
 „beau! s'écria la mère qui revenoit
 „d'un évanouissement entre les bras de
 „Fanny. Mon pauvre cher Jannot, je
 „ne te reverrai plus. Ah jamais, ja-
 „mais, je ne dois le revoir mon aimable
 „Jannot, ajouta le Pere. Pardon-
 „nez-moi, interrompit Joseph, vous
 „le reverrez; mais dans une meilleure
 „place, où vous ne vous séparerez
 „plus.

Le Ministre n'entendit point ce que
 Joseph disoit, ou du moins il n'y fit
 pas attention, puisqu'il continua ses
 gémissemens plus fort qu'auparavant.

A la fin il demanda où étoit le corps de ce cher enfant. Je veux le voir, dit-il, en s'avancant vers la porte; mais à peine l'eut-il ouverte, qu'il vit son fils courir vers lui en bonne santé, quoique fort mouillé. Celui qui avoit donné une allarme si fâcheuse, étoit apparemment de ces gens qui se plaisent à porter de mauvaises nouvelles: ayant vu l'enfant tomber dans la rivière, il eut plus d'empressement pour en informer son Pere, que pour le secourir. Il fut tiré de l'eau par ce même Porte-balle Irlandois, qui avoit payé pour Monsieur Adams chez l'Hôte peu charitable. La joie du pauvre Ministre devint aussi extravagante, que son chagrin l'avoit été quelques instans auparavant. Il embrassa mille fois ce cher enfant, dansant & sautant comme un insensé, & le tenant entre ses bras. Mais dès qu'il reconnut l'Irlandois, il lâcha son fils pour l'aller accabler de caresses, surtout quand il eut appris le nouveau service qu'il venoit de lui rendre. Que ces embrassemens étoient sincères & délicieux! Ils ne ressembloient pas à ces démonstrations d'amitié & de bienveillance

lance que se donnent réciproquement des gens de Cour, qui voudroient s'étouffer l'un & l'autre en s'embrassant, s'il étoit possible : ce n'étoient pas non plus de ces caresses politiques & intéressées que l'on fait à quelqu'un, dont on attend des bienfaits ou des services. Tels ne sont pas assurément les complimens, qu'un cadet fait à son aîné sur la naissance d'un fils. Adams & le pauvre Irlandois s'embrassèrent avec une joie vive & pure, inconnue aux cœurs corrompus du siècle.

Quand tout fut calme, Adams tira Joseph à l'écart, pour finir son exhortation. « Non Joseph, lui dit-il, » il faut te rendre maître de tes passions, si tu veux être heureux. Il est » plus facile, à ce que je vois, interrompit le judicieux Joseph, de conseiller que de pratiquer. Vous n'avez » point paru être le maître de vous-même, soit à la nouvelle de la mort de » votre fils, soit quand vous avez été » ensuite détrompé. Mon garçon, reprit Adams, en haussant le ton, il » ne t'appartient point d'enseigner mes » cheveux gris. Tu ignores ce que c'est » que

» que la tendresse paternelle : attends
» que tu sois Pere pour en juger. Nul
» homme n'est obligé de faire l'im-
» possible ; & la mort d'un enfant est
» un de ces grands malheurs , où il
» est permis de s'affliger sans modéra-
» tion. Et si j'aime ma maîtresse , re-
» prit Joseph , autant que vous aimez
» votre fils , sa perte doit m'affliger éga-
» lement. Cet amour là est frivole , re-
» partit Adams , il tient de la chair. Il
» est permis d'aimer sa femme , répon-
» dit Joseph , & de l'aimer de toute son
» ame. Un homme doit aimer sa fem-
» me sans doute , repliqua le Minis-
» tre ; mais il la doit aimer avec pru-
» dence & modération. Je pécherai
» donc indubitablement , repartit Jo-
» seph ; car je l'aimerai sûrement avec
» une passion qui ne s'accordera jamais
» avec la modération. Vous parlez com-
» me un enfant , & même comme un
» imbécille , dit Adams. Non ,
» c'est vous-même qui parlez comme
» un sot , interrompit Madame Adams ,
» qui écoutoit à la porte. Assurément
» mon ami , vous ne voudriez pas nous
» faire accroire qu'un homme puisse

« trop aimer sa femme. Si je croyois
« que vous eussiez fait un Sermon là-
« dessus, je le chercherois par toute
« la maison pour le jeter au feu. Pour
« moi, si je n'avois été persuadée que
« vous m'aimiez autant que vous pou-
« vriez, je vous aurois haï & mépri-
« sé. Voilà une belle doctrine vraiment
« que vous prêchez-là ? Est-ce qu'une
« femme n'est pas en droit d'exiger de
« son mari tout autant d'amour qu'il
« est capable d'en avoir ? Ce n'est qu'un
« malheureux pécheur, s'il refuse de
« le lui prouver. Ne promet-il pas de
« l'aimer, de la cherir, & de la con-
« soler, avec je ne sçai quoi encore de
« plus ? Je m'en souviens encore, com-
« me si j'avois été mariée hier au soir,
« & je ne veux jamais l'oublier. Ce
« qu'il y a de plus extraordinaire, en-
« core, ajouta-t-elle, est que vous prê-
« chez contre votre propre pratique ?
« Car vous m'avez toujours chérie &
« aimée tant que vous avez pu. Pour-
« quoi mettre de la méchanceté dans
« la tête de ce jeune homme. Ne le
« croyez pas, Monsieur Joseph, aimez
« votre femme de toute votre ame &
« de

» de tout votre corps. » Un coup violent dont la porte retentit en ce moment , suspendit ce flux de paroles , & annonça la scene qui suit.

CHAPITRE IX.

Viste rendue par Lady Booby & sa Compagnie à Monsieur Adams.

MYlord Fanfreluche , en arrivant au Château , avoit conté devant Lady Booby , qu'il avoit rencontré une charmante fille dans l'avenue , & avoit vanté tellement sa beauté , que Lady , qui reconnut Fanny au portrait que Mylord en fit , le soupçonna d'en être devenu amonreux ; ce qui lui fit imaginer le dessein de lui procurer l'occasion de la revoir , dans l'espérance que les beaux habits & les présents de Mylord , pourroient lui faire abandonner Joseph. Pour réussir , elle proposa une partie de promenade , avant que de se mettre à table , & elle conduisit insensiblement la compagnie du côté de la maison d'Adams. Voulez-vous , leur dit-elle , que

Y ij je

je vous fasse voir un ménage des plus bizarres , un vieux fou de Ministre , qui avec quatre ou cinq cens francs de revenu , fait vivre une femme & six enfans ? Je vous assure aussi , ajouta-t-elle en riant , que dans toute la Paroisse il n'y a pas une famille aussi déguenillée. On accepta la proposition , & Mylord avec sa canne frappa à la porte , comme nous venons de dire , dans le moment que Madame Adams chapiroit son mari. Toute la famille d'Adams fut effrayée de ce coup ; mais le Ministre , sans être étonné , courut ouvrir la porte , & Lady avec sa suite entra dans la maison , où elle fut reçue de Madame Adams avec une centaine de révérences , & de son mari avec autant de courbettes. Il dit à Lady , qu'il étoit confus de l'honneur qu'elle lui faisoit. « Vous m'avez surpris bien » en désordre , ajouta la femme ; mais » votre Grandeur voudra bien me par- » donner , puisque je ne m'attendois » pas à l'honneur que je reçois. » Le Ministre , quoiqu'en bonnet de nuit , s'amusa moins à faire des excuses , que les honneurs de chez lui. Il présenta son

son fauteuil de bois à Lady, & des rabourets de même étoffe aux autres, en leur disant qu'il étoit charmé de les voir dans sa pauvre chaumière : *Non mea renidet in domo-lacunar*, s'écria-t-il, en s'adressant au Mylord ; qui lui demanda si c'étoit du Gallois qu'il parloit ; il ajouta que pour lui il n'y entendoit rien. Le bon homme le regarda, & ne répliqua point.

Mylord Fanfreluche étoit un jeune homme, haut de quatre pieds & demi, portant ses cheveux, ou plutôt un faux tour, que nous n'oserions nommer Perruque, de peur de l'offenser ; il avoit le visage pâle, le corps finet, les épaules rondes & étroites, la jambe mince & tant soit peu de travers, & sa démarche ressembloit un peu à celle d'une Pie. Pour les agrémens de son esprit, ils étoient proportionnés à ceux de son corps. Il n'étoit pas sans science ; il prononçoit quelques mots François, & chantoit exécrationnellement quelques chansons Italiennes. Il avoit trop vécu dans le monde pour être timide, & trop fréquenté la Cour, pour être fier. Loïn d'être avare, il étoit prodigue, mais
nulle-

nullement libéral : il dépensoit beaucoup & ne donnoit jamais rien. Il aimoit les femmes à l'excès ; & sa passion se trouvoit satisfaite, dès qu'elles perdoient leur réputation ; ses amis disoient cependant qu'il ne les mettoit que rarement dans le cas de mériter qu'on soupçonnât leur chasteté. Il étoit ennemi des querelles : puisque sa colère s'appaisoit, dès que celui qui l'avoit causée, parloit plus haut que lui.

Voilà la négative de son caractère, en voici l'affirmative. En possession d'un bien immense, l'appas d'une charge de peu d'importance l'avoit rendu l'esclave d'un certain homme, qui exigeoit de lui des soumissions basses, une obéissance aveugle, & un respect, qui alloit jusqu'à souffrir ses caprices & ses mépris, sans oser sourciller. Pour ce Patron, il sacrifioit son honneur, sa probité, & sa Patrie. Du reste la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, le rendoit l'impitoyable censeur de tout le genre humain. Tel étoit le petit animal bipède, qui suivit en sautant Lady Booby dans la maison du pauvre Ministre.

Adams

Adams & sa compagnie s'éloignèrent du feu, pour y placer les étrangers : mais Lady au lieu d'être sensible à ces politesses, se tourna vers Monsieur Booby, en disant, *quel destin quel animal !* Et puis voyant Fanny à côté de Joseph, elle demanda à Mylord, s'il ne la trouvoit pas jolie. « Foi de Seigneur, répondit-il, c'est la même que j'ai rencontrée. » Je ne vous croyois pas de si bon goût, repartit Lady. Ah, ah, reprit Mylord, c'est parce que je ne vous trouve point belle. Quelle folie ! repliqua Lady, j'ai été toute ma vie l'objet de votre aversion. Aversion ! repartit le petit Maître, de l'aversion d'un visage comme celui-là ! Ma chère Lady, croyez-moi, il faut être autre que vous n'êtes, pour parler d'aversion : allez, allez, connoissez-vous mieux. Et puis avec un éclat de rire il se tourna du côté de Fanny.

Madame Adams, qui se tuoit de faire des civilités à cette illustre compagnie, les engagea à s'asseoir à la fin, & voyant son fils tenir son coin auprès du feu, pour achever de se sécher, elle

elle le gronda, pour le faire retirer. Ce que Lady ne voulut point permettre; au contraire elle fit force complimens au Ministre sur la beauté de cet enfant, lui disant que c'étoit son portrait. Et lui voyant un Livre à la main, » Sçait-il lire déjà, demanda-t-elle? Oüi, » Madame, répondit Adams; il sçait » même un peu de Latin: il commence » *Que genus.* » A quoi sert votre *qui ge-* » *nus*, repartit-elle? Je veux l'enten- » dre lire. *Lige*, Jannot, *lege*, dit » Adams. L'enfant ne répondit rien; » mais voyant que son Pere lui faisoit » un signe, il lui dit qu'il ne sçavoit » pas ce que ces mots vouloient dire. » Comment donc, dit le Pere? que veut » dire *lege*? Dans l'impératif *Legito*, » n'est-ce pas? Oüi mon Pere, repar- » tit Jannot, & quoi encore, demanda » le Pere? Le *le* *lege*, ré- » pondit l'enfant. Fort bien, dit Adams, » & que veut bien dire *Legito*? Je n'en » sçais rien, répartit Jannot. Quoi vous » n'en sçavez rien, dit le Ministre, tout » en colére! Votre Latin est donc resté » dans la Rivière; comment dites-vous » *lire* en Latin? en Latin, mon Pere, » répondit

« répondit le fils ? C'est..... c'est , le...
 « *Lego*. Et que veut dire *Lego* , deman-
 « da le Ministre ? ça veut dire , lire , ré-
 « pondit l'enfant. Voilà un joli gar-
 « çon : ah mon fils que tu deviendrois
 « sçavant , si tu veux t'en donner la
 « peine , dit Adams ! Je vous assure ,
 « Madame , ajouta-t'il , cet enfant qui
 « n'a que neuf ans , a déjà passé son
 « *Propria qua manibus*. Allons Jan-
 « not , lisez pour sa Grandeur. Lady
 « l'en pria derechef , pour amuser
 « Adams , tandis que Mylord entre-
 « tenoit Fanny. Ainsi Jannot lut ce
 « que le Lecteur lira avec lui dans l'au-
 « tre Chapitre. »



CHAPITRE X.

*Histoire de deux amis : pour servir de
leçon à ceux qui entreprennent de
mettre la paix dans le ménage d'au-
trui.*

Leonard & Paul... (lisez *Paul* ; c'est une diphtongue, dit Adams. « Laissez lire l'enfant sans l'interrompre, s'écria Lady ; vous m'impatientez. » Alors Jannot, continua.) Leonard & Paul étoient amis depuis leur enfance, & si attachés l'un à l'autre, qu'une longue absence, pendant laquelle ils ne s'écrivirent aucune lettre, ne diminua point leur attachement mutuel. Au bout de 15 ans que Leonard avoit passés dans les Indes Orientales, & Paul dans le service du Roi & de sa Patrie, ils se rejoignirent avec une joie réciproque, quoique dans un état bien différent. Leonard étoit riche de deux millions, & Paul n'étoit encore que Lieutenant d'Infanterie, & sans un sou.

Le Régiment où étoit Paul, fut envoyé

en quartier d'hyver aux environs d'un Château que Leonard venoit d'acheter, & où il s'étoit établi depuis peu. Celui-ci, à qui on avoit donné la charge de Commissaire général, en allant à la ville pour assister à l'assemblée qui se fait tous les quarante jours dans chaque Province, y rencontra son ancien ami, que quelques affaires du Régiment forçoient d'avoir recours au Commissaire. Paul ne reconnut point son cher Leonard, tant il étoit changé depuis un tems si considérable. Mais Leonard, dès l'instant qu'il le vit, se sentit si ému, qu'il se leva avec précipitation pour l'aller embrasser. Paul fut surpris de se voir accablé de caresses par un inconnu; mais peu de mots suffirent pour éclaircir ce mystère, & pour lui faire partager la joie de Leonard. Ce qui répandit un sentiment de tendresse dans l'ame de tous les spectateurs.

Leonard engagea Paul à venir le voir dans son Château. Paul ayant obtenu de son Colonel la permission de s'absenter durant un mois: ils partirent ensemble l'un & l'autre, & Paul se

trouva en peu d'heures chez Leonard. S'il étoit possible que quelque chose pût augmenter la satisfaction de Paul, il la trouva en arrivant. Dès qu'il vit l'épouse de son ami, il la reconnut, pour l'avoir vue dans une garnison, où elle faisoit l'ornement & la joie de toute la Ville. Elle étoit fort jolie, & bonne par excellence, mais toujours femme, c'est-à-dire, un Ange fragile. (« Vous lisez faux, mon fils, dit Adams; » le bon sens n'y est point. Il y a comme » cela dans le Livre, répondit Jannot, » & il continua.) Car quoique sa figure fût Angelique, son ame n'étoit que celle d'une femme, dont son opiniâtreté invincible étoit une preuve convainquante.

Deux ou trois jours se passerent, sans que rien ne parût; mais l'humeur de la Dame ayant trop de peine à se contraindre, elle éclata peu à peu. Le mari qui ne se gênoit point pour Paul, y répondoit avec tant de vivacité, que leurs querelles étoient aussi fréquentes que leurs conversations, & poursuivies avec autant de chaleur, que s'il se fût agi de leur fortune, quoique le plus souvent

ce ne fût que des verilles. Souvent même la bagatelle servoit de prétexte pour les aigrir. « Si vous m'aimiez, lui disoit-elle, vous ne me chicanneriez point pour une bagatelle. » Le mari retorqueoit l'argument, qui étoit autant pour lui que pour elle, en ajoutant peut-être, qu'étant le chef on devoit lui céder. Pendant ces disputes, Paul gardoit le silence, sans se déclarer ni pour l'un, ni pour l'autre, pas même des yeux; jusqu'à-ce qu'un jour qu'elle les avoit quittés dans une fureur épouvantable, le mari lui parla en ces termes : « Que
» ferai-je, mon cher Paul, de cette
» femme ? Je l'adore, & je n'ai aucune
» plainte à faire d'elle. Que ne puis-je
» je lui ôter cette opiniâtreté qui lui
» fait soutenir tout ce qu'elle avance,
» en dépit de la raison & du bon sens !
» Car on a beau lui démontrer qu'elle
» a tort, quoiqu'elle en soit convain-
» cuë dans le fond, elle mourroit plutôt
» tôt que d'en convenir. Ma patience
» ce est à bout : que dois-je faire ? Con-
» seillez-moi, je vous en conjure.

» Si vous voulez que je vous parle
» en ami, répondit Paul, je ne puis

» que vous blâmer. Pourquoi vous qui
» condamnez son obstination, vous ren-
» dez-vous aussi opiniâtre qu'elle, dans
» des disputes où il ne s'agit de rien
» d'essentiel ? Qu'importe de quelle cou-
» leur étoit la veste que vous portiez le
» jour que vous l'avez épousée ? Voilà
» pourtant le fond de votre querelle
» d'aujourd'hui. Si vous l'aimez si ren-
» drement, que ne la laissez-vous dans
» une erreur, qui ne vous porte aucun
» préjudice, plutôt que de la chagriner
» & vous nuire à vous-même ? Pour
» moi, si jamais je prends une femme,
» je ferai un accord avec elle, que ce-
» lui de nous deux qui sera persuadé
» de son bon droit dans des disputes
» de cette nature, sera obligé de cé-
» der. Ainsi chacun prevenu pour son
» opinion s'empressera de s'avouer vain-
» cu. Vous avez raison, mon cher ami,
» dit Leonard, & je suivrai votre
» conseil. »

Ils se quitterent bien-tôt après, &
Leonard fut chez sa femme lui faire
des excuses, lui disant que son ami lui
avoit fait voir son tort. Elle se récria
sur les vertus de Paul, en quoi le mari

la

la seconda , & tous deux conclurent ,
que c'étoit le plus sage & le plus ver-
tueux des hommes. Au souper elle ne
put s'empêcher de le regarder tendre-
ment , en lui disant : voulez-vous de ce
pâté de becasses ? C'est un pâté de per-
dreux , ma mie , dit le mari. « Je de-
» mande à votre ami , s'il veut goûter
» de ce pâté de becasses, repliqua la fem-
» me ; je dois sçavoir apparemment de
» quoi le pâté est fait , puisqu'il est de
» ma façon. Si le pâté est de votre fa-
» çon , repartit le mari , le gibier qui
» est dedans est de ma chasse , & je puis
» vous assurer que je n'ai point encore
» vu de becasses cette année. Qu'im-
» porte cependant ? quoique j'aye raison
» je vous cède , & les perdreaux se-
» ront becasses. » Cela m'est fort in-
» différent , reprit Madame Leonard :
» mais je vois clair & ne puis souf-
» frir qu'on m'en impose. Vous vot-
» lez avoir raison : mais votre ami
» sçait de quoi il est question , puisqu'il
» en a mangé. Paul ne dit mot , & la
» dispute ne finit , que quand le som-
» meil les accabla , & que bien avant
» dans la nuit. »

Le lendemain la femme rencontra Paul par hazard ; & ſçachant qu'il avoit parlé pour elle la veille , elle lui tint ce discours. « Avez-vous jamais
» vû , Monsieur , un homme auffi dé-
» raisonnable que mon mari ? Il eſt fort
» honnête-homme , j'en conviens , mais
» ſi entêté qu'il n'y a qu'une femme
» comme moi , qui puiſſe le ſuppor-
» ter. Cependant il met ſouvent ma
» douceur & ma complaiſance à des
» épreuves bien rudes. He bien , Ma-
» dame , répondit Paul , puiſque vous
» me l'ordonnez , il faut que je vous
» diſe la vérité au riſque de vous dé-
» plaire. La diſpute n'en valoit pas la
» peine , j'en conviens ; mais c'étoient
» des Perdreux très-aſſurément. » Je
» vous plains , Monsieur , d'avoir per-
» du le goût , repartit-elle. » Un ma-
» ri , reprit Paul , a droit d'eſperer quel-
» que.... ſuppoſez même que vous ayez
» raiſon. » Voilà qui eſt pitoyable s'é-
» cria telle : Pitoyable , tant qu'il vous
» plaira , continua Paul ; mais , Madä-
» me , c'eſt une vérité. Une femme
» d'eſprit , telle que vous , en cédant ,
» s'aſſure une victoire bien plus flat-
» teuſe ,

» taise, puisqu'elle fait voir que son
» génie est infiniment supérieur à celui
» de son époux. Mais, mon cher Mon-
» sieur, dit-elle, pourquoi me soumet-
» trai-je, quand j'ai raison ? Parce que
» par-là, répondit Paul, vous lui don-
» nerez une preuve de votre tendresse,
» & de votre compassion. Car y a-t'il
» rien qui excite plus la pitié, que de
» voir une personne aimée dans l'er-
» reur ? Oüi, repliqua la femme ; mais
» ne suis-je pas obligée de l'en tirer ?
» Avez-vous vû, demanda l'ami, que
» vos disputes se soient terminées par le
» faire convenir de son tort ? Plus nous
» sommes dans l'erreur, plus nous som-
» mes honteux de l'avouër. J'ai toujours
» remarqué que dans les querelles celui
» qui a tort fait le plus de bruit. » J'a-
» voüe qu'il y a une apparence de vé-
» rité dans ce que vous venez de dire,
» repartit Madame Leonard, & je suis
» résolue de suivre vos conseils. »

Leonard entra, comme elle achevoit
de parler, & Paul se retira. Le mari
s'approcha gaiement de sa femme. « Je
» suis fâché, ma mie, de la sottise que
» j'ai faite hier au soir : » Je dois cet
» aveu

» venu à votre complaisance, lui ré-
» pondit-elle, car je suis fâchée de m'ê-
» tre emportée pour si peu de chose.
» D'ailleurs j'avoie mon tort. » Ceci
fut suivi d'une petite contestation d'a-
mitié ; après quoi elle lui dit, que Paul
avoit décidé contr'elle ; ce qui donna
occasion à tous les deux de faire l'é-
loge de leur ami commun.

Paul couloit chez son cher Leonard
des jours tranquilles, les disputes étant
devenues moins fréquentes, graces à
ses sages conseils, & moins aigres en-
tre le mari & la femme. Mais le Dia-
ble, qui ne peut souffrir de nous voir
heureux, se mêla de brouïller encore
le ménage. Paul étoit toujours le con-
seiller de l'un & de l'autre : c'étoit lui
qui décidoit de tout, & il n'oublioit
jamais le dogme de la soumission,
quoiqu'en particulier, il donnât le
tort aux absens ; ce qui étoit le con-
traire de ce qu'il faisoit au commen-
cement.

Un jour qu'il étoit absent, une dis-
pute s'étant élevée, ils convinrent de
s'en rapporter à ce qu'il en décideroit :
le mari parut persuadé qu'il seroit
pour

pour lui ; mais la femme lui dit , qu'il pourroit bien se tromper , puis que son ami étoit convaincu qu'elle avoit presque toujours raison , & que s'il sçavoit tout , . . . « Je ne veux rien sçavoir ré-
» pondit le mari : mais si je vous disois
» ce que je sçais moi , vous ne croiriez
» pas que mon ami vous fût si fort
» dévoué. » Puis que vous m'y forcez ,
» reprit elle , je vous en convaincrâi.
» Souvenez-vous de la dispute que nous
» eumes au sujet de l'Ecole de mon
» fils ; j'ai cédé par compassion pour
» vous , quoique j'eusse raison , & que
» Paul lui-même me l'ait dit. » Je ne
doute point de la vérité de ce que vous
m'avancez , répondit le mari ; mais à
mon tour je puis vous assurer qu'il me
dit au sujet de cette même dispute , que
j'avois bien fait , & que lui à ma place
il auroit agi de même. Ils continuèrent
à se raconter réciproquement tout ce
qu'il leur avoit dit en particulier sur la
promesse d'un secret inviolable. A la
fin se croyant mutuellement , ils se ré-
crièrent sur la trahison de Paul & con-
clurent qu'il avoit été l'auteur de tou-
tes leurs querelles. Ensuite chacun se
blâma

blâma des fautes passées, & ils s'efforcèrent réciproquement de se donner des preuves d'une complaisance achevée : tandis que Paul devint l'objet de leur exécration. Cependant la femme qui craignoit les suites de cette tracasserie, engagea son mari à dissimuler, jusqu'au départ de Paul, pour se rendre à la garnison, qui étoit fixé au lendemain, & ensuite de ne le plus fréquenter.

Le procédé de Leonard paroît peu sensé. Cependant sa femme lui fit promettre de suivre ce qu'elle lui avoit conseillé; mais la froideur tant du mari que de la femme fut bien-tôt remarquée par Paul, qui tirant son ami à part le pressa si fort, qu'il lui dit de quoi il étoit question. L'autre lui conta tout ce qui s'étoit passé & l'assura de la pureté de ses intentions. Leonard lui reprocha un secret gardé mal-à-propos, & Paul à son tour le railla sur ce qu'il ne cachoit rien à sa femme. La conversation s'aigrit de part & d'autre; le mari alla jusqu'à lui reprocher qu'il broüilloit son ménage, & qu'il l'avoit mis sur le point de se séparer d'avec sa femme,

si leur mutuelle confiance n'avoit éclairci le Mystère. Paul, répondit.

Ici l'enfant fut interrompu par un événement, que vous allez apprendre dans un autre Chapitre.

CHAPITRE XI.

Galanterie de Mylord Fanfreluche. Jalousie & courage de Joseph.

Monsieur Joseph Andrews souffroit impatiemment d'entendre Mylord Fanfreluche offrir de l'argent, des présens, & des revenus à Fanny, moyennant une condition qu'il exprimoit assez naturellement. La compagnie, à qui il n'osoit manquer de respect, le retint, tant que notre petit-maître se contenta de jouer de la langue. Mais ses mains se mettant de la partie, il perdit patience, & par un tour que pratiquent les Lutteurs, il le jeta de l'autre côté de la cuisine. Les Dames en furent effrayées. Mylord s'élevant relevé, alloit mettre l'épée à la main, quand M. Adams se mit entre-deux,

deux , & s'exposa sans crainte à la rage du petit Seigneur , dont les menaces ne faisoient trembler que les Dames. Joseph , qui ne le craignoit en aucune façon , pria M. Adams de se retirer , tandis que M. Booby conseilloit au Mylord courroucé de remettre son épée dans le fourreau , en lui promettant une satisfaction convenable. Content de sa parole , Mylord tira un miroir de poche , & rajusta ses cheveux , en menaçant Joseph , qui ne demandoit pas mieux que de se voir en rase campagne avec lui ; ce qu'il lui dit très-ouvertement. En même tems il vola auprès de Fanny , qui étoit évanouïe entre les bras de Madame Adams , & il la rapella à la vie. « Madame , lui dit-il , j'aurois assommé un de mes pareils qui m'eût donné autant de sujet de le maltraiter. Et quel sujet, demanda Lady, pouviez-vous avoir ? Mylord avoit insulté cette fille , Madame , répondit-il : Il l'a peut-être embrassée , repliqua Lady : Est-ce là une raison pour qu'un jeune homme comme vous se croye autorisé à lui manquer de respect ? Joseph , vous devez » nez

» nez trop insolent. » Madame, inter-
» rompit M. Booby, j'ai tout vu ; je ne
» puis justifier M. Andrews, qui n'a que
» faire de se mêler de ce qui regarde
» cette fille. Et moi je le justifie, re-
» partit M. Adams. C'est un brave gar-
» çon. Il convient à tous les hommes
» d'être les soutiens de l'innocence : &
» celui qui refuse de venger une fille
» qu'il est sur le point d'épouser, n'est
» qu'un lâche & un coquin. Monsieur,
» lui dit M. Booby, M. Andrews n'est
» pas un parti sortable pour une fille
» comme elle. » Non assurément, ajouta
» Lady, & vous Monsieur Adams, vous
» sortez de votre caractère en proté-
» geant de pareilles folies. Vous feriez
» beaucoup mieux d'avoir soin de vo-
» tre femme & de vos enfans. Ah !
» que votre Grandeur lui a bien dit son
» fait, s'écria Madame Adams ! Il m'é-
» tourdit tous les jours de ses sottises,
» disant que tous les Paroissiens sont
» ses enfans. Je ne sçais ce qu'il veut
» dire ; mais s'il n'étoit aussi honnête-
» homme qu'il est, je soupçonnerois
» quelque chose. Je sçais lire l'Evan-
» gile, oui, & l'interpréter encore, tout
» aussi

« aussi bien que lui ; mais je n'ai jamais
« appris que les Ministres soient obli-
« gés de nourrir les enfans d'autrui.
« D'ailleurs , il n'est qu'un pauvre Vi-
« caire ; & votre Grandeur sçait bien
« qu'il n'a pas plus qu'il ne faut pour
« moi & pour les miens. Vous parlez
« de bon sens , lui répondit Lady , qui
« ne lui avoit pas encore adressé un seul
« mot , & M. Adams se perd en favo-
« risant un mariage , que mon Neveu
« désapprouve , & qui ne convient en
« aucune façon à M. Joseph , ayant
« l'honneur d'être à présent notre allié.

Tandis que Lady s'entretenoit avec la femme du Ministre , Mylord fau-
roit ça & là , & se couoit la tête , de
colère ou de douleur. Pamela gronda
Fanny de son excès d'ambition , qui
la portoit , disoit-elle , à rechercher
son frere , qui étoit trop au-dessus
d'elle. Cette pauvre fille ne répondoit
que par un torrent de larmes. Ce que
voyant Joseph , il la prit par le bras ,
en disant tout haut qu'il ne recon-
noitroit pour parent ni allié qui que ce
fût , qui seroit ennemi de celle qu'il
aimoit plus que lui-même. Il sortit
aussi-

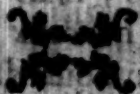
aussi-tôt avec elle , sans que Mylord , ni M. Booby fissent le moindre effort pour le retenir. Lady Booby , avec toute sa compagnie , sortit pres- que en même tems , la cloche du Châ- teau ayant déjà sonné pour le dîner.

Adams , se voyant débarassé de l'il- lustre compagnie, parut triste & rêveur ; ce que sa femme ayant remarqué , elle lui dit qu'il étoit bien tems de rêver , quand il avoit ruiné sa famille par son fort entêtement ; « Ou peut-être , ajoû- » ta-t-elle , est-ce pour la perte de vos » deux enfans , Joseph & Fanny , que » vous vous attristez. » Alors la fille s'en mêla , & lui dit : « En vérité , mon cher » pere , vous avez tort d'amener des » étrangers ici , pour nous arracher le » morceau de la bouche. Vous les avez » nourris depuis votre retour , & peut- » être les garderez-vous encore un mois. » Etes-vous obligé de nourrir Fanny , » parce que Joseph dit qu'elle est jolie ? » Car pour moi je ne sçais ce qu'on » trouve de si rare en elle. Si on nour- » rissoit les filles pour leur beauté , elle » feroit assurément aussi mauvaise che- » re que ses voisines. Pour M. Joseph ,

» je sçais bien qu'il est honnête garçon
» & qu'il payera ses dettes tôt ou tard.
» Mais pour elle, que ne retourne-t-elle
» le chez son Maître, d'où elle s'est
» enfuie ? Si j'avois un million je ne
» donnerois pas une obole à une fille
» comme elle, quand je la verrois prê-
» te à mourir de faim. Et moi je l'as-
» sisterois, dit Jannot. Voyez-vous,
» mon cher pere, plutôt que de voir
» Fanny mourir de faim, je lui don-
» nerois mon diné. »

Adams charmé de voir les bonnes
dispositions de son fils, lui recomman-
da de les cultiver, & de regarder tous
ses voisins comme ses freres. « Oûi,
» mon pere, répondit l'enfant ; j'aime
» Fanny plus que mes sœurs, parce
» qu'elle est bien plus jolie. Tien, voi-
» là pour ton impertinence, dit l'ainée,
» en lui donnant un soufflet, que son
» pere lui auroit rendu, si le retour
» de M. Joseph accompagné de Fanny
» & de l'Irlandois n'eût suspendu sa
» colère. Femme, dit-il, apprenez-nous
» notre réfection. J'ai autre chose à
» faire, répondit la femme. Vous man-
» quiez à votre devoir, en me répondant
» de

» de la sorte , lui dit Adams , car il est
» écrit que le Mari est le chef de la
» Femme , & qu'elle doit lui être obéis-
» sante. Fi donc , s'écria la femme :
» perdez - vous l'esprit , de blasphémer
» ainsi la sainte Ecriture en la citant
» hors de l'Eglise ? M. Joseph l'inter-
» rompit , en disant à M. Adams , que
» loin de vouloir donner de l'embar-
» ras à Madame Adams , il venoit la
» prier avec toute la famille , aux Ar-
» mes du Roi , où il avoit donné ordre
» de préparer un dîner. Madame Adams
» à ces mots reprit toute sa gayeté , &
» accepta très-gracieusement l'invita-
» tion : son mari suivit son exemple ;
» & ils se mirent tous en marche vers
» les Armes du Roi , sans que person-
» ne s'embarassât de garder la maison ,
» pas même Jannor , à qui Joseph don-
» na un Schilling , en reconnaissance de
» la bonne volonté qu'il avoit témoi-
» gnée pour Fanny.



CHAPITRE XII.

*Découverte qui commence à éclaircir
cette Histoire.*

LE Porte-balle Irlandois, depuis son arrivée, s'étoit soigneusement informé de tout ce qui regardoit la famille de M. Booby. On lui avoit appris que le Chevalier étoit mort, & que c'étoit le même qui avoit acheté Fanny à l'âge de 3 ou 4 ans, d'une femme qui voyageoit. Après le dîner, il dit à cette belle fille, qu'il croyoit pouvoir lui donner connoissance de ses parens. Toute la compagnie parut surprise de l'entendre parler de la sorte, & elle même fut plus étonnée que tous les autres. On fit silence, & le vieil Irlandois leur parla de la sorte. « Je
» gagne aujourd'hui mon pain à la sueur
» de mon corps ; mais autrefois je me
» suis vu plus heureux, étant Vivan-
» dier, & Tambour dans un de nos
» Régimens. Ensuite j'ai passé en An-
» glerre, avec un de nos Officiers qui

» y alloit faire des recrues. En allant
» de Bristol à Frome , où nous espé-
» rions faire des hommes parmi les
» pauvres ouvriers , qui y meurent de
» faim depuis que nos Manufactures
» de laine sont tombées , nous rencon-
» trames une femme âgée d'environ
» trente ans , assez passable pour un sol-
» dat. Elle lia conversation avec nos
» Dames ; car notre détachement qui
» consistoit dans un Officier , un Ser-
» gent , moi Tambour , & deux Fusi-
» liers , avoient chacun leur compagne ,
» à l'exception de mon Maître. Nous
» marchâmes long-tems ensemble , &
» voyant qu'elle m'étoit échue de plein
» droit , je lui contai militairement
» mon martyre , dont elle eut pitié ; &
» depuis ce jour-là nous vécumes com-
» me mari & femme , jusqu'à celui de
» sa mort.

Vous vous mariâtes par dispense sans
doute , interrompit M. Adams ; car je
ne vois pas qu'il soit possible de pu-
blier les bans de vous autres , qui chan-
gez si souvent de demeure. « Non ,
» Monsieur , repliqua l'Irlandois ; nous
» nous donnâmes une dispense , pour
» aller

« aller coucher ensemble sans cérémo-
« nie. » Oïi, oïi, j'entends, repliqua
« le Ministre : *ex necessitate*. Une dis-
« pense est permise, quoique l'autre fa-
« con soit plus loüable, & plus régu-
« lière. » L'Irlandois poursuivre son his-
« toire. « Cette femme me suivit de gar-
« nison en garnison, jusqu'à ce qu'à
« Gallonay elle tomba malade d'une
« fièvre, dont elle mourut en peu de
« jours. Quand elle se vit à l'extremi-
« té, elle m'appella, & me dit qu'elle
« ne pouvoit mourir en paix, sans me
« découvrir un secret, qui étoit le seul
« de ses péchés, qui lui pesoit sur la
« conscience. J'étois autrefois, dit-elle,
« dans une troupe de Bohemiens, qui
« alloient voler les enfans de Village en
« Village ; je ne me suis jamais rendue
« coupable de ce crime qu'une seule
« fois, & je m'en repens du fond de
« mon cœur ; puisqu'il est possible que
« j'aye pu causer la mort du Pere & de
« la Mere de cet enfant, peut-être de
« tous les deux. Car je ne puis vous fai-
« re concevoir combien elle étoit belle
« à l'âge de dix-huit mois, qu'elle pou-
« voir avoir dans le tems que je l'enle-
« vai.

« vai. Elle resta avec nous deux ans ,
« & je la vendis trois Guinées au Lord
« Booby dans la Province de Sommer-
« set. C'est de vous , Monsieur , dit-il ,
« en s'adressant à M. Adams , que je
« me flatte d'apprendre si je suis au-
« bout de mon voyage ; car je ne suis
« venu jusqu'ici que pour donner un
« état à cette fille , en la rendant à ses
« parents.

« Il n'y a point d'autre Chevalier de
« ce nom , répondit Adams : c'est le dé-
« funt Seigneur de ce Village. Mais
« vous avez oublié de nous dire le
« nom du Pere & de la Mere de cette
« Fille. « Ils demeurent , reprit l'Irlandois , à trente-mille du Château. Elle
« m'a dit que je les trouverois , en de-
« mandant le nom d'une autre de leurs
« filles , puisqu'elle doit être l'unique
« dans le Royaume qui porte un nom
« si baroque ; c'est *Pamla* ou *Pamela* ;
« je ne puis dire lequel. « Fanny tomba
« évanouie à ce nom fatal , qui ren-
« versoit ses plus cheres espérances , Jo-
« seph devint immobile ; Jannet se mit à
« jeter les hauts cris sans sçavoir pour-
« quoi ; tandis que le bon Ministre à ge-
« noux

nous rendoit ses actions de graces, de ce que cette découverte s'étoit faite avant que le crime d'inceste ne se fût commis entre ses chers enfans. L'Irlandois étoit tout étourdi de voir la consternation, que son recit avoit causée. Mais la jeune Adams le tira de peine, en lui contant leur histoire, pendant que sa mere étoit occupée à soulager la pauvre Fanny; cependant il est tems d'aller voir ce qui se passe au Château.

CHAPITRE XIII.

Combat entre l'amour & l'orgueil. Suite de la découverte.

LAdy ne s'étoit mise à table que pour en faire les honneurs. Elle étoit trop tourmentée par sa passion pour pouvoir manger: quand le repas fut achevé, elle dit tout bas à Pamela. « Je me trouve incommodée, ma chere Nièce voudroit-elle bien se charger d'entretenir Mylord & mon Neveu, pendant que je me repose-rai? » En achevant ces mots elle se retira.

retira dans sa chambre, où elle se jeta sur son lit dans une espèce d'agonie. L'amour, la rage, & le désespoir, la déchiroient tour à tour. « Il faut, dit-elle, que je révele ce fatal secret, je ne puis plus le garder. Son poids m'accable; en le révélant, je trouverai peut-être quelque secours.

Slipslop s'avança près du lit, pour lui demander la cause de son accablement; mais au lieu de lui en faire confidence, comme elle se l'étoit proposé, elle se mit à faire le panégyrique de Joseph, qu'elle acheva par une lamentation des plus touchantes, sur ce qu'il prodiguoit tant de tendresse & tant de sentimens héroïques pour un objet aussi méprisable qu'étoit Fanny à ses yeux. Slipslop répondit en exagérant tout ce que Lady avoit avancé, & conclut son discours par ces mots. « Ah! Ciel! Pourquoi Joseph n'est-il point Gentilhomme? Ou que ne puis-je voir votre Grandeur entre les bras de quelqu'un qui lui ressemble. » Lady se leva avec précipitation, & faisant quelques tours dans sa chambre, « Ah! » s'écria-t-elle, qu'il est fait pour rendre

« une femme benreuse ! Oiii Madame »
 « répondit Sliplop, votre Grandeur se-
 « ra la femme du monde la plus ben-
 « reuse avec lui : sois de la coutume
 « & du qu'en dira-t-on. Me priverai-
 « je de manger selon mon appétit,
 « dans la crainte qu'on ne m'appelle
 « gourmande ? Si j'avois envie d'un
 « homme, je l'épouserois à la barbe de
 « tous les parents du monde. Vous n'a-
 « vez ni Tuteur ni Gouvernante pour
 « contraindre vos affections. D'ailleurs
 « il n'est plus un Laquais ; c'est le beau-
 « frère de Monsieur votre Neveu, &
 « pourquoi voudriez-vous vous gêner
 « plus qu'il n'a fait ? Ne pouvez-vous pas
 « épouser le frère par la même raison
 « qu'il s'est marié avec la sœur ? Pour
 « moi, si c'était un crime que tant d'a-
 « marces, je ne garderois bien de vous
 « le conseiller. » Mais ma chère Slip-
 « lop, interrompit Lady, supposons
 « que je puisse m'abaisser jusqu'à lui ;
 « cette madame Fanny ! ah que je la
 « déteste aussi bien que son imbécile
 « Amant. C'est un petit monstre, ré-
 « pondit Sliplop ; elle fait cependant
 « la mijaurée : mais laissez-moi faire ; vo-
 « tre

«*tre Grandeur en sera bien-tôt débar-*
«*raffée. Vous avez entendu dire que*
«*Joseph s'est battu avec le valet de*
«*chambre de Mylord par rapport à el-*
«*le ; son Maître veut qu'il l'enleve ce*
«*soir, & moi je prêterai la main.*
«*Nous en parlions ensemble lui &*
«*moi, dans le tems que vous m'avez*
«*appelée. Retournez y vite ment re-*
«*partir Lady ; car Fancheluche est sur*
«*le point de s'en aller. Fais tout ce*
«*que tu pourras pour que le valet de*
«*chambre réussisse ; pour moi, je vais*
«*joindre la compagnie ; mais aye soin*
«*de me venir avertir, dès que le coup*
«*sera fait.* » Slipflop se retira, & La-
dy se mit à l'analyse de son propre
cœur, dès qu'elle se vit seule.

«*O Ciel, s'écria-t-elle, jusqu'où*
«*m'entraîne ma passion ! J'ose donc*
«*l'avouer à moi-même, & je veux*
«*épouser Joseph. Ah ! si je l'épouse, de*
«*quel front oserai-je regarder mes pa-*
«*rents, après les avoir deshonorés par*
«*une alliance aussi honteuse ! Mais ne*
«*puis-je pas les fuir ? Ne puis-je pas*
«*me dérober à leurs yeux, avec celui*
«*dont j'attends mon parfait bonheur ?*

« Oûi, je puis passer mes jours dans
« quelque désert affreux, que sa pré-
« sence embellira : là, je coulerai d'heu-
« reux jours dans la contemplation de
« tous ses charmes, & dans la jouis-
« sance des divins plaisirs que l'amour
« prodigue aux vrais amans.... Mais
« pour qui veux-je m'ensevelir ainsi ?
« A qui prétends-je sacrifier les restes
« de ma jeunesse, mon bien, mon
« rang, ma famille..... Détestable
« passion !..... N'est-il pas beau, bien
« fait, jeune, aimable, tendre, fidèle ?
« Oûi, il est tendre & fidèle ! Mais
« hélas, ce n'est pas pour moi : c'est
« pour une vile créature, que je rou-
« gis de nommer ma rivale. Cepen-
« dant il la préfère à une femme telle
« que moi. Ah ! maudit soit un corps
« si beau, où loge une ame si basse !
« Puis-je aimer encore ce monstre ?
« Non, je m'arracherai plutôt le cœur
« que de ne pas détruire une détestable
« image, qui s'y est gravée en carac-
« teres de feu. Ingrat Joseph, tu éprou-
« veras les redoutables effets de ma
« vengeance, tu imploreras en vain ma
« pitié. Ma Rivale triomphante te
« verra

» verra expirer, & ne jouïra point du
» bien qu'elle m'enleve. Insensée, quel
» bien ? Est-ce un bien pour toi de sa-
» crifier ainsi tout ce que tu as de plus
» précieux, à une passion qui te flé-
» trira ? Ah ! goûtons plutôt les
» joies de la vertu & de l'honneur. Le
» vice & la foiblesse traînent à leur
» suite trop de chagrins & de malheurs.
» Jusqu'à quel point me suis-je laissée
» séduire, faute d'avoir appelé la rai-
» son à mon secours ? Elle me dévoile
» enfin l'abîme où j'allois me précipi-
» ter. Que le Ciel soit loué ! L'hon-
» neur remporte enfin la victoire, &
» je méprise un bien, dont je ne puis
» jouïr sans bassesse, que je ne pour-
» rois peut-être me procurer que par
» un enchaînement de crimes affreux. »

En ce moment, Slipslop vint l'in-
terrompre, en criant : « Ah ! Mada-
» me, je vous apporte une étrange
» nouvelle : notre laquais La Fleur re-
» vient du Cabaret, où M. Adams
» avec toute la clique ont dîné : il dit
» qu'il y a un étranger avec eux, qui
» leur a fait voir comme Joseph &
» Fanny sont frere & sœur. Cela ne

« se peut, repartit la Dame. Je ne saurois vous dire les *particules*, repliqua Slipflop ; cependant La Fleur dit que cela est bien vrai.

Cette surprenante nouvelle, renversa en un instant toutes les généreuses résolutions, que l'honneur venoit d'inspirer à Lady. A mesure que l'espérance renaissoit dans son cœur, la raison reculoit dans son esprit. Oubliant donc tout son soliloque, elle ordonna qu'on eût à lui envoyer La Fleur. En même tems elle descendit dans la salle où étoit M. Booby avec Pamela, à qui elle annonça cette nouvelle. Pamela lui dit qu'elle ne pouvoit y ajouter foi, n'ayant jamais entendu dire ni à son père ni à sa mère, qu'ils eussent perdu aucun enfant, ni même qu'ils en eussent eu d'autres, que Joseph & elle. Lady se facha contre son incrédulité, en déclamant contre ceux qui ayant fait leur fortune, désavoüoient leurs parens, parce qu'ils étoient pauvres. Pamela ne répondit rien. M. Booby prit alors la parole & dit, que si cette fille étoit vraiment la sœur de sa femme ; elle la reconnoîtroit avec joie, aussi.

aussi bien que lui. « Ainsi je vous prie
» de l'envoyer chercher , ajouta-t'il ,
» avec l'étranger , afin que nous les ex-
» minions ensemble.

L'Irlandois parut , ainsi que Fanny & Joseph ; car celui-ci ne voulut point la perdre de vue. Le Ministre , autant par sa curiosité qui étoit sa passion dominante , que par son devoir , les avoit suivis , en les exhortant à rendre grâces au Ciel d'un événement qui les plongeoit dans le désespoir.

L'étranger repeta au Château ce qu'il avoit dit au cabaret. Toute la compagnie parut convaincuë de ce récit , à l'exception de Pamela , qui ne pouvoit s'imaginer qu'il fût même vraisemblable ; parce qu'elle n'avoit jamais entendu son pere ni sa mere parler d'un troisieme enfant. Lady , qui se trouvoit très-intéressée dans le dénoûment de cette affaire , trembloit que Pamela n'eût raison ; & Joseph se réjouissoit de l'obstination avec laquelle sa sœur désavoüoit pour telle sa chere Fanny.

M. Booby les pria tous de suspendre leur jugement , en attendant l'arrivée

du vieux Andrews, & de la femme, qu'il attendoit le lendemain, les ayant invités l'un & l'autre de venir dans son équipage le reprendre, pour retourner ensemble chez lui. « Alors, dit-il, nous apprendrons la vérité. Cependant je vous avoue que je panche à croire le récit de ce bon Irlandois, parce qu'il me paroît rempli de circonstances extrêmement vraisemblables. D'ailleurs quel intérêt a-t'il de vouloir nous tromper ? »

Lady Booby, quoique peu accoutumée à voir de tels gens chez elle, les admit à sa table, dont elle fit les honneurs avec une grace infinie. Il y avoit M. Booby, Pamela, Mylord Fanfre-luche, Joseph, Fanny & M. Adams. Pour l'Irlandois, elle le recommanda aux Domestiques, & l'envoya manger avec eux. Cette compagnie, à l'exception des deux amans qui gardoient un morne silence, passa la soirée avec beaucoup de gaieté ; car M. Booby avoit engagé Joseph à faire des excuses à Mylord, qui fit briller son esprit au dépens d'Adams, en le raillant sur sa parure. Le Ministre lui rendit le

le change avec beaucoup plus de sel , & tous ceux qui étoient présens en rirent beaucoup. Pamela fit la guerre à Joseph, de ce qu'il paroissoit si peu sensible à la joie de retrouver une sœur. « Si » vous l'aimiez , lui dit-elle , d'un » amour dégagé des sens , vous seriez » charmé de découvrir une liaison de » sang entre vous deux. » Adams saisit cette occasion , pour faire l'éloge de l'amour Platonique , d'où par un saut naturel , il passa aux joies du Paradis , en assurant qu'il n'y avoit point de vrais plaisirs sur la terre ; ce qu'il ne put persuader à Monsieur Booby , ni à sa femme.

Ces heureux époux firent remarquer qu'il étoit tems de se retirer ; car les autres ne témoignoient aucune envie de se coucher. On se retira cependant pour s'aller reposer dans les lits préparés dans le Château ; Adams même fut prié d'y coucher ; parce que le tems étoit orageux.



CHAPITRE XIV.

*Aventures nocturnes. Dangers que court
Monsieur Adams.*

Vers les trois heures du matin , c'est-à-dire , une heure après qu'on se fut retiré , Mylord Fanfreluche , que l'image de Fanchon empêchoit de dormir , s'étoit avisé d'une chose , par laquelle il esperoit de parvenir à ses fins : il avoit ordonné à un de ses domestiques de remarquer la chambre où elle couchoit. Quand celui-ci se fut acquité de sa commission , Mylord se glissa sans bruit , à ce qu'il croyoit , dans la chambre qu'on venoit de lui indiquer. En entrant , il respira une odeur qui auroit dû le détromper , s'il avoit été moins prévenu ; il chercha le lit à tâtons , & l'ayant trouvé , il dit en imitant la voix de Joseph :
 « Fanchon , mon Ange , je viens de
 » découvrir la fourberie du Porte-bal-
 » le ; je ne suis plus ton frere , mais
 » ton amant , & je ne veux plus at-
 » tendre

rendre un bonheur qui m'est dû depuis si long-tems. Vous avez des preuves de ma constance & de ma probité, qui ne vous permettent point de douter que je ne vous épouse. Ainsi si vous m'aimez réellement vous ne me refuserez pas de m'admettre dans votre lit. » En achevant ces mots, il mit bas sa robe de chambre, & se mit dans le lit, où il embrassa tendrement l'objet de son ardeur téméraire, qui au lieu de le repousser, lui rendit le change. Jugez de sa joie, dans cet heureux instant. Hélas ! que la Fortune se joue des foibles mortels ! Slipslop, car c'étoit elle, reconnut dans le moment celui qu'elle avoit pris d'abord pour Joseph. Mais Mylord, quoique convaincu qu'il s'étoit trompé, ne pouvoit découvrir qui étoit cette fautive Fanny. Il avoit si peu fixé les yeux sur cette créature depuis qu'il étoit dans le Château, qu'il ne l'auroit pas reconnue à l'aide d'une baguette. Il fit un effort pour s'échapper du lit ; mais l'autre n'avoit pas envie de le laisser aller ; bien résoluë de se récompenser des plaisirs qu'elle s'étoit promis si

mal

mal à propos, en rendant cet accident utile à son honneur. Elle avoit effectivement besoin d'effacer quelques soupçons, auxquels elle avoit donné lieu. Ainsi elle crut l'imprudent aventurier propre à un sacrifice, capable de rétablir l'opinion que sa maîtresse commençoit à perdre de sa chasteté incorruptible. Elle le saisit donc par sa chemise comme il sortoit du lit, & se mit à crier à pleine tête. « Comment mal-
« heureux tu oses attaquer ma vertu!
« Que sçais-je, si tu ne m'as pas per-
« due, tandis que je dormois? Au meur-
« tre, A l'assassin. Au voleur, je suis
« ruinée. » Monsieur Adams, qui étoit éveillé dans son lit, où il révoit, courut au secours, sans s'embarrasser de sa nudité. En approchant du lit, sa main se rencontra par hazard sur l'épaule de Mylord, qu'il prit à la délicatesse de sa peau, & à sa petite taille, pour la fille qui venoit de crier au secours, & le laissa aller, pour se jeter sur l'homme qu'il croyoit dans le lit. Slip-slop, sans le connoître, lui donna un violent soufflet: il riposta par une gourmade, dont heureusement la pesant-
teur

teur ne tomba que sur le traversin. Mais son coup manqué, Adams tomba tout au travers du lit, où cette Amazone le soufflera & l'égratigna à son aise. « Je suis une fille, dit-elle à la fin. » Tu es plutôt un Diable, répondit le Ministre, en lui adressant un coup de poing qui lui fit jeter les plus hauts cris.

Lady qui ne dormoit point, & qui ne s'éfroyoit pas facilement, entendit tout ce vacarme. S'étant levée, elle entra dans la chambre. Slipslop voyant sa Maîtresse avec une bougie à la main, s'écria encore une fois : *Adieu se-cours, à moi.* Adams voyant la lumière lacha prise, & en se retournant vit Lady, qui s'étant apperçue qu'il étoit nud en chemise, lui avoit tourné le dos pour lui dire toutes les injures qu'il sembloit mériter. Le Ministre ayant alors reconnu Slipslop, & honteux de sa situation, en la présence d'une Dame qu'il respectoit, se fourra sous les couvertes, malgré tous les efforts que fit la Suivante pour l'en empêcher. Puis montrant sa tête ornée d'un bonnet jadis blanc, il protesta de son inno-

302 Les Aventures
innocence, & supplia Slipflop de lui
pardonner les coups qu'il lui avoit
donnés sans la connoître. Car, dit-il,
je vous jure, Mademoiselle, que je vous
ai prise pour une Magicienne. Tandis
qu'il padoit, Lady voyant quelque
chose de brillant à ses pieds, le ra-
massa, & vit avec surprise des boutons
de manche de diamant, & un peu plus
loin, la manche d'une chemise garnie
d'une dentelle, qu'elle reconnut pour
être celle que Mylord avoit portée la
veille. Je ne comprend rien à tout ce-
ci, dit-elle. Pour moi, répondit
Slipflop, je n'en sçais rien; il peut
être entré ici une douzaine d'hom-
mes sans que j'en aye connu aucun.
Mais à qui peuvent appartenir cette
chemise & ces boutons? A celui que
j'ai laissé échapper, dit Adams. Si je ne
l'avois pas pris pour une fille, je l'au-
rois arrêté, eût-il été un Hercule;
mais, à vrai dire, je crois qu'il n'est
qu'un Hylas.

Il rendit compte à Lady de tout ce
qui étoit arrivé, depuis que les cris de
Mademoiselle Slipflop l'avoient attiré
dans la chambre, & jusqu'à ce que la
Dame

Dame elle-même fut venue. Lady ne put s'empêcher d'en rire de bon cœur, en contemplant les figures d'Adams & de sa suivante, couchés aux deux extrémités du lit. Elle pria le bon Ministre de se retirer, & ordonna à Slipflop de la suivre, dès qu'elle seroit habillée. Puis elle s'en retourna dans son appartement.

M. Adams la voyant partie, renouvela ses excuses à la femme de chambre, qui étoit si bonne, qu'elle lui pardonna sur le champ, & même fit mine de lui témoigner qu'elle lui vouloit du bien. Mais il prit congé d'elle aussi-tôt; & sortit, dans l'intention de rentrer au plutôt dans sa chambre qui étoit à la droite. Au lieu de s'y rendre, il prit à gauche & s'en alla à tâtons coucher sans bruit à côté de Fanny, qui dormoit d'un profond sommeil malgré ses inquiétudes; tant elle étoit fatiguée de la nuit précédente où elle avoit veillé, & de l'émotion que les aventures du jour lui avoient causées. Adams avoit coutume d'entrer avec précaution dans un lit, & de coucher fort près du bord; parce que sa fem-

me

me, très jalouse de la discipline conjugale, l'avoit dressé à cette philosophique façon de se coucher. Le Lecteur ne doit donc pas s'étonner s'il ne réveilla point Fanny, qui dormoit encore, malgré le bruit qu'on venoit de faire dans la chambre prochaine.

Le bon homme dormoit avec une égale tranquillité, quand Joseph, qui venoit voir Fanny, selon la parole qu'ils s'étoient donnée, frappa à la porte. Entrez, dit Adams, qui que vous soyez ; car il s'éveilloit au moindre bruit. Joseph crut s'être trompé de porte ; mais ayant reconnu la voix, il entra, & vit des hardes de femme à côté du lit. Fanny, qui ouvrit les yeux au même moment, mit par hazard sa main sur le visage du Vicaire. « Ah Ciel ! » s'écria-t-elle, où suis-je ? Grand Dieu ! » Et où suis-je moi-même, dit le Ministre aussi effrayé qu'elle ? Tandis que Fanny crioit & qu'Adams confus se levoit, Joseph ouvroit des yeux surpris, & restoit immobile. Les Peintres & les Sculpteurs qui ont représenté l'Erronement d'après nature, n'eurent jamais un pareil modèle.

» Par

« Par quel enchantement se trouve-
« t'elle dans ma chambre , demanda le
« Ministre interdit ? Par quelle aventure
« vous trouvez-vous dans la sienne , de-
« manda l'Amant stupefait ? Je n'en sçais
« rien , répondit Adams ; mais comme
« je suis chrétien , je ne l'ai point rou-
« chée : j'ignorois même qu'il y eût
« quelqu'un dans le lit. O que ceux qui
« nient l'existence de la Magie sont
« aveugles ! Je vois clairement qu'il y
« a autant de Magiciens dans le mon-
« de à présent , qu'il y en avoit du tems
« de *Saül*. On m'a ôté mes habits par
« enchantement , pour mettre ceux de
« Fanny à la place. » Il soutint toujours
qu'il étoit dans la chambre , qu'on lui
avoit donnée la veille pour y coucher :
ce que Fanny nia fortement. « Vous
« voulez faire accroire cela à Joseph ,
« lui dit-elle , pour cacher votre mé-
« chanceté. Comment , s'écria Joseph ,
« a-t'il eu l'impudence de . . . » Je ne
« puis , répondit Fanny , l'accuser d'au-
« tre chose que de s'être glissé dans mon
« lit. Mais n'est-ce pas assez ? » Joseph es-
timoit & aimoit trop M. Adams , pour
le condamner sur des apparences. Ainsi

apprenant de la bouche de Fanny elle-même, que ce ne pouvoit être qu'un qui pro quo, il se calma, & dit au Ministre qui venoit de lui apprendre l'aventure de Slipstöp avec Mylord. « Je » parie qu'en sortant de sa chambre ; » vous avez pris à gauche, au lieu de » tourner à droite. Cela est vrai : il faut » que vous l'ayez deviné, dit le Ministre. » Il fit mille excuses à Fanny, en assurant Joseph que son innocence n'avoit rien risqué. Ensuite il se retira dans la chambre où étoient ses hardes, accompagné de Joseph, qui le suivit pour le laisser en liberté. Il y retrouva ses habits ; ce qui lui fut une preuve convainquante de sa méprise. Cela ne l'empêcha pas de soutenir que la religion exigeoit qu'on crût l'existence des Sorciers.



CHAPITRE XV.

Arrivée du vieux Andrews avec sa femme, & d'une autre personne qu'on n'attendoit point, avec le dénouement de l'histoire du Porte-balle.

Lorsque Fanny fut habillée, Joseph l'alla voir, & après une très-longue conversation, ils conclurent, qu'en cas qu'il fût prouvé qu'ils étoient frere & sœur, ils ne se marieroient jamais; afin de finir leurs jours ensemble dans l'union & l'amitié fraternelle.

La compagnie étant assemblée au déjeuner, la gaieté se répandit jusqu'à Joseph, & Fanny parut plus tranquille que le jour précédent. Ce que Lady Booby ayant remarqué, elle tira la manche & les boutons de sa poche, & demanda en riant, à qui ils appartenoient. Mylord les reclama sans hésiter, disant qu'il étoit somnambule; car loin de rougir de son aventure, il vouloit insinuer que la belle Slipslop avoit agréé son hommage.

Le déjeuner étoit à peine desservi , qu'on annonça Andrews & sa femme , qui furent reçus de Lady avec beaucoup de bonté. Elle attendoit en tremblant leur décision : Joseph & Fanny éprouvoient les agitations d'Oedipe , sur le point de voir son sort éclairci par Phorbas.

Monsieur Booby entama la matière , en disant à son beau-père , qu'il y avoit de ses enfans plus qu'il ne croyoit dans la salle. « Voici la fille qui fut enlevée par des Bohémiens , ajouta-t'il , en présentant au vieillard Fanny qu'il tenoit par la main. » Je vous assure , Monsieur , répondit celui-ci avec surprise , que je n'ai jamais eu d'autres enfans que Joseph & Pamela. Ces mots comblèrent les deux amans de joie , & Lady de tristesse. Aussi-tôt elle fit appeler l'Irlandois , qui repeta son récit. Quand il eut achevé , la vieille bonne femme Andrews prit Fanny dans ses bras. C'est ma fille , s'écria-t'elle , oui c'est ma fille. On fut fort surpris d'entendre cette femme avouer une fille , dont son mari ignoroit la naissance. Les deux amans se crurent perdus , & le

le vieillard ne scavoit que penser
quand sa femme lui parla de la sorte.
« Vous pouvez vous ressouvenir, mon
« cher mari, que j'étois enceinte dans
« le tems que le Regiment dans lequel
« vous étiez Sergent, fut envoyé à
« Gibraltar ; j'accouchai pendant votre
« absence qui dura trois ans, & à ce
« que je crois, de cette fille que vous
« voyez, & que je dois reconnoître,
« puisque je l'allaitois encore, quand
« elle me fut enlevée, quoiqu'elle eût
« déjà dix-huit mois. Deux Bohemien-
« nes, dont l'une portoit un enfant en-
« tre ses bras, me vinrent un jour of-
« frir de me dire ma bonne aventure.
« Je leur demandai si vous reviendriez
« sain & sauf ; comme elles me répon-
« dirent qu'oui, je laissai mon enfant
« dans le berceau pour leur aller tirer
« à boire ; mais pendant que j'étois à
« la cave elles se sauverent. J'eus peur
« qu'elles ne m'eussent volée ; & je fis
« une recherche exacte de tout ce que
« j'avois, sans penser à l'enfant que je
« croyois endormi. A la fin j'entendis
« pleurer ; je levai les rideaux du ber-
« ceau croyant prendre ma fille : Ah
« que

que je fus surprise de trouver à sa place un garçon qui paroissoit prêt à rendre l'ame ; au lieu que ma fille étoit saine & robuste. Je courus après elle, en m'attachant les cheveux & faisant des hurlemens épouvantables ; mais ce fut inutilement, car jusqu'à ce jour je n'en ai point entendu parler. Quand je revins chez moi, le pauvre Joseph (car c'étoit lui) me regarda d'un air si touchant, que je ne pus me résoudre, malgré la rage dont j'étois possédée, de lui faire aucun mal. Un Voisin, que mes cris avoient attiré, me conseilla d'en avoir soin, disant que Dieu me récompenseroit un jour de cette charité, en me rendant ma fille ; je levai l'enfant, & lui offris mon sein, qu'il prit, & dans la suite je me sentis la même tendresse pour lui, que j'avois eue pour celle que j'avois mis au monde. Les vivres étoient fort chers : j'avois deux enfans à nourrir de mon ouvrage ; mais cela ne suffisant point je demandai la contribution de la Paroisse. Loin de me l'accorder, on m'enleva avec mes enfans par l'ordre

» dre

de Joseph Andrews. 317

» dire des Commissaires, & je fus me-
» née au Village où nous demeurons,
» qui est, comme vous sçavez, éloi-
» gné de l'autre de 15 milles. Joseph
» (car c'est le nom que je lui ai don-
» né, & Dieu sçait s'il a jamais été ba-
» ptisé.) me parut âgé de cinq ans, dans
» le tems que vous revintes d'Espagne.
» Quand je vous présentai ce petit gar-
» çon, voilà un bien venu, me dites-
» vous, sans vous mettre en peine de
» son âge. Voyant que vous ne soup-
» conniez rien, j'ai gardé le secret jus-
» qu'ici, de crainte que vous ne l'en-
» siez pris en haine. Voilà la vérité du
» fait, dequoi je prêterois serment en-
» tre les mains d'un Commissaire s'il
» en étoit besoin.

Le Porte-balle, qui avoit écouté la
vieille Andrews très-attentivement, lui
demanda si son fils supposé n'avoit pas
quelque marque sur la poitrine. « Oïi
» répondit-elle; il a la plus belle fraise
» qu'on puisse voir. » La Compagnie
demanda à la voir, & Joseph s'étant
déboutonné l'exposa à leur yeux. Hé
bien, ma femme, dit le vieillard, qui
étoit charmé de se voir déchargé d'un
enfant.

enfant. Vous avez prouvé la supposition du Garçon ; mais je ne vois pas que la Fille soit aussi sûrement la nôtre. Le Ministre pria l'Irlandois de repeter encore une fois toutes les circonstances de cet échange , dont le sein de Joseph étoit une preuve convainquante. Le mot de fraise ayant été repété plusieurs fois , notre distrait se frappa le front quatre ou cinq fois , en disant ; oui je me rappelle quelque idée confuse : cette fraise , un enfant perdu . . . mais je ne puis la démêler. Alors un valet vint appeller Adams , avant que sa mémoire ne fût venue à son secours.

Pendant son absence , le Porteballe assura Joseph , qu'il n'avoit pas lieu de se chagriner de la perte de ses parens supposés , puisque sa naissance étoit bien au-dessus de la leur. Vous êtes Gentilhomme , lui dit-il : on vous enleva de chez votre Père ; les Bohémiens vous garderent pendant un an ; mais votre tempérament n'étant point assez fort pour soutenir leur manière de vivre , ils vous troquerent contre cette fille plus robuste , & moins accoutumée à la délicatesse.

licateſſe. J'ignore le nom de votre famille ; ma femme, ſi elle l'a ſçu, ne ſ'en ſouvenoit point. Elle m'a cependant aſſez dépeint la maiſon, la figure de votre Pere, & la diſtance de ce pays-ci à celui qu'il habite. Ainſi j'eſpere que la Providence nous guidera dans notre recherche ; car je ne vous quitterai point que vous ne ſoyez reconnu.

La Fortune, dont ſouvent le caprice nous écriſe totalement, ou nous élève au haut de ſa rouë, ſans nous perſécuter, ou nous favoriſer à demi, leur épargna la peine de parcourir la Province, en leur préſentant d'elle-même un homme qu'ils auroient peut-être cherché inutilement ſans ſon ſecours. Le Lecteur peut ſe reſſouvenir, que M. Wilſon avoit promis de rendre une viſite à Monſieur Adams. Il arriva chez lui, & ayant appris que ſon ami étoit au Château, il ſ'y rendit, & le fit demander, comme nous venons de voir. Adams lui rendit compte de ce qui l'avoit obligé de coucher hors de chez lui, & venant enfin à parler de cet enfant marqué d'une fraiſe : Ah cher ami,

s'écria M. Wilson avec transport, au nom de Dieu, faites-moi entrer, ou je me meurs. Le Ministre le conduisit. Wilson entra dans la salle, où sans regarder la compagnie, il courut à Joseph tout tremblant, & d'une voix mal-assurée il le pria instamment de lui montrer sa poitrine; pendant que le Ministre en frappant des mains, crioit: *Hic est quem queris, inventus est.* Wilson ayant vû le seing sur la poitrine de Joseph, l'enleva de terre avec des démonstrations d'une joie inexprimable, & s'écria tout en larmes: Mon Fils, mon cher Fils, que la Providence dispose de moi: je meurs content, puisque je t'ai retrouvé. Joseph, quoique très-ému, ne s'abandonna pas à des transports si violents. Mais quand on eut comparé les circonstances des deux enlevemens, & que son état fut reconnu, il se jeta aux pieds de son Pere, pour embrasser ses genoux & lui demander sa bénédiction. M. Wilson le releva, & ils s'embrassèrent avec tant de tendresse d'un côté & tant de respect de l'autre, que tous les spectateurs en furent attendris jusqu'aux larmes.

de Joseph Andrews. 323

mes. Lady Booby fut l'unique mécontente ; elle ne put soutenir en présence de tant de monde un événement qui détruisoit toutes ses espérances ; & sa retraite précipitée donna lieu à des conjectures peu avantageuses.

CHAPITRE XVI.

Conclusion de toute cette Histoire.

Fanny ayant témoigné à les parens sa joie de les avoir retrouvés , les assura d'une tendresse respectueuse. La vieille Andrews l'embrassa tendrement, en lui disant cependant qu'elle ne pouvoit l'aimer plus qu'elle n'avoit fait Joseph. Pour le Pere , il soutint son sang froid ; car dès qu'il eut fait la cérémonie de la reconnoissance en la baisant sur la joue , & en la benissant , selon l'usage d'Angleterre , il se plaignit amèrement de ce qu'il n'avoit point encore fumé sa pipe.

Monsieur Booby , qui ignoroit ce qui se passoit dans le cœur de sa Tante , crut qu'elle s'étoit retirée avec tant

D d ij de

de précipitation par un orgueilleux mépris de la famille à laquelle il s'étoit allié, & pour cette raison il voulut partir du Château à l'instant. Il félicita M. Wilson & son fils, puis après avoir embrassé Fanny en la traitant de sœur, il la présenta en cette qualité, à Pamela sa chere épouse, qui l'embrassa avec l'humilité qui lui étoit naturelle.

M. Booby fit ensuite annoncer son départ à sa Tante, qui lui envoya souhaiter un bon voyage, & lui dire qu'elle étoit trop incommodée pour recevoir ses adieux. Il pria M. Wilson de lui faire l'honneur de venir avec lui. Pamela Fanny & Joseph se joignirent à M. Booby, qui l'engagea enfin d'accepter son invitation, en lui promettant d'envoyer un exprès pour apprendre cette heureuse nouvelle à Madame Wilson. Car ce tendre époux ne pouvoit jouir d'aucun bien, sans le partager avec elle; & comme il sçavoit que rien ne manquoit au bonheur de sa chere Henriette, que de retrouver ce fils qu'elle pleuroit depuis tant d'années, il étoit fort empressé de lui faire part de la décou-

découverte qu'il venoit d'en faire.

On mit le vieillard & sa femme, avec leurs deux filles dans le carosse. M. Booby, M. Wilson, M. Joseph, M. Adams & l'Irlandois les escorterent à cheval, & sans perdre de tems ils s'éloignerent du Château.

Pendant le chemin, Joseph fit confidence de son amour à son Pere, sans lui déguiser son dessein à l'égard de Fanny. Monsieur Wilson laissa appercevoir de la répugnance pour ce mariage, qui lui paroissoit très-désavantageux pour son fils. Cependant voyant qu'il y étoit résolu, il dit, que si elle possédoit réellement toutes les vertus qu'on disoit, elles réparoient l'inégalité de sa naissance, & pouvoient lui être comptées comme une dot réelle; mais il exigea de son fils, qu'il ne se marieroit qu'après avoir consulté sa mere. Joseph y consentit avec respect, voyant que son Pere le vouloit positivement. Adams se réjouïssoit de ce retardement, parce qu'en gagnant quelques jours il avoit tout le tems de publier le troisième ban, & par conséquent de marier ses deux Paroissiens sans dispense.

La joie qu'il en eut, (car ces cérémonies lui paroissoient d'une conséquence infinie) fit qu'en se secouant sur son cheval, il lui donna de l'éperon. L'animal étoit fier, & peu accoutumé à souffrir ces sortes d'insultes, sur-tout d'un aussi mauvais écuyer qu'Adams. Pour s'en venger, il se mit à courir & à badiner, jusqu'à ce qu'il se fût délivré d'un fardeau qu'il méprisoit. Joseph donna des deux, pour l'aller secourir; Fanny le plaignoit, & les autres rioient, tandis que le cheval couroit vers son écurie, & que le cavalier secouoit la boue dont il étoit tout couvert.

Un homme à cheval qui venoit à leur rencontre, fit arrêter le cheval par son valet, qui le mena par la bride pour le rendre à son cavalier. Adams en remerciant le Maître, le reconnut pour le Commissaire, chez qui on l'avoit conduit avec Fanny. Celui-ci s'étant fait connoître à son tour, lui dit que l'homme qui les avoit accusés, avoit été pris le lendemain, & qu'il étoit actuellement écroué dans la prison de Salisbury, comme coupable de plusieurs vols.

Les

Les complimens étant achevés entre le Ministre & le Commissaire, Adams remonta à cheval, presque fâché contre Joseph, de ce qu'il avoit offert de changer avec lui, parce que le sien étoit plus docile. Son bonheur plus que son adresse, quoiqu'il se vantât d'être le meilleur écuyer du royaume, l'ayant garanti d'une seconde chute, il arriva avec les autres chez Monsieur Booby, qui les traita selon l'ancienne regle de l'hospitalité Angloise, dont on voit encore les vestiges dans un petit nombre de familles, confinées dans des Châteaux aux extrémités de l'Angleterre. Ils passerent le reste de la journée avec toute la satisfaction possible. Joseph & Fanny passerent deux heures tête à tête, à leur grand contentement.

Le lendemain matin, Monsieur Wilson proposa d'aller conduire son fils chez lui. Joseph auroit été charmé de voir sa mere; mais la pensée de quitter Fanny lui étoit insupportable. Enfin M. Booby le tira d'affaire en proposant d'envoyer chercher Madame Wilson. Pamela, qui souhaitoit fort de la

connoître , demanda cette grace à M. Wilson avec tant d'empressement , qu'il laissa partir le carosse à vuide , pour l'aller prendre.

Le samedi , Madame Wilson augmenta les agrémens de cette heureuse compagnie , ou plutôt sa présence couronna leur bonheur. Car après des transports de joie & de tendresse , que la vuë de son cher fils fit éclater , cette complaisante Mere voulut bien donner son consentement au mariage de nos deux amans.

Le Dimanche , M. Adams joignit leurs mains avec la permission du Vicaire du lieu , qui monta à cheval & fit 20 milles , pour officier dans la Paroisse de Booby à sa place , après avoir promis solennellement à son confrere de publier le dernier ban.

Joseph prévint le Soleil qui devoit éclairer ce jour tant attendu. Il étoit vêtu d'un habit de drap uni , dont M. Booby lui avoit fait présent ; car il avoit refusé un magnifique habit , aussi bien que Fanny , qui n'accepta de sa sœur qu'une robe de satin blanc , une jupe de même , & une garniture unie ,
sur

sur laquelle elle mit au lieu de coëffe un chapeau de paille doublé d'un taffetas couleur de rose. Dans cet habillement elle sortit de sa chambre, ornée de tous les charmes de la beauté & de la jeunesse. Les roses de son teint étoient plus animées qu'à l'ordinaire, par une aimable pudeur, qui la rendoit adorable. Elle fut reçue à la porte du Château par Joseph, qui la mena en triomphe à l'Eglise, où Monsieur Adams les attendoit pour faire la cérémonie. La modestie de Fanny, la joie de Joseph, & la piété du Ministre parurent dans tout leur éclat. Ce dernier réprimanda à haute voix M. Booby & son épouse, de ce qu'ils rioient dans un endroit aussi respectable, & dans une occasion aussi solennelle. Il avoit pour maxime, qu'étant le Ministre du Très-haut, il ne pouvoit rien relâcher de ce qui lui étoit dû, pendant l'exercice de ses fonctions. C'est pourquoi il ne toleroit rien, quand une fois il avoit endossé le surplis. Mais cette sévérité disparoissoit dès qu'il ne s'agissoit que de sa personne, & que son Ministère n'y étoit point intéressé.

Après

Après la cérémonie , Joseph ramena sa nouvelle épouse chez Monsieur Booby , suivi de toute la compagnie à pied , l'Eglise étant fort près de la maison. Ils trouverent la table mise , & bientôt on servit un repas superbe , où M. Adams fut l'admiration de tous les conviés, quoique chacun fit son devoir , à l'exception de ceux pour qui la fête se faisoit. Leur imagination se repaissoit avec trop de vivacité , pour que les mets leur parussent dignes d'attention.

Toute la journée se passa dans une gaieté innocente ; la liberté qu'on se donne quelquefois avec si peu de ménagement pour la pudeur , dans des occasions semblables , ne s'étendit que jusqu'où M. Adams le voulut bien permettre. Car tel est le pouvoir de la vertu ; ceux qui n'auroient peut-être pas assez respecté les femmes , pour se gêner là-dessus , malgré la politesse dont ils se piquoient à l'égard du beau sexe , furent forcés de se tenir dans les bornes de la modestie , par la présence d'un homme vertueux. L'heure de se coucher étant venue , Fanny fut conduite

duite par sa Mere, sa belle-Mere, & sa Sœur dans la chambre où elle devoit passer la nuit. On l'eut bien-tôt deshabillée.

Il ne fallut qu'un instant à Joseph, pour se mettre auprès d'elle. Les Dames fermerent les rideaux, & l'amour le plus pur & le plus parfait, unique témoin de cette scene, ne fait confidence de ce qui s'y passa, qu'à ceux qui se rendent dignes de la renouveler.

Le troisième jour, Monsieur & Madame Wilson amenerent leurs enfans chez eux. Le généreux Booby fit présent de 15000 écus à Fanny, dont son mari en employa 12000 à l'achat d'une terre contigue à celle de son Pere. Là il jouit aujourd'hui des douceurs de cette heureuse médiocrité, tant vantée par les sages dans tous les siècles. Et pour surcroît de bonheur, son Pere, avec qui j'ai un commerce de lettres, me mande que son aimable Fanny est sur le point de mettre au monde le premier fruit d'un vertueux amour.

M. Booby ne crut point avoir assez fait, qu'Adams n'eût reçu la récompense de ses peines & de son zèle. Il avoit

à sa nomination un bénéfice de mille écus de rente , il le lui donna. Le bon Ministre ne pouvoit se résoudre à quitter ses chers enfans ; mais à la fin il accepta le bénéfice , à condition d'y nommer un Vicaire.

Le Porte-balle Irlandois , outre nombre de presens qu'il reçut , fut récompensé de ses soins par une petite charge , dans l'exercice de laquelle il s'est attiré l'amitié de tout le voisinage.

Lady Booby ayant appris le mariage , partit pour Londres , où un Capitaine de Dragons effaça bientôt Joseph de son cœur & de sa mémoire.

Nos heureux époux , Joseph & Fanny , toujours contents , toujours charmés l'un de l'autre , ne ressentent aucun de ces dégoûts , qui suivent ordinairement la possession d'un objet long-tems désiré. Joseph est toujours amant tendre & passionné. Le Voisinage de son Pere ne contribue pas peu à leur bonheur. Fanny & lui se sont abandonnés à ses sages conseils , & son heureuse union avec Henriette leur a inspiré le même dessein d'une tranquille retraite.

FIN.

LETTRE D'UNE DAME ANGLOISE

A MADAME ***

MAITRESSE DES COMPTES

DE MONTPELLIER.

Pour reconnoître, Madame, toutes les bontés que vous m'avez témoignées durant mon séjour à Montpellier, & me renouveler dans votre souvenir (bien convaincuë que vous ne m'avez point oubliée, comme je ne vous oublierai jamais) j'ai l'honneur de vous envoyer la traduction que j'ai faite du Livre le plus ingénieux & le plus agréable, que notre Angleterre ait produit. Ce sont les *Avantures de Joseph Andrews & du Ministre Abraham Adams*. Ce Roman, dans sa brièveté, est égalé ici à celui de *Don-Quichotte*, & mis fort au-dessus de tous vos Romans François, sur-tout des Romans de ce siècle & de ces derniers tems, qui sont (je vous l'avoue) assez méprisés de nos con-

connoisseurs. Car , y a-t'il de la vraie-semblance dans l'Histoire de *Cleveland* & du *Doyen de Killerine* ? Quel tissu de fadeurs & de riens , que la *vie de Marianne* ! Le *Paysan parvenu* vaut un peu mieux : mais quels traits grossiers , quelles bassesses ! quelles images ! Les *Confessions du Comte de...* sont d'un homme d'esprit , & peignent bien les mœurs corrompues de toute l'Europe ; mais les femmes y sont trop peu menagées à mon gré , & ce Livre ingénieux depuis le commencement jusqu'à la fin ne respire que la volupté des sens , & n'enseigne que le libertinage du cœur. Votre *Madame de Lux* est dans le même goût. Je ne parle point de certains Romans vilains & infames , qui deshonoreroient la nation Française dans notre esprit , si nous ne vous rendions justice , & si nous ne sçavions que les honnêtes gens les ont en horreur chez vous , comme chez nous.

Le Roman que vous allez lire est un peu dans le goût de votre *Roman Comique* de Scarron , qui est regardé en Angleterre, ainsi qu'en France , comme un chef-d'œuvre. L'auteur est Monsieur

ſieur *Feilding* un de nos bons Auteurs Dramatiques , & qui réuſſir principalement dans la ſcene Comique. Vous jugerez de ſon talent pour ce genre , par un grand nombre de traits répandus dans ſon Livre , & ſur-tout par les Dialogues , dont il poſſède l'Art au ſuprême degré. Mais ce que vous y estimerez le plus , eſt l'honnêteté de toutes ſes images & de toutes ſes expreſſions , & la ſageſſe avec laquelle il traite un ſujet qui auroit pû l'entraîner dans des descriptions licentieuſes. Avec quelle décence il représente le penchant amoureux d'une Dame de qualité pour ſon Domestique , dont elle eſt tentée de faire ſon époux ! Qu'il peint bien les combats de l'amour & de l'orgueil ! Qu'il ſoutient habilement juſqu'à la fin le caractère de fierté de cette Dame , qui condamne ſa foibleſſe , ſans néanmoins renoncer à ſes deſſeins , & qui à la fin eſt punie , non de les avoir exécutés , mais de les avoir ſeulement conçus. Si quelque Critique trouvoit à redire au fond de cette excellente fiction , qui eſt l'amour d'une Dame pour ſon Domestique , qu'elle a la

pensée

pensée d'épouser , pensée néanmoins qu'elle condamne & qu'elle n'exécute point , je lui demanderois si l'Histoire de la femme de Putiphar , à l'égard du jeune Joseph de l'Ecriture, blesse la pudeur. Or le Joseph Anglois a ici les mêmes sentimens que le Joseph Hebreu , la même sagesse , la même retenue ; & la Dame n'est pas impudente comme la femme du Seigneur Egyptien. Si quelqu'un est scandalisé de cette Histoire , qu'il efface donc tous les Tableaux des plus grands Maîtres qui la représentent. Mais votre Théâtre , ainsi que le nôtre , ne traite-t'il pas tous les jours de pareils sujets ? Votre Comédie des *Anonymes* , votre *Valet embarrassé* , vos *Amans déguisés* (c'est un bel esprit Anglois , qui est souvent à Paris , & y fréquente beaucoup votre Théâtre , qui m'a nommé ces pièces que je n'ai point lues) n'offrent-ils pas des Valets , objets de la complaisance & du tendre penchant , ou de leurs maîtresses , ou de personnes de condition qui ont occasion de les voir ? J'ai honte de vous entretenir de cette ridicule objection , que quelques-uns m'ont

m'ont dit, que l'on s'aviserait peut-être de faire en France. Mais, je ne le puis croire d'une nation judicieuse. D'ailleurs, ce domestique est Gentilhomme.

Je ne veux point vous prévenir sur le mérite des caractères de cet Ouvrage, parfaitement dessinés, depuis le commencement jusqu'à la fin. *Joseph* en est le Héros, & *Fanny* l'Héroïne. La Dame Booby en est le nœud; c'est la Didon de l'Énéide, ou si vous voulez la Junon, par les persécutions qu'elle suscite à nos deux Amans. Monsieur *Adam*, l'ami & le conseil de l'un & de l'autre, est un homme admirable. C'est un caractère vrai, & peint d'après nature. Car nous avons dans une de nos Provinces un Vicaire qui lui ressemble parfaitement, & il n'y a personne en Angleterre qui ne l'ait reconnu. Quelle Religion, quelle piété, quelle érudition, quelle philosophie! Mais en même-tems quelle simplicité de mœurs, quelle ignorance du monde! j'ai pensé dire: quel imbécille; homme d'esprit!

Ce qu'il y a de remarquable dans cet Ouvrage est, que comme le Ro-

man de Don-Quichotte est la peinture des mœurs Espagnoles, celui dont il s'agit, est pareillement la peinture des mœurs Angloises, qui malgré le grand nombre d'Anglois qu'on voit à Paris, à Montpellier, & ailleurs, ne sont gueres connus en France. Ce n'est point un Livre de simple amusement pour les gens du monde: c'est un Livre de science & de morale familière, à la portée de tout le monde, & de plus un Livre, où l'on puisse la connoissance de la manière dont on vit en Angleterre. Vous y verrez nos principes, nos vertus, nos vices, notre façon de vivre, à la ville & à la campagne. Comme c'est un Roman Comique & familier, on y a introduit quelques bas personnages, comme dans la Comédie, sur-tout des Aubergistes, hommes & femmes, peints d'après des originaux existans, & que ceux qui voyagent voient souvent. La Demoiselle *Skiplop*, femme de chambre de *Dady Booby*, joue ici un grand Rôle: c'est la soubrette de la Comédie.

Je vais maintenant vous donner certains éclaircissements, par rapport à quel-

d'une Dame Angloise. 331
quelques endroits de cet Ouvrage.

LIVRE PREMIER.

Colley Cibber, est le plus célèbre Acteur pour le Comique que nous ayons. Il ne jouë gueres, depuis qu'il a été décoré par la Cour du titre glorieux de *Poeta Laureatus*, ou Poëte du Roi. Ce titre, ou cette charge, l'oblige de composer deux Odes par an à la loüange de notre Roi, l'une pour le jour de sa naissance, l'autre pour le premier jour de l'An. Ces deux Odes sont chantées en grand concert, en présence du Roi & de toute la Cour. Cibber réussit fort mal dans ces Odes, & M. Pope s'en est bien moqué, sur-tout dans son fameux Poëme Epico-Burlesque, intitulé *The Dunciad*, comme qui diroit la *Sortisade*. Il a eu de grandes disputes avec M. Pope. Cibber est auteur de quelques Comédies célèbres, sur-tout d'une qui a pour titre *The Careless Husband* (le Mari sans souci.) Il nous a donné aussi l'Histoire de sa vie, écrite en forme d'Apologie, ouvrage qui a fort divertie le Public. Il faut avouer que Cibber a beaucoup d'esprit.

Ee ij

prit.

prit, qu'il narre bien, & que ses traits de plaisanterie sont fins & de bon goût. Mais il est mauvais Poëte, surtout dans le Lyrique. Vous sçavez, & j'ai eu l'honneur de vous le dire autrefois, que toutes nos Comédies sont en Prose, & jamais en Vers. Nous n'imitons pas les François, qui mettent dans la bouche de Thalie de la mesure & des rimes, & lui font débiter des Vers alexandrins, familiers à la vérité, mais de la même mesure que les Vers Héroïques; ce qui nous paroît étrange. Les Vers de Plaute & de Terence méritent à peine le nom de Vers, & nous croyons les imiter par une Prose élégante & un peu cadence, comme est la Prose de Moliere.

Le Ministre Adams est un Vicaire fort pauvre, comme le sont la plupart, étant aux gages du Recteur ou Curé, qui tirant quelquesfois dix milles liv. de revenu de son bénéfice, donne à peine 50 ou 60 pistoles par an à son Vicaire, lequel est souvent marié, & a 9 à 10 enfans, tandis que le Curé, quelquefois non-marié, regorge d'argent. C'est un vrai défordre chez nous, auquel notre

feue

feue Reine Anne tâcha d'apporter quelque remede , qui a eu peu d'effet.

Si , prévenue de vos nobles idées Françoises , vous trouvez dans ce Livre quelques images qui vous semblent petites , je vous prie de faire réflexion que tout ce qui représente la Nature n'est jamais méprisé parmi nous. Les Ouvrages d'esprit sont pour nous des tableaux. Tout tableau qui peint fidèlement la nature , quelle qu'elle soit , est toujours beau ; il n'y a que le sale & le dégoûtant , qui est banni de nos Ouvrages , comme il l'est de la Peinture. N'estime-t'on pas les Tableaux de *Heemskirk* , & d'autres Peintres Hollandois , quoique les sujets soient des plus vils ? Suivant les préjugés de votre pays , il y a du bas dans *Don Quichotte* , dans votre *Roman Comique* de *Scarron* , dans *Guzman d'Alfarache* , dans *Lazarille de Tormes* , dans votre *Gilblás de Santillane*. Suivant les préjugés du nôtre , il y a du guindé , du métaphysique , du froid , du plat , dans la plupart de vos Romans les plus à la mode à Paris.

Les *Croniques de Bakur* , dont il est fait

fait mention au commencement du Livre, est une Histoire d'Angleterre par le Chevalier *Baker*.

Vous serez surprise de voir un Ministre comme *Adams*, voyager & boire dans tous les cabarets sur sa route, avec deux de ses jeunes Paroissiens, amoureux l'un de l'autre. La simplicité & la droiture de son caractère excusent cette conduite. D'ailleurs, ce qui scandaliserait chez vous, ne scandalise pas également chez nous. Le scandale est une chose bien arbitraire. Par exemple j'ai vu à Paris des Ecclésiastiques à la Comédie & à l'Opéra. Cela révolterait à Londres, où jamais les Ecclésiastiques ne paroissent aux Spectacles.

Dans l'original, la Demoiselle *Slipshod* parle un jargon ridicule, estropiant beaucoup de mots, sur-tout les mots savans, dont elle affecte de se servir, sans en sçavoir bien la signification, & affectant de tems en tems un langage sublime, qui dans la bouche d'une soubrette est très comique. Il m'a fallu chercher des équivalens dans votre langue, pour rendre à peu près son langage impertinent.

Chez

Chez nous les Laquais entrent à l'Opera, & leur place est au Paradis. C'est un usage très mauvais. Souvent ils font un tintamare horrible, & je les ai vus souvent interrompre le Spectacle, même le Roi étant présent. Plût à Dieu que la Police des Spectacles fût aussi bonne à Londres qu'à Paris, où elle est excellente ! Cependant il y a toujours dans nos Spectacles des Soldats de la Garde du Roi; mais ils n'imposent point silence, & ils craignent plus le peuple, que le peuple ne les craint. Nous respectons plus l'autorité civile, que la force militaire.

Le Vicaire Barnabas, qui boit de la Bière dans un cabaret de sa Paroisse, vous scandalisera, si je vous laisse ignorer, que chez nous il est permis aux Ecclesiastiques d'aller au cabaret & d'y boire du ponche & de la bière, pourvu qu'ils ne s'enyvrent point. Cependant lorsqu'ils vont au cabaret, leur coutume est de prendre un furtout gris par dessus leur robe ou fontane, qu'ils retroussent. Depuis environ 20 ans, ils ne paroissent pas beaucoup dans le monde avec leur fontane. Aussi
sont-

sont-ils moins considérés qu'autrefois.

Le Seigneur Anglois qui mene lui-même son carrosse au chap. XVI. L. I. vous fera connoître qu'il y en a plusieurs en Angleterre qui ont cette manie, ils menent un carrosse le plus souvent en étourdy. Il y a eu un Pair du Royaume qui ayant fait faire un Coche, dans le goût de nos voitures publiques, se mit à le conduire lui-même, ses Laquais étant dedans en qualité de voyageurs. Le Pair étoit habillé en cocher, avec un mouchoir autour du cou, de petites bottes, & un grand fouet à la main. Il aimoit la société des Cochers de profession. Il se croyoit aussi estimable dans son talent, qu'un de ses ancêtres, qui avoit conduit le rimon de l'Etat. Et il n'y trouvoit d'autre différence que celle qui est entre le Physique & le Moral. Ses chevaux, sa voiture, & ceux qui l'occupoient, lui paroissoient un Etat, dont il étoit le Ministre. Le Dialogue entre le Mylord cocher & ses amis qu'il a voiturés, est une critique des discours ordinaires de ces jeunes Seigneurs, qui n'ont aucune culture dans l'esprit.

aucun

aucun fond , & qui ne s'entretiennent que de fadaïses , que de mauvaises plaisanteries , que de chiens de chasse , que de chevaux , &c.

Whitfield & *Westley* , dont il est parlé au chapitre 17. sont deux Prédicateurs de l'Eglise Anglicane , qu'on ne laisse point prêcher dans les Eglises , qui sont interdits , & qui pour cette raison prêchent dans les carrefours & dans les rues , à Londres & dans nos Provinces. Ils prêchent en plein air & dans les champs. Le sujet ordinaire de leurs discours est la matière de la Prédestination & de la Grace , & ils déclament contre le luxe du Siècle. *Whitfield* a été prêcher jusque dans l'Amérique. Il y en a qui les estiment des Saints , d'autres les jugent foux , & d'autres les croient des fripons. Selon moi , leur doctrine est également contraire au sens commun , & à l'Evangile. J'ai supprimé dans ce chapitre plusieurs traits qui auroient peu intéressé en France , par rapport au célèbre Docteur *Benjamin Hoadley* , aujourd'hui Evêque de Winchester. Ce Prelat fit beaucoup de bruit sous le regne de

George I. & ses Sermons furent fort censurés. Il y avoit un parti dans la haute Eglise, qui prétendoit qu'il étoit Hérétique. Il eut de grands demêlés avec le Docteur François Atterbury, Evêque de Rochester, mort à Paris il y a environ dix ans. Ce qu'il y a de certain est que l'Evêque *Hoadley* est un Prelat sçavant, honnête-homme, & très charitable. *Wolston*, dont il est fait mention encore en cet endroit, a écrit des Traités fort hardis, contre les miracles de Jesus-Christ, qui l'ont fait regarder comme un sçavant insensé, & enfermer dans une prison.

Au même chapitre, le mot que dit la *Houspille* contre sa servante, est des plus injurieux en Anglois, & on n'a osé l'écrire tout au long dans l'original. Cependant ce n'est rien en François, puisqu'il ne signifie que *chiennne*, mot assez ordinaire dans votre langue. L'idée Angloise attachée à ce mot vous fera comprendre la raison des cris de Nanon, lorsqu'on le lui applique, & le sens de sa réponse. Il y a dans le texte, *Je n'ai rien fait que de naturel*. J'ai mis à la place : *Je n'ai rien fait que d'hu-*

d'humain, qui ma paru mieux & plus intelligible pour un François.

LIVRE SECOND.

Il y a dans le premier chapitre une plaisanterie relative à une certaine façon de publier les Livres, qui a été en usage dans ces derniers tems, & dont on est autant dégoûté aujourd'hui, qu'elle étoit agréable & commode pour les Libraires; c'est de publier successivement des portions ou membres d'un Livre, par cayers de quatre ou six feuilles in-fol. ou in-4°. Les 8 feuilles se vendoient un cheling ou 24 sols de votre monnoye. C'est de cette façon que s'est débitée la Traduction du Dictionnaire de Bayle & de l'Histoire d'Angleterre par Rapin. Desorte que quelquefois un gros Ouvrage, dont on publioit une partie tous les huit jours, étoit dix ans avant que de paroître en entier. Ordinairement on commençoit bien & on finissoit mal.

Pour avoir droit de chasse en Angleterre, il suffit d'avoir un certain revenu en fond de terre dans le pays.

Nos douze Juges de Londres, par-

courent deux fois par an , deux à deux les Provinces du Royaume , pour instruire les procès civils & criminels. Lorsqu'ils passent dans un endroit , tout le beau monde & le peuple s'y assemble. Les procès sont plaidés & jugés pendant le jour ; le soir il y a des bals & autres divertissemens. Ce mélange de tristesse & de joie , de tragique & de comique , d'affaires & de plaisirs dure 4 ou 5 jours ; après lesquels les Juges vont ailleurs.

Vous sçavez qu'il y a chez nous deux Partis en politique ; l'un qui est dévoué à la Cour , & l'autre qui tient pour la Patrie. On entend ce que cela signifie. Ce dernier parti est toujours opposé au Gouvernement, & pour cette raison on ne lui donne jamais de charges. Un emploi , une charge , une pension sont souvent abandonner le parti de la Patrie.

Les Oraisons Funebres sont très communes en Angleterre. Le Panégyriste mesure son encens à la rétribution qu'il espère. Les Poètes sont moins menteurs , que ces faiseurs d'Oraisons Funébres. Ce ne sont pas des Bossuets , ni des Fléchiers.

Ne

Ne soyez point surprise de l'empres-
sement de cette troupe dont il est parlé
dans ce même Livre. Par un Acte du Par-
lement on donne une récompense de
8. liv. sterlings à celui qui arrête un
voleur de grand chemin. Lorsqu'il est
pris par plusieurs personnes, la somme
est partagée entr'elles.

Chez nous, lorsqu'une femme est
condamnée à mort, on fait examiner
par des Matrones, si elle n'est point
enceinte : auquel cas on renvoie le
supplice après l'accouchement. Mais
on lui fait grace ordinairement, lors-
qu'elle a accouché. Aussi les femmes
ou filles, qui s'attendent à être condam-
nées à mort, tâchent de se mettre en
état d'avoir un enfant. Cela est natu-
rel. Cet enfant à qui elles donnent la
vie, la conserve à la mere.

Il y a quelques Siècles, que pour
exciter les Anglois à étudier, on ac-
cordoit la grace à un criminel, qui
sçavoit lire & écrire. Cela s'appelloit
Bénéfit of the Clergy, le bénéfice de
la cléricature.

On assure que celui qui est peint
ici sous le nom de *Trulliber* a autre-
fois

fois enseigné le Latin à l'Auteur de ce Livre. Si cela est , il n'est guères reconnoissant , ou le maître ne s'est pas fait estimer & aimer de son élève. Une infinité de Vicaires ou Ministres dans nos Provinces font le métier de Trulliber , étant chargés d'enfans & leur honoraire ne pouvant suffire pour leur entretien ; plusieurs même tiennent des cabarets à bière , où ils jouent du violon pour amuser leurs pratiques. Quelle indécence !

Nos paysans se divertissent beaucoup les Fêtes & Dimanches , à se battre à coups de bâton long d'une aune. Celui des deux champions qui le premier a la tête cassée , est censé vaincu. Ces combats font un spectacle qui assemble tout le Village : cela paroît insensé , mais sert à entretenir l'humeur courageuse & guerrière de la Nation.

C'est une misérable & extravagante coutume en Angleterre , que quand on mange chez une personne de distinction , on passe en sortant au milieu d'une haye de valets , postés pour attendre le convive , obligé de leur payer son repas , comme on paye les cartes

en France dans les maisons où l'on jouë, ce qui a aussi quelque chose d'indécant. Le moins qu'on puisse donner à chacun est un cheling. C'est-à-dire 24 sols de votre monnoye. Ce qu'il y a de singulier est que les personnes d'une certaine distinction ne payent rien. Cependant il y a bien des gens qui dessendent à leurs domestiques, de rien recevoir de ceux qui mangent chez eux.

On appelle *Drawing room* un grand Cabinet d'assemblée chez le Roi, où le beau monde se rend deux fois la semaine, depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit. On y voit le Roi, la Reine, les Princes & les Princesses, qui y jouent. On y parle de toutes sortes d'affaires, & pour cette raison ce *Drawing room* est comme le grand Café du royaume.

A Londres, les Poëtes Dramatiques ont pour leurs nouvelles pièces tout le profit du Théâtre, à la 3^e. 6^e. & 9^e. représentation, les frais prélevés. Si la pièce ne se joue qu'une ou deux fois, il n'a rien : elle ne va pas toujours jusqu'à la 6^e. ni jusqu'à la 9^e. après la-

laquelle il n'a plus rien à prétendre. Le Poëte prend des billets pour ces jours-là, qu'il va porter & présenter à des personnes de distinction, & qu'il envoie à tous ses amis, qui ne manquent pas de les payer d'avance. Ce qui est fort bas. Mais c'est l'usage. Vous avez de même des pratiques fort mauvaises en France, que la seule coutume peut justifier à l'égard de chaque particulier qui s'y soumet bassement. Tel est l'usage de ramper, pour s'élever à certains honneurs de la littérature & du bel esprit, & d'employer pour cela des sollicitations, des brigues, des bassesses, qui flétrissent ces honneurs, & rendent ridicules, du moins à nos yeux, ceux qui y parviennent par ces voies indignes, plus ouvertes aux sots qu'aux gens de mérite.

Nous appellons *Baillif*, un Sergent qui arrête les gens pour dettes. Quelquefois des Baillifs, après avoir arrêté un Débiteur, lui laissent la liberté pour 7 ou 8 jours, sur la parole d'honneur, en considération des guinées qu'il donne au Sergent. Ceux qui sont arrêtés pour dettes, & qui ont quelque

que argent, sont conduits dans la maison du Sergent qui les a saisis; ils y peuvent loger 8 ou 10 jours, pour voir s'ils pourront payer avant que d'être menés en prison. Les Sergens vendent bien cher ce séjour dans leur maison. Cette prévarication étoit montée à un tel degré il y a quelques années, qu'il a fallu un Acte du Parlement pour réprimer l'avidité de ces gens-là.

LIVRE TROISIEME.

J'ai supprimé dans ma Traduction un endroit qui fait allusion à Monsieur *Henley*, & qui n'eût point été compris en France, si je l'eusse laissé dans le texte. Ce M. *Henley* est Ministre de l'Eglise Anglicane. Après être sorti de l'Université de Cambridge; il se fit connoître par ses écrits. Ayant été trompé dans ses espérances, par rapport à son élévation dans l'Eglise, il ouvrit une petite Eglise à part. Là il se mit à faire des prières publiques, & à prêcher tous les Dimanches. Il avoit dressé & fait imprimer un Formulaire de prières, qu'il faisoit lire dans son Eglise. Les autres jours de la

semaine, il prononçoit des discours profanes sur la Littérature & la Morale, où il embrassoit l'encyclopedie. Il voulut faire de sa salê, où il prêchoit les Dimanches, une espèce d'Académie, où chacun payeroit un cheling pour entrer. Enfin il fit frapper une espèce de médaille d'argent, qui donnoit l'entrée perpétuelle à tous ceux qui l'avoient achetée. On l'appelle ordinairement *l'Orateur Henley*. A la fin ses discours furent entremêlés de traits comiques & burlesques dans le goût de votre Scarron. Il continue encore aujourd'hui ses prônes le Dimanche; mais on ne parle pas autant de lui qu'autrefois. Il prononce toujours ses discours, quelques burlesques qu'ils soient, avec la robe de Ministre; contraste risible. Il a eu de grands démêlés avec notre Evêque de Londres, qui a voulu l'empêcher de jouir de pareilles Comédies; mais il a été soutenu, & a enfin remporté la victoire, en vertu d'un Acte du Parlement, qui permet aux personnes de toute sorte de religions de tenir des assemblées religieuses & de prêcher. Tout cela doit

doit vous paroître bien extraordinaire.

M. Mallet, dont il s'agit en ce Livre, est un bon Poète, Auteur de Tragedies bien reçues. Il a publié la vie du Chancelier Bacon, à la tête de l'Edition de toutes les œuvres de ce grand homme, qui a paru ici en 1740. en 4 vol. in-fol. Cette vie est très-bien écrite, & je vous l'envoyerai incessamment, traduite en François. Comme les lettres menent ici quelquefois aux emplois & à la fortune, il est actuellement Secrétaire des commandemens du Prince de Galles.

La vie de Cicéron, dont il est question ici, est l'Ouvrage du Docteur *Middleton*, Bibliothécaire de Cambridge. On a beaucoup écrit pour & contre ce Livre, qui n'est pas universellement estimé. On prétend que l'Auteur y a fait beaucoup de fautes.

Shakespear & *Orwuy*, sont les deux plus célèbres Poètes Tragiques d'Angleterre. La belle Tragedie d'*Orwuy* est *Venise préservée*, ou *le complot découvert*. Orwai étoit sans conduite; après avoir été fort caressé des Grands, il mourut misérablement dans un Cabaret

baret à bière. *Leé* est un autre Tragique célèbre. Il a composé une ou deux pièces, de concert avec notre illustre *Dryden*. Il y a de fort beaux traits dans les Tragédies de *Leé*, mais il est trop ampoullé. Il devint fou, fut mis à l'Hôpital, & mourut dans les rues de Londres, une nuit qu'il s'étoit échapé.

En Angleterre, lorsque ceux qui occupent des maisons dans une ville, dans un bourg, dans un village, meurent pauvres & ne laissent rien, la Paroisse où est située cette maison, est obligée de nourrir le pere, la mere, & les enfans du défunt, & avoir soin de ces derniers, jusqu'à ce qu'ils puissent être mis en apprentissage de quelque métier ou profession.

Nos Dames de qualité s'habillent souvent en paysannes, & paroissent ainsi en public dans leurs équipages & dans les promenades. Cela vous paroîtra aussi étrange, qu'il nous le paroît que vos Dames se couvrent le visage de rouge; ce qui est inoui en Angleterre & paroîtroit du dernier ridicule.

Ces différentes remarques, Madame,
vous

vous donneront la clef de plusieurs endroits du Livre, que j'ai l'honneur de vous envoyer. J'ai fait beaucoup de changemens dans ma traduction, parce que le long séjour que j'ai fait à S. Germain, à Paris, puis à Montpellier, m'a donné la connoissance du goût François. Ainsi j'ai supprimé certaines choses, qui n'auroient pas plu en France; j'ai même osé faire quelques additions que j'ai cru convenir. Comme les François aiment les idées nettes, précises, & liées, j'ai pris aussi la liberté de faire quelques corrections à la Préface, qui, traduite littéralement, auroit eu peut-être de la peine à se faire lire en France. Je souhaite que dans l'état & dans la langue où j'ai mis l'Ouvrage de M. Feilding, il soit goûté des François qui ont si bien reçu l'Histoire de Pamela, malgré la négligence du stile, & la longueur de la narration. Cet Ouvrage-ci est d'un goût bien différent, & dans un genre entièrement opposé.

Je vous prie de faire mes complimens à..... *Je suis &c.*

F I N.

Tome II.

Hh